

# Outre Monde

*La croisée de tous les chemins...*

## Dans ce numéro :

### **Coeur de Ténèbres**

Texte de Charlotte Bousquet

Illustration de Fablyrr

### **Travail de secrétariat**

Texte de Cyril Carau

Illustration de Fablyrr

### **Persistence**

Texte de Franck «DT» Marcadier

Illustration d'Anne-Claire Payet

### **Jupiter et Sémélé**

Article de Cyril Carau sur l'oeuvre

de Gustave Moreau

### **Le Témoin du Désespoir**

Texte de Sylvain Quainon

Illustration de Nathy

### **Johan Heliot**

Interviewé par Benjamin Relat

### **Le Dernier**

Texte de Thierry Santander

Illustration de Nathy

### **Sombres Chimères**

Texte de Julien Burnichon

Illustrations d'Annick et Hells<sup>MA</sup>

# Edito

L'image troublante d'une femme emprisonnée, le regard clos, alors qu'on devine foisonner dans sa captivité la vermine et les rats, ouvre le premier numéro d'OutreMonde. Faut-il voir dans cette illustration de *Cœur de ténèbres* une adéquation entre le mystère féminin et l'abîme qui souvent élit domicile dans les arcanes de l'âme ? Qui sait ? Peut-être...

Le ton est donné...

Tour à tour, chers lecteurs, vous découvrirez des univers de violence et de désespoir où les aspirations humaines seront décortiquées avec un sens aigu et déconcertant. Notamment, avec *Travail de secrétariat*, vous pourrez voir un homme en proie à la quête de la connaissance sans fin, dans ce qu'elle a de plus acharnée, d'obsessionnelle, de dévastée et de sublime.

*Persistence* vous dévoilera le cheminement d'une jeune fille à travers des ruines post-apocalyptiques, alors que s'écoulent du ciel les larmes du monde.

*Le Témoin du désespoir*, prologue indépendant au *Cycle d'Hyleria*, vous fera assister au destin tragique du prince d'Hyler.

*Le Dernier* vous plongera dans une fuite éperdue, faite de résignation et d'espoir fou devant un génocide sans pareil.

Enfin vous connaîtrez le goût amer des *Sombres Chimères* avec les aventures d'un mercenaire, et verrez où conduisent les choix des hommes.

Outre la poésie des mots, chacune des nouvelles est accompagnée d'une œuvre graphique. Anne-Claire Payet a illustré *Persistence*, Annick *Sombres Chimères*, tout comme Hells. Nathy a joué de sa palette sur *Le Témoin du Désespoir* et *Le Dernier*. Quant à Fabien Fernandez (dit Fablyrr) nous lui devons *Cœur de ténèbres* et *Travail de secrétariat*.

C'est justement parce que nous insistons sur ce lien qu'OutreMonde va plus loin et vous propose également de rencontrer des auteurs et découvrir des peintures historiques qui ont marqués l'Imaginaire en leur temps.

Vous pourrez ainsi lire une interview de l'écrivain Johan Heliot par Benjamin Relat.

Et le mystérieux tableau *Jupiter et Sémélé* de Gustave Moreau, un des principaux représentants du courant pictural symboliste, vous livrera quelques uns de ses secrets...

Enfin, la noirceur et la désespérance qui teintent la plupart des textes, comme un pied de nez au destin justement, sont contrebalancées par les portraits que notre sympathique (sic) « éditeur », le baron de Croqueplume de Castelfiel présente de chacun des participants de ce premier numéro. Avec lui, vous

## Sommaire

<b>Cœur de Ténèbres</b> Texte de Charlotte Bousquet Illustration de Fablyrr	3
<b>Travail de secrétariat</b> Texte de Cyril Carau Illustration de Fablyrr	10
<b>Persistence</b> Texte de Franck «DT» Marcadier Illustration d'Anne-Claire Payet	16
<b>Jupiter et Sémélé</b> Article de Cyril Carau sur l'oeuvre de Gustave Moreau	23
<b>Le Témoin du Désespoir</b> Texte de Sylvain Quainon Illustration de Nathy	28
<b>Johan Heliot</b> Interviewé par Benjamin Relat	48
<b>Le Dernier</b> Texte de Thierry Santander Illustrations de Nathy et Hells <sup>^^</sup>	52
<b>Sombres Chimères</b> Texte de Julien Burnichon Illustration d'Annick	57

allez découvrir la tolérance, le savoir vivre, la gentillesse, l'humanisme et toutes les vertus de bienséance qui rendent la compagnie des grands hommes aussi prisée et agréable !

En dépit de notre éclectisme et des divers horizons où évoluaient chacun d'entre nous, des centres d'intérêts communs, l'Imaginaire, l'écriture et le graphisme en tête, ont permis de nous regrouper. L'équipe d'OutreMonde est ainsi devenue un cercle d'amis. Rencontrés pour la plupart sur différents forums liés à la Science-Fiction, le Fantastique, la Fantasy ou l'Etrange, le désir de créer ensemble des univers a favorisé dans un premier temps la constitution d'un groupe d'écriture en 2004, puis de la Taverne en 2005 qui, prenant de plus en plus d'ampleur, est devenue le site OutreMonde.

Fédérés autour de quelques idées stimulantes et fortes, nous avons décidé de mettre à disposition sur le Net une plate-forme permettant d'écrire, d'inventer, de développer en collectif des univers liés à l'Imaginaire (*Sang de sable*, *Daeronill la prophétie interdite*, *les Rejetons de l'Obsidium* ou *Gobelin' Saga* sont des projets en cours...), de faire la promotion de textes en les proposant en format .pdf téléchargeable gratuitement (*Mars et les hommes*, *Pluie de cendres*, *l'Empire de la Haine*, par exemple) et surtout de créer la présente web-revue. Aujourd'hui nous pouvons dire l'avoir fait...

Nous espérons, chers lecteurs, que vous prendrez grand plaisir à lire ces textes et à contempler ces opus graphiques.

Alors que nous pensions sortir ce premier numéro d'OutreMonde dans la joie, c'est hélas! avec beaucoup de tristesse que nous vous le livrons finalement, chers lecteurs. Un deuil terrible vient de frapper notre ami Benjamin, webmaster, administrateur et fondateur du site et des forums auxquels se rattache la revue. Nous voudrions lui rendre hommage en toute simplicité et tendresse...

Ce premier numéro est dédié à la mémoire de sa maman...

Cyril Carau, pour toute l'équipe d'OutreMonde

## Coeur de Ténèbres



**Texte :** Charlotte Bousquet  
**Illustration :** Fabien Fernandez (*Fablyrr*)

## Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Fabien Fernandez (Fablyrr)...

Suite à quelques péripéties dont il était coutumier, le Baron se retrouva momentanément à l'hôpital. Fort heureusement, sa robuste santé, ainsi qu'une bonne douzaine d'heures en chirurgie remirent d'aplomb ce diable d'homme qui s'empressa de faire contacter un jeune homme de moins d'une trentaine d'années dont le talent pour les illustrations lui avait été recommandé.

Ainsi donc, un rendez-vous fut pris entre les deux hommes, à la table d'un superbe café parisien, ville où habitait l'artiste. La place était magnifique, et le temps printannier.

Comme toujours, le Baron arriva en avance, ce qui lui permit d'accueillir dignement le jeune homme ...

— *Ainsi vous voici enfin, monsieur Fablyrr, ou plutôt devrais-je dire Fabien Fernandez. Je vois que la ponctualité n'est pas de vos qualités, si d'aventure vous en possédiez quelques unes. Prenez donc un siège et une boisson, c'est moi qui régale !*

Le clin d'œil grossier du baron réussit presque à énerver le jeune homme autant que ses paroles, mais il décida de rester calme et s'assit poliment, commandant un simple café. Le Baron reprit alors, tandis qu'une foule énorme commençait à emplir la voie publique en face de l'établissement, plusieurs banderoles revendicatrices dressées.

— *N'ayez pas peur de commander quelques victuailles de bouche, mon brave, je sais que les gens de votre condition ont du mal à joindre les deux bouts. Evidemment, avec votre parcours scolaire plutôt bizarre, où vous oscillez entre l'infographie, la faculté, le cinéma, pour finir par un BTS de communication, comment voulez-vous trouver un emploi digne de ce nom, et cela même si vous étiez disposé à travailler, ce dont je doute fort !!! Vous représentez bien les masses populaires françaises, besogneuses et fainéantes !!! Mais dans notre époque décadente, où l'on cède au caprice de tout manant qui revendique, comment pourrait-il en être autrement !*

Fablyrr avala de travers son café à ces paroles, pris d'une toux qui réduisit à néant ses tentatives pour s'offusquer, voire empoigner le rustre au sang bleuté. Dans son élan, le Baron poursuivit, tandis que la foule qui s'était amassée était devenue plutôt silencieuse, attentive au discours du nobliau...

— *Finalement, vous vous décidez à sortir de votre fainéantise et vous vous mettez à travailler, et consacrez tout votre temps de libre à ce que vous appelez votre passion de l'illustration, produisant avec un éclectisme plutôt brouillon des travaux pour des maisons d'édition, des fanzines, des éditeurs de jeux de rôles, voire même pour la téléphonie. Et vous prétendez même un jour vivre de cela, et de la bande dessinée !!! Mon pauvre ami, vous vous égarez dans une illusion pathétique, tout comme ces ouvriers rudes et sans qualités qui rêvent à des lendemains meilleurs, alors qu'ils sont fait pour la fange, c'est une évidence. Le sang... Mais...*

Fablyrr ne pu jamais répondre au Baron et s'esquiva promptement, car une charge de la foule attroupée dévasta le pauvre café, alors que le nobliau était happé par les insurgés. Curieusement, un vieux chant fut retrouvé pour l'occasion et entonné en cœur par les manifestants qui le soulevaient à bras le corps : « Ha ça ira ça ira ça ira, les aristocrates on les pendraaaaa... »

C'est ainsi que le Baron retourna à son point de départ, l'hôpital, après une évasion de quelques heures en la capitale, et que la France retrouva un bref instant de désuètes valeurs révolutionnaires.

Thierry Santander



Charlotte Bousquet

Coeur de Ténèbres

## Cœur de Ténèbres

Charlotte Bousquet

Elle est très belle. Une longue chevelure, épaisse, soyeuse et vibrante cascade de cuivre pourpre. Des yeux d'émeraude aux iridescences profondes, bordés de longs cils sombres. Un nez de chat à la pointe mutine. Une bouche écarlate aux nuances diaprées, généreuse, sensuelle et suave. Une peau de nacre satinée, en dépit de la crasse et des traces de boue séchée.

Elle est très belle, oui, avec ses rondeurs adolescentes et sa langueur de femme. Un fruit défendu, pour lequel se damnerait le plus saint des hommes.

Mais son cœur ne bat pas. Elle ne respire pas. Et se nourrit de sang.

Mon sang, votre sang – peu lui importe.

Tant que chaque nuit, elle peut s'éveiller une nouvelle fois à cette absurde existence, contrefaire jusqu'au grotesque l'humanité dont elle s'abreuve, s'abîmer dans l'abyssale chimère de posséder une âme et un cœur.

Combien d'hommes et de femmes a-t-elle déjà séduits, trompés, violés dans ce qu'ils avaient de plus intime ? Tout comme vous je l'ignore – et croyez-moi, c'est mieux comme ça. Qu'il vous suffise de savoir que cette créature a peut-être plus de cent ans.

Peut-être vous demandez-vous comment j'ai pu l'emprisonner ? Par quel miracle je puis la tenir enchaînée dans cette geôle de pierres rugueuses et froides, avec pour seule compagnie les cafards, les cancrelats et les rats ? A cette dernière question, je ne saurais répondre. A la première, je vous dirai simplement qu'étant chasseur de vampires, je sais comment m'emparer de ces monstres : durant la journée, ces êtres retrouvent leur prime état de cadavre – il devient alors bien plus aisé de les capturer...

Ah ! Les dernières lueurs du crépuscule ont dû s'éteindre ! La voici qui se redresse, ouvre brutalement les yeux. Ses prunelles luisantes traquent dans la pénombre une possible proie. Vive comme l'éclair en dépit de ses fers, elle étend son bras, terrasse un rongeur aux couinements terrifiés. Le porte à ses lèvres. Le jette, exsangue, desséché, dans un coin de la cellule.

Grattements. Bruissements.

Ses pupilles malfaisantes se sont remises en chasse. Chuintements désespérés. Sifflements d'agonie. Qu'elle en profite ! Ses proies sont intelligentes, rusées et ne tarderont pas à fuir définitivement son cachot. Que lui restera-t-il pour sustenter ce corps mort et froid ? Lui rendre l'illusion de la vie ? Rien. Et alors, alors seulement, elle apparaîtra, affamée, telle qu'elle est réellement : une abomination.

...

Les rats. Plus d'une semaine qu'elle est ici et mes prévisions se sont avérées fausses. Sa vorace présence ne les a pas chassés : pire, ils semblent plus nombreux, chaque nuit, à son réveil. Certaines de



Charlotte Bousquet

Cœur de Ténèbres



Charlotte Bousquet

Coeur de Ténébres

ces créatures, je le sais, possèdent l'étrange capacité d'appeler et de contrôler les bêtes inférieures. J'ignore pourquoi, mais je ne croyais pas qu'elle avait en son sang cette ignoble faculté.

Je l'imaginai plus altière, plus noble. La contempler se nourrir de cette grouillante vermine, c'est répugnant et fascinant à la fois. Elle en saisit un, deux, d'un mouvement rapide, presque invisible, puis les porte l'un après l'autre délicatement à sa bouche couleur de fraise, avant de les vider de leur fluide vital avec une délicatesse troublante, comme s'il s'agissait de friandises, non d'immondes et dégoûtants rongeurs. Je ne puis m'empêcher d'être saisi par la malsaine métaphore qui, un bref instant, envahit mon esprit. Je retiens un haut-le-cœur en sentant malgré moi ma verge se durcir. Détourne prestement mon regard de la cellule.

Méprisable catin.

Ces pensées, ces désirs honteux... Les murs de ces geôles ne sont manifestement pas assez épais pour l'empêcher de me tenter, d'immiscer ces obscènes pensées en mon esprit. Car c'est elle, n'en doutez pas, qui est cause de ces malsaines envies.

Je devrais la détruire. J'aurais déjà dû le faire, d'ailleurs. Ôter l'épaisse gangue de bois absolument opaque qui empêche la lumière du jour d'inonder de ses rayons le réduit du fauve en cage. Cela la détruirait complètement, la réduirait en cendres : il me suffirait alors de les disperser aux quatre vents pour que sa présence maléfique soit à jamais bannie de cette terre. Néanmoins, je ne puis me résoudre à en finir si rapidement. Ma profession offre rarement l'occasion d'en observer très longtemps : notre tâche, généralement, consiste à repérer, traquer et éliminer ces parasites, ces non-morts suceurs de vie. Celle-là, je n'ai pas eu besoin de la débusquer. Je pistais alors, dans les étroites venelles de la cité, l'une de ces sangsues dont les abominables appétits avaient déjà causé la mort d'une dizaine d'innocents, lorsqu'elle est venue à moi, gracile silhouette enveloppée dans une cape sombre. « Je suis venue vous aider à mettre un terme aux agissements de ce monstre », a-t-elle murmuré de sa voix douce au timbre mélodieux. Elle me paraissait étrange avec sa pâle et ensorcelante beauté, ses mouvements fluides, félins, trop gracieux sans doute pour appartenir à une simple mortelle et sa présence à mes côtés, en cette froide nuit de novembre, était trop insolite, trop troublante pour être le fait du simple hasard. Pourtant, je n'ai pas tout de suite deviné – mais peut-être étais-je sous l'influence d'un de ses maléfices ? – qu'elle appartenait, elle aussi, à cette race honnie.

Nous avons traqué jusque dans son antre fétide aux relents de mort et de sang la bête démoniaque. Guidé par cette mystérieuse sylphide, j'ai découvert la tanière du monstre. Une cache putride dans les soubassements d'une demeure en ruines, aux abords de la cité. « Bientôt, l'aube poindra » avait-t-elle soufflé d'une voix tremblante en se reculant dans les ombres. « Il ne pourra rien contre vous. Il vous suffira de vous immiscer dans sa tanière et de lui trancher le col pour que de lui, il ne reste plus que poussière. » Absorbé, concentré sur la tâche qui était mienne, je ne la vis pas disparaître. Soudain, au moment où l'aurore nimbait de ses rayons d'or et de rose l'horizon, je réalisai que j'étais seul pour occire le répugnant vampire à la peau blême, dont l'indicible bestialité se lisait encore sur son visage cireux et grimaçant.

Et ce ne fut qu'en quittant cet endroit délétère, tenant fermement dans mes mains l'urne contenant les scories du monstre, que j'eus l'intuition de la nature véritable de cette énigmatique enfant. Furieux, mais intrigué en dépit de tout, je résolus de la retrouver afin de comprendre ce qui pouvait pousser une morte voleuse de vie à traquer ses semblables, mais encore une fois, ce fut elle qui vint à ma rencontre. Elle voulait me remercier, prétendait-elle, de l'avoir libérée du joug de celui qu'elle nommait son créateur.

Est-ce la tragédie de sa courte existence – ne fut-elle pas la victime d'un damné ? – qui a, jusqu'à présent, retenu mon bras vengeur ? Est-ce la curiosité ? Je ne sais, mais cette nuit, je vous le promets, sera la dernière de cette aberration funeste. Et la fin de notre entretien scellera son infâme destinée.

...



Charlotte Bousquet

Coeur de Ténèbres

Morbide effigie de marbre, elle m'observe de ses yeux scintillants, pâle et immobile comme seuls les êtres de son espèce peuvent l'être. Prudent, je porte à mon cou, bien en évidence, un crucifix et la pointe d'un épieu pique légèrement ma cuisse.

– Bonsoir, mon ami.

Sa voix glisse, fraîche et délicate, sur ma peau. Je ne puis m'empêcher de frissonner, tant cette impalpable caresse me semble douce, me promettant mille plaisirs à venir.

– Je ne me lie pas d'amitié avec des êtres tels que vous.

– Alors, que faites-vous ici ?

Incertitude. Confusion. Désir. Un court instant, je ne sais plus moi-même pourquoi je suis là, pourquoi je retiens prisonnière cette magnifique créature qui, pourtant, n'a jamais manifesté que bienveillance à mon égard, qui n'a même pas tenté de fuir lorsque elle a compris que je l'avais capturée. Je m'approche d'elle, troublé, le cœur battant – et recule brusquement, sauvé par mon instinct.

– Je suis venu vous poser quelques questions.

Mon ton est rauque, encore incertain. Elle me dévisage calmement, ses prunelles d'émeraude étincelant de myriades de reflets chatoyants.

– Pourquoi n'avez-vous pas essayé de me tuer alors que votre sang maudit vous donne la puissance de briser n'importe quelle chaîne ?

– Pourquoi m'avez-vous emprisonnée ?

– Parce que vous êtes un monstre ! Parce que vous êtes une coquille vide, privée d'âme ! Parce que j'ai voué ma vie à détruire les démons de votre race et que je compte bien mettre un terme à votre grotesque simulacre d'existence !

Elle sourit. Et soudain, je tombe à genoux, mon esprit aspiré dans un impossible tourbillon de ténèbres. Je sens mon corps tout entier s'arquer en un soubresaut de douleur, mes veines se dilater pour laisser un flot écarlate déferler en un roulement de tambour dans chaque parcelle de mon corps... Puis, imperceptiblement, ma vision s'éclaircit.

*... Un homme dans une auberge aux vitres crasseuses, à la salle basse et enfumée. Des cheveux châtain tombant sur ses épaules. Un visage aux traits acérés, au regard gris et mélancolique. Une barbe naissante accentue les ombres de son visage émacié, si vivant, si touchant pourtant. Ses mains, larges et brunies, se saisissent d'un grand bol de soupe fumant, le portent à ses lèvres. Il boit lentement, posément, comme s'il voulait profiter pleinement de chaque gorgée. Je le suis lorsqu'il quitte l'établissement et s'enfonce dans les traboules. Je ne puis m'en empêcher...*

*... Depuis les ombres, je guette le charismatique inconnu. Mon Créateur m'a ordonné de l'éliminer. Il m'a dit qu'il s'agissait d'un chasseur, un homme n'ayant d'autre dessein que d'exterminer ceux de notre espèce. Je prends le temps d'observer ma proie, de m'imprégner, de loin en loin, de sa présence – son odeur, sa voix, ses habitudes. Le savoir là, près de moi, inaccessible et pourtant si proche me trouble, m'émeut. A l'épieu ainsi, j'ai l'insolite et intrigante impression d'être protégée. De tout. Même de Lui...*

*... Tous ces meurtres abominables. Il a laissé une piste sanglante, une véritable déclaration de guerre au chasseur. Il veut le piéger, l'amener à commettre une imprudence dont je devrai profiter pour le tuer. Le sang qui coule dans mes veines est le Sien, m'ordonne d'obéir – et pourtant, je ne puis, ni ne veux me résoudre à commettre un tel crime. Pour la première fois depuis cette nuit funeste où la mort s'est emparée de moi, me condamnant aux éternelles ténèbres, je sens une lueur d'espoir s'allumer en mon cœur. Cet homme... Ce qu'il éveille en moi... Je comprends soudain que je préfère mourir plutôt que demeurer loin de lui.*



Charlotte  
Bousquet

Coeur de  
Ténèbres

*... S'il savait ce que je suis, il me haïrait très certainement. Mais je me refuse à lui dissimuler ma nature. Je me refuse à mentir à celui qui m'a délivrée de mon Créateur. A celui qui m'a arrachée à ma condition d'esclave. A celui qui a ranimé l'étincelle de la vie en moi et me permet, insensiblement, de me remémorer qui j'étais, qui je suis ...*

Je reviens à moi. Je gis sur le sol, recroquevillé sur moi-même, aussi terrifié qu'un enfant. Une telle intensité. Un tel abandon. Une telle confiance. Comprend-elle seulement ce que signifient ses pensées, ses actes ? A-t-elle seulement conscience de la nature de ce qu'elle éprouve pour moi ?

Cette créature... M'aimerait ?

Je me redresse, encore chancelant. La dévisage longuement, comme si je la contempiais pour la première fois. Quelque chose oscille au fond de moi, écho de mes certitudes vacillantes.

Elle m'aime.

Elle est devant moi, enchaînée, à demi nue. Si belle, si gracieuse avec ses courbes tendres et son teint de porcelaine, sa fragilité apparente et ses iris aux précieuses moirures.

Frisson glacial. Exquise brûlure.

Sa fragilité apparente.

Apparente. Ce terme s'impose avec une soudaine violence à ma conscience, s'inscrit en lettres de feu dans mon esprit. Illusion. Tout n'est qu'illusion. Illusion d'amour. Illusion de désir. Illusion de féminité.

Cette chose ? Capable de sentiments ? C'est grotesque ! C'est une macabre farce !

Les vampires n'ont pas de cœur. Les vampires n'ont pas d'âme.

Les vampires ne sont que des caricatures d'humanité, d'abjects pantins gorgés de sang.

...

L'aube est venue, l'a emportée dans un tournoiement de poussière grise, un peu âcre. Elle n'a pas lutté. Elle n'a pas crié. Elle s'est contentée d'attendre, les yeux fixés vers le ciel, que la brûlure du soleil la consume. J'ai dispersé ses cendres aux quatre vents, comme j'en ai l'habitude – pour être certain que l'esprit maléfique du vampire soit banni à jamais de ce monde. Ma tâche était achevée. Alors, j'ai quitté la ville.

Sans regrets. Sans remords.

Je n'avais plus aucune raison de demeurer là-bas. J'ai fait ce que mon devoir exigeait, voyez-vous.

C'était un monstre, après tout !

Juste un monstre...

...

## Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Charlotte Bousquet ...

La limousine déposa la jeune femme d'une trentaine d'années devant la gigantesque salle de sport, puis elle fut conduite par le chauffeur du baron vers une entrée privée à l'intérieur de l'enceinte même. L'homme silencieux, à la livrée impeccable, guida Charlotte à travers un dédale sinueux de couloirs. Puis elle émergea soudain à proximité de l'arène, alors que la clameur de la foule se déchaînait dans un immense hurlement de plaisir à voir surgir les deux combattants.

Le Baron était aux premières loges, et souriait jovialement, ses petits yeux porcins brillant d'une lueur sanguinaire à la vue des deux boxeurs qui saluaient la foule. La jeune femme se demanda brièvement pourquoi elle avait répondu à l'invitation de ce personnage étrange, quittant ses vacances dans les étendues du Maroc alors qu'elle s'adonnait à sa passion de l'équitation pour rejoindre Paris, sa résidence habituelle.

Sans doute la curiosité l'avait-elle titillée, hélas...

Le chauffeur s'effaça alors qu'elle tentait de saluer le nobliau qui la balaya d'un geste incongru jusqu'à son siège, à côté de lui. Charlotte tomba assise, stupéfaite par un tel manque de courtoisie. Elle allait le tancer vertement, mais le Baron la devança, sa voix surmontant les rugissements de la foule, alors que le combat débutait...

— *Alors vous voici enfin !! Qu'attendre d'une femme si ce n'est d'être en retard, comme toujours ! Asseyez-vous que diable, vous ne voyez pas que c'est commencé ? Haaa ! Quel direct du droit !!! J'adore la boxe, ce noble art aussi vieux que l'antiquité ! Au moins, c'est de l'art, contrairement à vos tentatives dans le monde des lettres !*

La réplique de Charlotte, piquée au vif, fut réduite à néant par un crochet du gauche meurtrier, qui fit vaciller l'un des combattants. La foule se leva alors dans une immense clameur, rendant inaudible la voix de la jeune femme. Après ce passage épique, les gens se rassirent, et le Baron embraya avec sa fougue coutumière.

— *Quel combat ! J'aime à voir ces animaux user de techniques dans l'expression de leurs instincts brutaux et frustrés, c'est si distrayant !! Ils n'ont pas besoin d'un doctorat de philosophie, d'ailleurs vous non plus, même si vous le possédez ! Depuis quand les femmes sont elles autorisées à suivre de telles études alors qu'elles ont tant à faire au foyer ! Où va le monde ma pauvre amie...*

Un des boxeurs était acculé dans un coin et subissait un martèlement en règle de son adversaire. La fin était proche, avant même la fin du troisième round. Charlotte n'en avait cure, et se leva, hurlant au Baron avec une emphase digne d'un sénateur romain ce qu'elle pensait de ses mœurs médiévales, mais ceci se perdit hélas dans l'ivresse du moment, car un des deux combattants s'était effondré, et l'autre était acclamé par la foule poussée à l'hystérie. Juste après la sonnerie du gong, le Baron rugit une acclamation, puis poursuivit sa diatribe envers une Charlotte à bout de souffle, épuisée de crier en vain.

— *Ça c'est un match ou je ne m'y connais plus ! D'ailleurs, je m'y connais aussi dans de nombreux domaines où vous avez tenté de faire valoir votre point de vue ! Mais ma pauvre amie, vous voyez bien trop grand ! En plus de votre activité de traductrice, vous avez écrit plusieurs nouvelles et romans aussi bien pour la jeunesse que pour lecteurs mûres, vous avez même l'audace d'être publiée professionnellement dans diverses maisons d'édition, voire de participer à des revues ! Et que dire de vos billevesées sur les jeux de rôles que vous façonnez, ces niaiseries pour adolescents immatures et ... Mais.. Que faites vous ??? Où allez vous ???*

Charlotte ferma les yeux, soupira, puis monta brusquement sur le ring, sa condition féminine et sa présence aux premières loges lui permettant d'éviter les multiples gorilles de protections. On ne sait pas ce qu'elle murmura à l'oreille de l'énorme et puissant boxeur poids lourd, mais celui-ci lança un regard meurtrier au Baron, puis s'élança vers lui en poussant un cri inarticulé de rage.

On arriva à séparer le boxeur de sa proie ensanglantée, pantelante et tumefiée au bout de plusieurs minutes, alors que la jeune femme sortait du stade, un sourire satisfait aux lèvres...

Thierry Santander



Charlotte Bousquet

Coeur de Ténébres

# Travail de Secrétariat



**Texte :** Cyril Carau (*Aède*)  
**Illustration :** Fabien Fernandez (*Fablyrr*)

## Travail de Secrétariat

Cyril Carau

à Letty...

Il avait finalement répondu à l'annonce.

L'entretien d'embauche s'était déroulé dans une pièce assez petite. Des ombres s'engouffraient dans les recoins de cet éclairage tamisé comme par accident. Sans doute une des ampoules avait grillé depuis peu. Il comprit assez vite qu'il avait fait bonne impression au directeur, Monsieur Sod, un homme aimable, au port auguste, qui maniait un humour pince-sans-rire. Certes ce travail de secrétariat n'ouvrait guère d'exaltantes perspectives mais la paie suffirait à couvrir ses dettes et, d'ici quelques temps, avec les primes possibles et une probable augmentation, il pourrait signer un contrat épargne logement avec son banquier en vue d'acquérir son propre appartement. Un autre point positif : il n'aurait pas à répondre au téléphone. Une standardiste, Mademoiselle Epideixi, s'affairait déjà à cette tâche. La sienne consisterait pour l'essentiel à rédiger les factures et relances, archiver la documentation, remplir les formulaires et autres bordereaux administratifs et à préparer la comptabilité ; la diversification des domaines d'activité de l'entreprise vers les conserves et papiers d'emballage ayant nécessité la création de ce poste.

Il commença donc le lundi suivant à 8H45. Un jour de septembre.

Il s'installa rapidement dans une routine faite d'ennui et d'efficacité, de temps suspendu ou imprécis. Dans le quotidien de son travail, il trouvait quelque plaisir à tout ordonner. Il classifiait les clients d'une part, les fournisseurs d'une autre et les diverses administrations. À chaque classeur correspondait une couleur, à chaque casier un mois de l'année. Il avait peu de rapport avec la standardiste ou les ouvriers ; son bureau se situait en retrait des lignes de production de l'usine. En revanche, il voyait régulièrement le directeur Sod. Celui-ci ne se départait pas de sa bonne humeur et lui adressait chaque fois des paroles encourageantes. Il se sentait redevable envers cet homme et la boîte en général, d'où son zèle. Mais certains jours un désespoir sans nom l'accablait et rendait vaine toute attente du lendemain. Ces jours-là il plongeait d'autant plus dans les chiffres de la comptabilité. Ce fut ainsi que tout débuta.

Une erreur apparente dans le relevé de compte bancaire mensuel. Un des numéros de chèque ne correspondait à aucun des règlements récents. Au début il crut qu'il s'agissait d'un chèque émis sur un vieux chéquier et dont l'encaissement avait été repoussé. Il alla donc vérifier sur les souches des carnets antérieurs à sa venue. Mais rien. Il consulta également le fichier approprié pour retrouver, par recoupement de dates et de montants, quelle facture il avait servi à payer. Là encore rien. Comme il ne tenait pas à déranger le directeur Sod pour un détail de comptabilité (d'autant que la somme était relativement minime), il préféra poursuivre plus avant ses investigations.

Avec une minutie propre aux orfèvres, il sculpta son attention dans la mosaïque des classeurs. Il les décortiqua tous page par page, afin de lever le voile sur ce mystérieux paiement. De fil en aiguille il décela, en vérifiant d'anciens relevés de compte, l'existence d'autres chèques dont les numéros ne figuraient nulle part. Détail à la signification peut-être point vaine : les sommes suivaient une progression arithmétique



Cyril Carau

Travail de  
Secrétariat

proportionnelle aux dates.

Outre qu'il prît ce mystère pour un défi engageant toutes les facultés de son intellect, il appréciait ce genre d'énigme. Il lui semblait qu'on l'avait spécifiquement conçue par rapport à sa sensibilité. Il se jeta ainsi à corps perdu dans sa résolution. Pour ce faire il décida de fouiller plus avant. Dans une réserve à l'arrière de son bureau notamment. Un lieu fermé juste avec un crochet. Il ne lui avait été point donné, dans l'attente secrète ou qui bifurque, d'y pénétrer jusqu'alors.

L'immensité de la pièce le surprit. Outre des rangées de casiers, on pouvait voir ci-et-là des malles, des coffres, des attachés-cases, des sacs. Au hasard il en ouvrit un, puis un autre. Tous contenaient des liasses de documents. *Je me trouve dans la salle des archives*, pensa-t-il comme une concordance. Comme un fait... et non un hiatus dans ces métaphores qui nourrissent tant de langages.

À sa montre il s'aperçut que cinq heures étaient passées depuis une quarantaine de minutes. Sa journée de travail était largement terminée ; il fallait donc qu'il rentre chez lui, mais sans se l'expliquer vraiment il rechigna à quitter cet endroit. Cela impliquait tout simplement qu'il devrait attendre le lendemain pour entreprendre la suite de ses recherches. Or, pour lui, plus aucun doute ne subsistait ; la réponse se trouvait là, quelque part dans cette somme démesurée de documents. Il lui vint de nouveau à l'esprit une solution de facilité : téléphoner au comptable pour obtenir les renseignements appropriés ! Mais dans ce cas, il devrait reconnaître son échec en son for intérieur. Il devrait également plus ou moins en informer la standardiste. De toute façon elle écouterait forcément la conversation. *Ces créatures-là ne sont que curiosité et suspicion*, pensa-t-il presque avec colère. Or, jusque là, Mademoiselle Epideixi lui était plutôt sympathique quoique superficielle à son goût.

Il prit une décision. Sans retour. Il se laissa éclabousser par la poésie des nombres. Et cette solitude de l'évidence.

Même s'il n'était qu'un homme et ne savait toute chose... ce qui arrivait fortifiait son cœur d'une fièvre de bonheur qui lui permettait de surmonter ces obstacles que sa lâcheté avait trop souvent refusés de franchir. Il ouvrit la verrière. La lumière se mit à ruisseler du ciel, la salle des archives se joncha de couleurs sans gris, de sens à retranscrire. Il sourit ; la paix et l'exaltation, sans discernement, descendirent en lui.

C'était l'instant propice qu'il attendait depuis de longues années, sans même véritablement l'avoir su.

...

Dans la journée il satisfaisait à ses obligations. Petit employé modèle. Mais le soir venu il auscultait d'arrache-pied les casiers, malles, coffres, attachés-cases et autres sacs... s'enfermant dans cette pièce avec fougue, avec délice. Les jours devinrent des semaines et les semaines des mois. Il n'était plus que nombres et mots, déchiffrement et ruse. Plus il s'enfonçait dans l'énigme, plus les questions s'accumulaient avec les réponses gagnées. Tant de possibles s'ouvraient selon les divers points de vue. Jamais le découragement ne vint vriller son cerveau de quelque goutte de venin. Quelqu'un a écrit qu'il est des opiums dont on ne revient pas du rêve ; lui éprouvait depuis lors sa conscience comme étant plus vaste que l'univers extérieur. D'ailleurs dans le quotidien diurne il agissait comme un somnambule aux gestes programmés. Mais la nuit, dans la salle, sa stratégie s'élaborait à coup de hasard et de calcul, d'intuition et de déduction herméneutique.

La tâche était rude de séparer le mensonge des illusions. Or, des résultats se faisaient sentir. Il existe des éblouissements sinistres ; puisque la vérité se présente comme le déploiement discontinu d'un pli initial qui déclinerait chaque fois une différence. Etait-ce donc cela ces factures non-identifiées et répétées ? Les paroles absentes du monde devenu muet ? Explorant cette voie, il associa les numéros amoncelés avec les références livresques sacrées, de *la Bible* aux versets du *Coran*, des vers bouillonnants des *Eddas* aux



Cyril Carau

Travail de Secrétaire



Cyril Carau

Travail de Secrétaire

grands préceptes des *Upanishad*, des *Ennéades* de Plotin au *Lun Yü* de Confucius... en passant par *les Pensées* de Pascal ou *Processus et Réalité* de Whitehead. Mais ses ambitions de totalité gnoséologique ne se restreignaient pas aux champs religieux ou philosophiques. Grâce à certains nombres manquants il avait inventé une technique lui permettant de capturer ce qui navigue à la lisière de l'attention. En deçà comme au-delà. Il reprit donc à son compte *L'Almageste* de Claude Ptolémée, *Philosophiae naturalis principia mathematica* d'Isaac Newton, *sur l'électrodynamique des corps en mouvement* et surtout *l'inertie d'un corps dépend-elle de son contenu en énergie ?* d'Albert Einstein. Toujours en ayant en tête et en accumulant les données piochées dans les documents archivés. De tels recoupements avaient de quoi surprendre. Au despotisme de ses angoisses passées, il s'enchaînait désormais à un autre déluge : l'association du mystère à l'affirmé, du théorique à l'insondable et du chiffable au révélé. Cercle dans cercle, spirale dans spirale, géométrie non-euclidienne dans géométrie escherienne. L'indicible apparaissait comme un rébus qui se prolongerait dans l'ancrage d'autres rives.

Il guettait, dans son quotidien morne, les apparitions de Monsieur Sod et prenait note de certaines de ces paroles. Tout comme lorsqu'il lui demandait par exemple d'aller chercher le dernier bordereau URSSAF ou de rédiger une facture concernant des boîtes métalliques. Ainsi quand son banquier lui accorda enfin le prêt pour l'achat d'une petite maison en face de son travail, précisément de la salle des archives, il acquiesça d'un air entendu, se mémorisant les chiffres de son contrat. Quand un ouvrier lui disait bonsoir en rentrant chez lui, quand la standardiste lui adressait la parole, comme son épicière ou le cantonnier, lui, il savait bien ce que cela signifiait... se sentant de connivence avec les arcanes que tous ignoraient. *L'anonyme, le banal, le particulier, le nécessaire ou le ludique aussi participaient à leur niveau de ce puzzle quasi infini qu'est le réel*, aimait-il à répéter dans le secret de son cœur. Il vivait non plus au seuil de l'indiscernable mais à l'aube d'une autre vie.

Il n'en était qu'au début.

...

Les mois devinrent des années et les années s'accumulèrent en autant de décennies.

Mademoiselle Epideixi avait quitté son travail de standardiste pour se marier ; lui était toujours célibataire... que lui importait ; dans les pages dédoublées, par leur lecture s'il le désirait, il pouvait prendre femme, toutes, même les plus belles, même Hélène de Troie, ou par quelque curiosité de dédoublement génétique devenir Mademoiselle Epideixi elle-même. Un des ouvriers venait d'être papa pour la troisième fois ; lui n'avait pas d'enfant... et après ? Il lui suffisait de joindre correctement tel numéro de chèque à telle sentence de Lao-Tseu pour devenir le père d'une descendance sans fin. Monsieur Sod avait pris sa retraite l'année précédente pour être remplacé par un peigne-cul sorti de quelque école et dont la nomination n'était pas étrangère à quelque piston ; la belle affaire... il lui aurait suffi de montrer un millième de ses découvertes au conseil d'administration pour obtenir sur le champ le poste de Président Directeur Général de la maison mère. Mais que lui importaient ces bagatelles d'hommes. Il n'avait point terminé ses investigations.

Et elles l'avaient conduit sur des voies innombrables. La plupart stériles au final... mais quelques unes dont il n'était point parvenu à épuiser les potentialités l'enivraient et l'encourageaient d'autant dans ses efforts. Car lui le savait, lui l'avait vu ; tout était marqué dans les nombres qui manquaient. Ainsi à chaque chiffre correctement interprété un pan de ce qui sera ou de ce qui fut s'ouvrait à lui. Un soir qu'il mirait le ciel à travers la verrière – des nuages, le soleil bas à l'horizon colorant d'or et de pourpre leur perte – il se hasarda à nommer à haute voix :

– J'ai lu plus de poésies que les hommes n'en ont écrites. Je connais la formule mathématique qui les

contient toutes. Je sais le sang de l'aube et la vérité du miroir. J'ai vu des songes qu'aucune imagination n'a rêvés... l'univers se refléter sur le corps des femmes et l'abîme tout entier dans le cil d'un homme. Or toutes ces merveilles, ces mystères du dicible, n'englobent qu'un instant dans l'éternelle durée.

...

Trente années s'étaient écoulées depuis sa découverte de la salle des archives. Il se trouvait à la veille de son départ en retraite. Il se plia volontiers au pot donné en son honneur. *Les imbéciles, ils imaginent se débarrasser de moi.* Avec des accents paternels il leur promit de revenir à l'occasion pour un petit bonjour, même si les matinées à la pêche (où avait-il puisé cette idée saugrenue?) prendraient tout son temps. Toujours avec un sourire moqueur il trinqua avec le directeur, ce peigne-cul, le secrétaire qu'il avait formé, un crétin de première, et la standardiste, un peu gironde mais somme toute sympathique. *Les naïfs,* pensa-t-il en levant haut sa coupe de champagne, *j'ai un double de toutes les clefs ; rien ne saurait changer pour moi, sinon du temps supplémentaire à consacrer à mes recherches !*

Huit années avaient passé à hanter chaque nuit la salle des archives lorsqu'il lut mathématiquement *le nom du Dieu* de Borges. Par hasard, crut-il d'abord. Puis il lui revint en mémoire ce passage : « C'est une formule de quatorze mots fortuits ». Il sut seulement à la fin de la nouvelle qu'il l'avait déjà lue et interprétée. Pas deux fois, pas trois fois, mais une multitude de fois ! Elle résidait depuis lors dans l'absence de sa mémoire. Il défaillit. Il venait de comprendre dans une illumination : dans un souvenir ! Sa quête depuis près de quatre décennies le menait non à extirper au silence du Monde sa parole... mais à rendre à Dieu sa mémoire perdue. C'était cela les chiffres absents : autant de codes et de formules qui, hélas ! s'en allaient en lambeaux comme sa propre mémoire. Le vieil homme ne se rappelait point avoir consulté, une semaine auparavant, un médecin qui lui avait diagnostiqué la maladie d'Alzheimer.

Comment le savoir ? Peut-être dans ses efforts surhumains avait-il un jour réussi à tout rassembler en une équation divine ? Comment le savoir, oui ? *Demain,* se dit-il, *oui, demain tout me reviendra... oui demain, je me souviendrai d'avoir été Dieu.*

...



Cyril  
Carau

Travail de  
Secrétariat

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Cyril Carau (Aède)...**

Après avoir vainement patienté plus d'une heure dans l'antichambre du Baron, Aède finit par se décider à taper timidement sur la lourde porte de chêne bicentenaire. Sans réponse après un certain temps, il augmenta le débit de ses coups et leur force, jusqu'à tambouriner. Enfin, une voix l'appela, et il se permit d'entrer, dans un grincement de gong mémorable et distordant...

– *Que diable, cessez donc de vous acharner sur cette porte avec une frénésie de manant effarouché, ou je vais devoir appeler ma domesticité pour vous faire bastonner !*

Devant l'air stupéfait d'Aède, le Baron se fendit d'un sourire sardonique et jovial...

– *Allons allons, ma famille ne fait plus bastonner depuis bien des décennies, reprenez couleur mon brave, et asseyez-vous avec délicatesse sur ce magnifique fauteuil Louis XV qui a certainement plus de valeur que tous vos écrits réunis.*

Sans laisser le temps à Aède d'une réplique, le baron enchaîna, lisant le CV de l'auteur...

– *Bien bien bien ! Donc, votre surnom numérique est Aède. Typique d'une illusion de grandeur en se prétendant d'inspiration grecque ou je ne sais quoi encore. Pathétique comportement, mais qu'attendre de nos jours en ces temps de décadences...! Cyril Carau, né à Marseille il y a plus de trois décennies... Hmm... Vous écrivez sur le football je présume, dans les chroniques sportives ? Je plaisante évidemment, Haha...*

Toujours sans laisser le temps à un Aède stupéfait de rebondir, le baron poursuivit...

– *Donc, vous peignez des œuvres fantasques que vous prétendez abstraites, des nus, et autres billevesées... Je poursuis. Vous avez aussi l'arrogance de les exposer dans votre province... Vous pratiquez aussi l'art béotien de la vidéo, commettant une vidéo chaque année depuis l'an de grace 2000... Je vois... Ha !! Vous écrivez !!! Nous y sommes !!!*

D'un air présentant une troublante similitude avec un requin réjoui, le Baron continua...

– *Vous avez entamé plusieurs projets, aussi divers et variés que des essais, des romans, des nouvelles, des pièces, et vous avez eu la chance surprenante d'avoir été parfois édité !!! Il est vraiment stupéfiant de constater l'appauvrissement de la qualité des œuvres de ce siècle, quelle misère intellectuelle...*

Laissant Aède sans voix, le Baron se servit un cordial issu d'une bouteille ouvragée, prétextant avoir besoin d'un remontant urgemment. Bien évidemment, il n'en servit pas une goutte au jeune homme qui osa y prétendre...

– *Vous plaisantez ? Un cru de cette saveur ne peut être apprécié que par un palais délicat, pas la grossiereté de celle d'un plébeien...*

Ce qui suivit ne peut être véritablement raconté en ce magazine, sachons juste que l'on retrouva le Baron sur son fauteuil, estomaqué, le contenu de sa divine bouteille renversé sur sa tête...

Thierry Santander



Cyril Carau

Travail de Secrétaire

# Persistence



**Texte :** Franck «DT» Marcadier (*Pharaoh Bender*)

**Illustration :** Anne-Claire Payet (*Brume*)

## Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Anne-Claire Payet (Brume)...

De passage dans son domaine de chasse en Sologne, le Baron décida d'inviter une artiste pour l'occasion, considérant que cela lui ferait perdre moins de son précieux temps... Ainsi, la jeune Brume fut elle conduite dans la dense forêt verdoyante et tranquille, aux senteurs si agréables, par un garde chasse taciturne mais compétent, dans une promenade pédestre à travers les bois. Le voyage fut un véritable moment de plaisir champêtre pour la jeune femme d'une vingtaine de printemps, mais cela ne devait pas durer, car elle arriva en vue du sombre manoir de campagne du Baron.

Celui-ci était habillé d'une curieuse façon, mélange étonnant entre une tenue de chasse coloniale du 19ème siècle et un accoutrement de combat moderne. Il se tenait au volant d'un monstrueux véhicule tout terrain dont il faisait vrombir le moteur avec rage, un air réjoui lui retroussant les babines, tandis qu'il mordillait un énorme cigare fumigène au possible. Sans vraiment se rendre compte de ce qu'elle faisait en acceptant l'invitation gestuelle du Baron, Brume entra dans le véhicule qui démarra en trombe dans un bruit de fin du monde.

Le Baron profita de l'affolement de la jeune femme pour passer plusieurs vitesses avec férocité, alors que le véhicule s'engouffrait dans la forêt, pulvérisant tout sur son passage, détruisant toute l'harmonie de ce lieu paisible dans sa folle et hurlante avancée...

— *Ainsi donc vous êtes la jeune Brume... A voir votre regard, ça ne m'étonne qu'à moitié, vous semblez complètement perdue ! Et fermez donc la bouche, vous allez avaler un insecte ! Je vous préviens que je ne tolérerai aucun vomissement de jeunes filles sur mes banquettes en cuir de rhinocéros, alors contenez-vous et cessez de verdir, que diable !!!*

Brume ne pu même pas tenter de répondre à ces allégations ignobles, trop préoccupée à tenter de mettre sa ceinture tandis que le véhicule bondissait tel un cheval fou à travers les ornières, détruisant les futaies, jeunes arbres, et finalement toute vie sur son passage ! Le Pare buffle fut mis a contribution alors qu'un choc terrible secoua tout, et qu'un derrière poilu s'enfuyait vivement à l'issue de cette confrontation, dominé par le terrifiant 4x4 ! Saisie, Brume ne pouvait même plus parler, tandis que le Baron continua en exultant jovialement...

— *Un sanglier, et un gros !!! Diantre, je l'ai manqué, quelle tristesse, une si belle pièce !! Je vais faire installer des piques sur mon pare Buffle, ainsi ils ne pourront plus s'échapper, je les embrocherai !! Cela me rappelle mes chasses en Afrique, du temps où je récupérais quelques défenses d'éléphants et autres trophées de fauve pour ma collection privée ! C'était le bon temps, même si ces mécréants des douanes m'ont fait tant d'ennui pour un simple divertissement sportif ! Où va le monde ma pauvre enfant, si un pauvre Baron ne peut même plus chasser le fauve à loisir sans être ennuyé par quelques bureaucrates tatillons ... Enfin bref !!!*

Sidérée, Brume laissa le Baron poursuivre son monologue, alors qu'ils abordaient un ruisseau avec la délicatesse d'un char d'assaut, provoquant sans doute bien des crises cardiaques parmi les animaux terrifiés...

— *Donc vous vous appelez Anne Claire Payet, ce qui au moins à une consonance de nos territoires, à défaut d'en être le fleuron, et vous avez suivie des formations d'infographie et autres billevesées tournant autour de ce qu'on proclame être les «nouvelles technologies de l'image» ! Il n'y a qu'à voir leurs résultats en bourse pour constater la puérité de ces investissements, et la fragilité des sociétés besogneuses qui y travaillent ! Et donc vous vous destinez à une carrière d'illustratrice en usant de photomontages et autres traficotages d'images à grand coup d'outils incompréhensible !*

Cette fois, Brume ne pouvait laisser passer l'affront, mais le véhicule s'arrêta brutalement juste après le talus de la rivière, une roue coincée dans une ornière. Evidement, le véhicule cala en s'immobilisant, et après avoir pesté avec furie contre la nature toute entière, alors que Brume reprenait ses esprits, le Baron reprit...

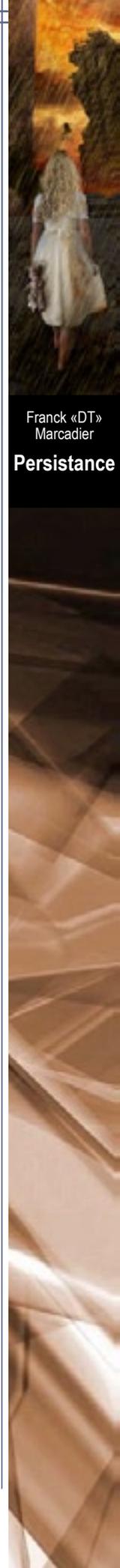
— *En plus ma pauvre enfant, vos thèmes sont complètement à côté de la plaque : des fées, des lutins, des créatures féériques et nocturnes, ou encore ce que la vox populi appelle de l'art gothique, mais qui n'a rien a voir avec la magnificence du véritable gothique, art qui vous est clairement étranger, et... Mais... rendez moi les clés du véhicule ! Non ! Vous les avez lancées dans la rivière !!! Vous êtes folle ou quoi ???*

Un claquage de porte sur le museau fut la seule réponse que Brume lui offrit, puis elle remonta tranquillement le sentier, pour rejoindre après une ballade des plus agréables un petit village accueillant...

Le Baron s'échina à rechercher plusieurs heures durant dans l'eau cristalline du ruisseau ses clés, mais hélas en vain. Par contre, un « GROUIKKK » plutôt féroce lui fit relever le nez, pour découvrir un superbe et énorme sanglier qui le regardait avec une forme de joie sinistre brillant dans ses petits yeux noirs... Le nobliau se réfugia dans son véhicule avec une vitesse assez étonnante chez un homme de sa corpulence...

Deux jours plus tard, on retrouva le 4x4 du Baron totalement cabossé, et celui-ci enfermé dedans, sévèrement ébranlé et affaibli... Il prétendait qu'une vingtaine de sanglier avait monté le siège autour de son véhicule, nuit et jour...

Thierry Santander



Franck «DT»  
Marcadier

Persistence

## Persistence

Franck «DT» Marcadier

Du haut de mon promontoire, allongée sur la pierre provisoirement froide, j'observe les restes de ce qui fut l'une des plus grandes réalisations de l'Homme, le symbole de sa domination sur terre : la ville, rassemblement éphémère de géants à jamais immobiles, bien incapables de se protéger de l'acide qui les ronge.

Pierre, acier et verre ne forment plus que les squelettes dérisoires de ces monstres où l'Homme avait coutume de se réfugier et qui ne lui offrent plus que des abris bien incertains, à l'exception notable du dôme au sommet duquel je me trouve. Il est certes constellé de trous creusés par les pluies acides, dévoré au fil des jours et des mois de cette nouvelle saison unique - l'automne de la vie telle qu'on la connaissait - mais ses sous-sols offrent encore une sécurité dont peu d'autres refuges peuvent se targuer.

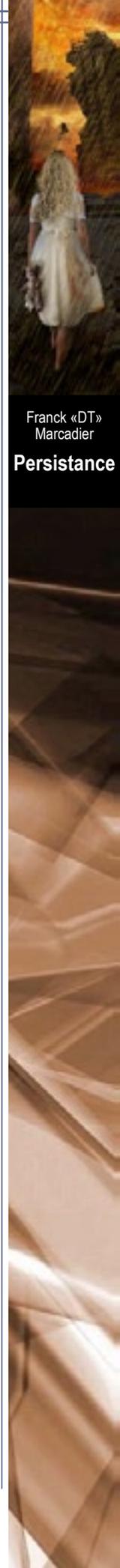
Plantée au beau milieu de l'esplanade qui me fait face, aussi longue et mince qu'une antenne qui pointerait vers le ciel, une tour unique résiste encore aux caprices des éléments pris de folie. Qui croirait qu'un édifice aussi fin, donnant un tel sentiment de fragilité, subsisterait là où d'autres buildings plus massifs, apparemment plus solides et résistants, ont déjà rendu les armes. Même son excroissance sphérique, aux deux tiers de sa hauteur, est encore l'ombre de ce qu'elle fut au temps de sa splendeur. Le reste de la ville n'est plus que ruines, bâtiments sapés à la base et couchés sur le sol, gris sur gris, où toutes formes de vie sont logées à la même enseigne, condamnées à la clandestinité par une Nature prise de démence.

Au moins n'est-elle pas responsable de la chute de la météorite et du cataclysme qui s'en est suivi. Je n'étais pas née à cette époque lointaine, mais les récits se transmettent de génération en génération et plus personne n'ignore l'engrenage infernal et finalement si simple qui a anéanti la civilisation humaine. Le corps céleste, par chance, a frappé la Terre de l'autre côté du globe, au beau milieu d'un vaste plateau, soulevant et projetant les débris dans le ciel qui fut bientôt entièrement obscurci. Mais avant que la nuit ne s'abatte, mes ancêtres ont eu tout loisir de contempler l'onde de choc faire le tour de notre planète, semant terreur et désolation.

On raconte qu'au point d'impact, toute la végétation et l'ensemble des constructions ont été soufflés ; les collines, arasées ; les mines, remblayées ; les montagnes, à genoux, sont les uniques reliefs qui subsistent dans cette terre d'huile gris-brun, entourant l'atoll du cratère.

On ne peut en dire autant des autres régions, où l'activité sismique a connu un brusque réveil et dont les volcans nouvellement formés empoisonnèrent l'air de leurs cendres et les terres de leurs scories, déversant leur fureur rouge, inondant et cautérisant toutes choses alentour.

Par chance, les raz-de-marée engendrés par l'onde de choc se sont arrêtés aux côtes, saccagées et inhabitables, laissant à d'autres plaies le soin de finir le travail à l'intérieur des terres. Bien sûr, une vague immense a remonté l'embouchure du fleuve jusqu'au lac qui borde notre ville, mais elle s'est brisée au fil de ses méandres et n'est arrivée que très affaiblie sur nos terres, n'occasionnant que des dégâts minimes. Pour mieux nous laisser mourir à petit feu. Un feu liquide.



Franck «DT»  
Marcadier

Persistence

La nuit n'est pas bonne pour les forêts, qui sont comme asphyxiées par les ténèbres et dépérissent encore plus vite que lorsque l'Homme s'était fait un devoir de les raser systématiquement pour les remplacer par ses propres géants effilés, tours de gris remplaçant les tours de vert. Les deux ensembles sont à présent logés à la même enseigne, transpercés par les gouttes d'une pluie qui n'a plus grand-chose à voir avec l'eau. Une pluie acide.

Les plus anciens prétendent qu'avant le cataclysme, l'air prenait déjà dans nos régions, à mesure de la disparition des forêts, une odeur de plus en plus piquante, comme soufrée. C'est encore plus vrai aujourd'hui et l'atmosphère, empuantie, devient presque irrespirable aux moments des averses. Les discussions avec les voyageurs de passage m'ont appris que peu de régions ont à souffrir de ces pluies acides et sont aussi inhospitalières. S'il faut en croire les nouvelles qui circulent, l'espèce humaine n'a pas été éradiquée et se reconstruit même ailleurs, en même temps qu'elle réaménage son environnement.

Elle est aidée en cela, il est vrai, par l'amoindrissement du manteau de poussières qui recouvre l'atmosphère, où la nuit le cède lentement au crépuscule, à moins qu'il ne s'agisse d'une aube nouvelle.

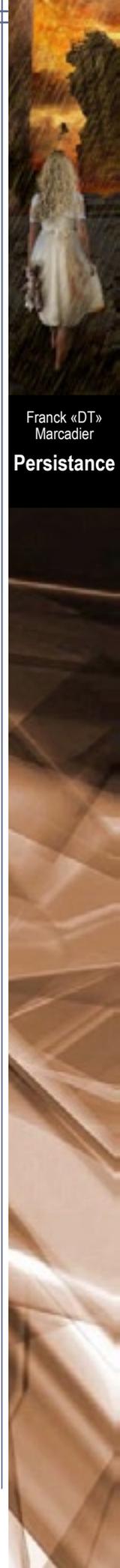
...

Dire que les nuages s'amoncellent serait un non-sens, le soleil n'a pas paru depuis si longtemps que plus personne ne se souvient à quoi ressemble un ciel paré de son éclat. D'abord terrés à l'abri des monstres de béton, nous avons dû réapprendre à nous passer de nos yeux, à évoluer dans le noir. Rien de bien compliqué finalement quand on sait faire confiance à ses autres sens, aussi est-ce sans véritable enthousiasme que nous avons observé le ciel s'éclaircir et se mettre au diapason de notre environnement, en adoptant une teinte anthracite peut-être plus morne et déprimante encore que les ténèbres de la nuit ininterrompue.

Toutefois, cette clarté trompeuse a permis aux diverses espèces d'observer les nuages et de ne plus s'en remettre uniquement à leur odorat pour détecter l'approche d'une averse. Pour survivre aux nombreuses pluies acides, nous avons dû apprendre à analyser grossièrement la couleur des nuages. Le jaune orangé et la consistance de ceux que le vent d'est nous apporte à cet instant ne me disent rien qui vaille, et c'est courageuse mais pas téméraire que je vais me réfugier dans une anfractuosité du bâtiment. Je ne suis pas encore assez endurcie, au propre comme au figuré d'ailleurs, pour me promener impunément sous le feu liquide. Trop jeune.

Trop jeune, comme l'est aussi cette petite fille que j'observe maintenant errer sur la place, tenant serré dans ses bras ce qui ressemble à un ours brun miniature. Confortablement installée dans mon trou, j'ai tout loisir de détailler cet étrange couple. La petite m'est assurément la plus familière, non que je la connaisse personnellement, mais j'ai déjà vu des dizaines d'enfants comme elle, seuls dans ces champs de ruine, pleurant, tour à tour murmurant et hurlant des choses qu'eux seuls comprennent. Un appel à leur famille certainement. Peu survivent. La blondeur des cheveux de la petite contraste tellement avec le gris de notre monde qu'on croirait admirer une flamme, un feu-follet au milieu des décombres. Cette oasis de couleurs, presque de chaleur, dans ce désert post-urbain, est aussi précieuse et fragile, éphémère, qu'un îlot de verdure entouré par le sable un jour de tempête. Je ne lui donne pas cinq minutes à se promener ainsi à découvert alors que l'averse menace. À moins qu'elle ne reprenne rapidement ses esprits et coure rapidement se protéger de l'ondée maintenant imminente, elle n'est déjà plus qu'un cadavre en sursis. Les abris ne manquent pourtant pas sous le dôme, qui grouille littéralement d'humains, mais elle leur tourne le dos et continue de s'en éloigner. Bientôt il sera trop tard.

Après quelle chimère court-elle ? Est-elle dépourvue de tout bon sens ou dénuée de tout instinct de conservation ? Quelle importance... la pluie commence à tomber et je la sais condamnée.



Franck «DT»  
Marcadier

Persistence

La première goutte lui lacère le dos.

Epouvantée, elle se retourne à la recherche de son agresseur invisible. À peine pour moi le temps d'apercevoir ses yeux agrandis par l'horreur, ses pupilles dilatées par la compréhension soudaine de ce qui se passe. Elle n'imagine que trop bien les souffrances qui l'attendent.

Et qui débutent : ses cheveux sont les premiers attaqués par l'acide, auréole blonde et rempart dérisoire d'une créature éthérée face aux morsures d'une pluie bien réelle.

Elle cherche des yeux le dôme. Trop loin.

Les gouttes se succèdent toujours plus rapprochées et mettent en charpies ses vêtements ; ses mains, dont elle s'est couvert le visage pour se protéger, ne sont déjà plus que des moignons blancs et rouges sanguinolents.

Elle s'élançe. Trop tard.

Sa veste, rapidement rongée par l'acide, l'absorbe comme une éponge pour mieux l'appliquer sur sa peau. Dans un réflexe insensé, hurlant de douleur et déjà brûlée à mort, elle cherche à s'en débarrasser, mais celle-ci est comme soudée à son épiderme. Dans un ultime effort, elle réussit à s'en défaire, arrachant au passage la peau de ses bras et ses épaules par plaques entières.

Elle court. Pas assez vite.

La veste rejoint la traînée de sang et de peau qui marque le sillage de la gamine. Ce sont maintenant de véritables trombes d'eau qui la défigurent et lui arrachent lambeaux de peau après lambeaux de peau. Ces chaussures sont depuis longtemps réduites à de vagues lamelles de cuir, et ses pieds à deux masses informes qui peinent de plus en plus à la porter. Comme encerclée par un essaim d'insectes tueurs, la fillette agite ce qui reste de ces bras pour chasser les gouttes, pivote sur elle-même, perd l'équilibre et dérape dans son propre sang.

Elle chute. Pas assez brusquement pour se tuer.

Masse fumante de chairs en ébullition, on la distingue à peine dans la vapeur dégagée par l'ondée. Incapable de se redresser sur ces quatre membres désormais inutiles, pilonnée par l'averse et baignant dans une fine mare d'acide, ses hurlements n'ont plus rien d'humain. La douleur lui vrille le cerveau, lui fait perdre la raison au point de se rouler sur elle-même et présenter son visage encore relativement épargné à la folie destructrice des nuages. Ses cris se font toujours plus perçants alors qu'une goutte de feu en fusion lui pénètre dans l'œil gauche et lui brûle instantanément sa cornée, liquéfiant son globe oculaire. Cris qui ne durent plus guère, sa gorge déchiquetée est une plaie béante par où l'acide a tout loisir de s'introduire et ravager ses cordes vocales.

Elle mourra seule. Si près.

Dans la chute, l'ours a roulé jusque sous le dôme.

Il la regarde tristement, l'enjoignant à le rejoindre.

Se tournant vers lui, elle lui rend son regard de son seul œil valide.

Il n'exprime plus rien, ni peur, ni douleur, ni résignation ou regret.

Sa tête se pose en silence contre terre, l'œil grand ouvert.

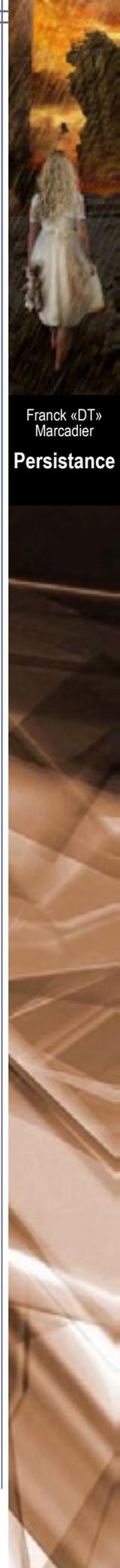
Son corps torturé tremble à peine sous les assauts de la pluie.

Puis s'immobilise.

L'averse cesse peu après.

Le dîner est servi.

...



Franck «DT»  
Marcadier

Persistance

Dédaignant les escaliers que la race humaine, finalement très limitée malgré ses réalisations, a intégrés au bâtiment, je descends directement à même la façade, bien décidée à prélever ma part du festin. Lilliputienne au regard des standards humains, je me déplace certes vite du haut de mes six pattes, mais les murs du dôme sont pour moi des montagnes à dévaler avant de pouvoir satisfaire ma faim.

Il fut un temps où mon espèce était pourvue d'ailes et pouvait se déplacer sur de courtes distances et à faible altitude en volant. Hélas ! la modification du climat nous a obligés à nous adapter à nos nouvelles conditions de vie. En quelques générations, notre espèce a changé, emprisonnant les ailes réticulées de notre thorax sous une membrane semblable à une coquille. Notre abdomen a subi la même mutation et nous permet, à l'âge adulte, de supporter des pluies acides peu virulentes.

Mais celle d'aujourd'hui était de nature à décourager les plus valeureux, aussi ne suis-je pas étonnée de voir surgir seulement maintenant nombre de mes congénères attiré par ce mets de choix. Nous sommes les seuls charognards, à vrai dire, à pouvoir survivre dans un tel environnement et les plus gros prédateurs n'existent plus, faute de protection et par manque de proies.

Les carcasses alentour ne sont en effet pas nombreuses et seuls quelques rares indices permettent de deviner qu'un imprudent s'est promené au mauvais moment. Même les os ont une valeur inestimable et le traitement que leur infligent les pluies acides les rend tout à fait aptes à la consommation. Moins succulents que les aliments sucrés et le sang frais certes, mais néanmoins plus attrayants que mon ordinaire. Pour l'heure, il y a foule autour et à l'intérieur du cadavre. L'ours brun, en définitive une peluche de tissus, serait en temps normal un festin de rois. Mais je n'ai d'yeux que pour la longue traînée de sang, à peine diluée dans l'acide que ma constitution robuste me permettra de toute façon d'assimiler ou de filtrer. J'ai besoin de forces, l'heure de la ponte et de la relève approche.

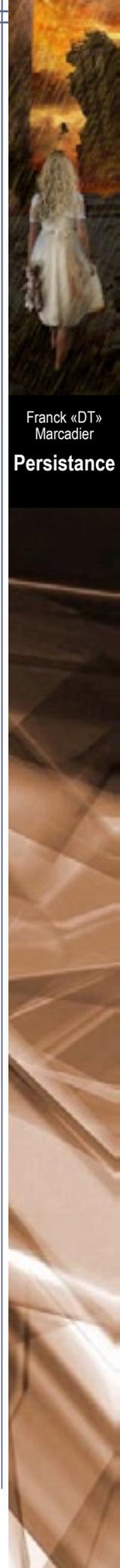
Dévorée une première fois par la pluie, la petite fille est maintenant ingérée par ma famille et d'autres charognards. Nous nous hâtons, l'expérience nous a appris qu'il ne se passe pas bien longtemps avant qu'une sentinelle humaine ne donne l'alerte et vienne récupérer les restes de la dépouille. Quel gâchis ! Qu'en font-ils ensuite ? Ils l'incinèrent ! Quelle perte inutile, là où la nourriture se fait si rare. Enfin, pour eux... en ce qui me concerne, je subsisterai sans aucun problème, de même que mon espèce occupe cette planète depuis l'aube des temps : j'ai certes un faible pour le sucre et le sang, mais la base de mon alimentation demeure les végétaux morts, les tissus et papiers. Autant de mets présents dans des quantités plus qu'abondantes cachées à l'intérieur des ruines. Même la pierre, attaquée par l'acide, devient si friable que mes mandibules n'en font qu'une bouchée.

Demain les chiens ?

Après-demain, comme hier, nous, les cafards.

...

**NdT** : Le lecteur attentif aura noté l'emploi de termes étonnement humains et techniques dans la bouche, pardon les mandibules d'un cafard. Le traducteur a en effet délibérément choisi d'adapter certains passages à une terminologie plus accessible afin d'en faciliter la lecture. Les puristes crieront au scandale, tant les périphrases olfactives de ces charmantes mais mésestimées créatures sont originales et uniques dans leur genre. Trop uniques justement, pour trouver dans notre langue un équivalent qui leur rende justice sans alourdir déraisonnablement le texte.



Franck «DT»  
Marcadier

Persistance

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Franck «DT» Marcadier (Pharaoh Bender)...**

Quand Pharaoh Bender se présenta à la grille du château baronnial, on lui signifia que le maître de séant était en visite dans son haras, car les chevaux étaient l'une de ses passions ! On conduisit donc le jeune homme avec une voiturette à l'autre bout du domaine, où il put enfin rencontrer son noble interlocuteur. Celui-ci s'amusait en montant l'un de ses purs sangs dans un corral boueux, et fit signe au Pharaoh de le rejoindre d'un geste auguste.

Evidemment, celui-ci détruisit en quelques pas ses chaussures en s'enfonçant dans la gadoue ignoble qui parsemait le sol de l'aire de chevauchée... Le Baron restait étonnement en mouvement, obligeant PB à trotter à son niveau, ce qui avait l'avantage de lui faire faire un peu de sport et le réduisait au silence, trop occupé à tenter de respirer ...

– *Aaah !!! J'ai failli attendre !!! Heureusement que j'ai lu votre lourd dossier avant votre arrivée, sinon je n'aurais pu m'occuper de Rossinante de Curebondie, cette gracieuse jument au lignage quasi-parfait depuis vingt générations, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, et certainement pas le vôtre !*

Essoufflé, PB tenta une remarque acerbe qui fut réduite au silence par un hennissement jovial et sarcastique de la jument de luxe, permettant au Baron de poursuivre...

– *Vous êtes donc le susnommé Pharaoh Bender ! C'est hilarant de constater cette constance dans les pseudonymes à se rapporter aux époques antiques, Grécque, Romaine, et maintenant Egyptienne... Vous et votre communauté seraient des sujets d'études parfaits pour un congrès de psychiatres.. Enfin bref, passons !! Franck Marcadier... Vous ne pouvez pas vous appeler François comme tout le monde ? Le calendrier français ne possédant que 365 jours, je présume qu'il n'est sans doute pas assez fourni en prénom pour que l'on doive en choisir dans des formats exotiques !!!!*

DT passa au rouge, à moitié par l'essoufflement et une soudaine montée de rage, mais dut tempérer son humeur faute d'avoir mis les pieds dans une vaste et odorante bouse chevaline, qui réduisit à néant toute possibilité de rédemption de ses pauvres chaussures... Profitant de la diversion, le Baron enchaîna...

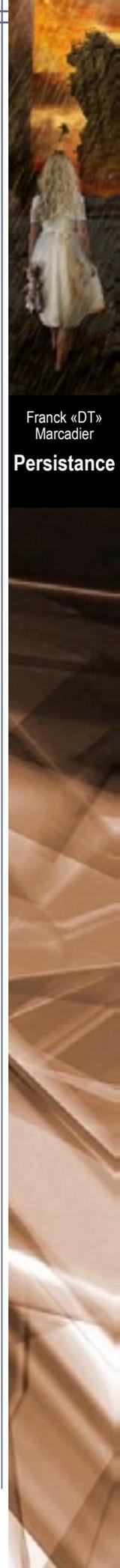
– *Ainsi vous travaillez dans la grande distribution, en tant qu'ingénieur qualité. Comment peut-on associer qualité et distribution aux masses ? C'est d'un ridicule absolu, tout comme associer finesse et manant !!! Vous êtes un plaisantin mon cher, j'apprécie cet humour, haha ! Vous prétendez aussi être friand de musique, mais je n'ai pu comprendre le nom des orchestres que vous m'avez cité, vous devez donc parler de groupes folkloriques indigènes de contrées lointaines, pas de véritable musique !*

Le Baron sauta un obstacle alors, ce qui lui permit par l'entremise de son cheval d'envoyer une nuée de boue sur PB, l'arrosant d'une immonde couverture de saletés. La jolie couleur de PB passa désormais au blanc livide, la rougeur se concentrant sur son regard... Il s'échina alors à rattraper la monture du Baron qui poursuivait son monologue sans même faire attention à l'éloignement de son interlocuteur....

– *Et donc, vos goûts, puisqu'il faut les appeler ainsi, pour la Hard-Science et le Space Opéra vous ont tout naturellement mené vers la plume, où vous tentez laborieusement d'y apporter votre contribution... Si vous voulez mon avis, vous devriez plutôt arrêter... Mais !!! Lâchez ma Botte !! AHHH....*

Nul ne sait ce qu'il advint alors, mais les domestiques du Baron le retrouvèrent un peu plus tard, profondément choqué et quasiment enfoui dans un immonde tas de purins...

Thierry Santander



Franck «DT»  
Marcadier  
**Persistence**

# Jupiter et Sémélé



Article de Cyril Carau (*Aède*)  
sur l'oeuvre du peintre symboliste Gustave Moreau

## « Jupiter et Sémélé » de Gustave Moreau

Cyril Carau

à Sarah...

1895

Huile sur toile

213 x 118 cm

Léopold Goldschmidt, le commanditaire, fait don de cette œuvre au musée G. Moreau en 1903.

*... car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. Ainsi, dans cet art, les tableaux de la nature, les actions des humains, tous les phénomènes concrets ne sauraient se manifester eux-mêmes ; ce sont là des apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec des Idées primordiales.*

Jean Moréas : Manifeste du Symbolisme, 1885

Face à ce déferlement de personnages, cette nature luxuriante, cette architecture aux sources multiples, l'œil se perd et la raison s'enivre. On ne sait où regarder, on ne sait quoi comprendre !

Le premier réflexe est évidemment de nous tourner vers Ovide, dont le récit mythologique du Livre III de ses Métamorphoses constitue le sujet du tableau.

Écoutons le poète :

Lorsque Junon apprend une nouvelle trahison de son divin mais volage époux, elle décide en son for intérieur de ne plus porter querelle contre Jupiter. L'accumulation d'aventures et d'enfants adultérins montre à quel point sa colère n'a point d'effet sur la fidélité de son époux. D'autant plus qu'il semblerait que cette fois-ci Jupiter soit véritablement épris de Sémélé, la fille d'Harmonie et de Cadmus, fondateur de Thèbes. Un plan se dessine dans l'esprit de la déesse du mariage ; elle saura si Jupiter aime vraiment cette mortelle, et si c'est le cas ce sera cet amour même qui sera cause du périr de la princesse.

Revêtant l'apparence de Béroé, nourrice et confidente de Sémélé, elle envenime l'esprit de la jeune femme d'un soupçon terrible : « *Que de gens usurpant l'identité des dieux, se sont introduits dans de chastes couches. Il ne suffit pas, pourtant, que ce soit Jupiter ; qu'il te donne un gage de son amour, si c'est vraiment lui ; demande qu'environné de la même puissance et sous les mêmes traits qu'aux jours où il est accueilli par la noble Junon, il te prodigue ses étreintes, et qu'il commence par revêtir les marques de sa grandeur<sup>1</sup>.* »

Dès qu'elle rencontre de nouveau Jupiter, Sémélé lui fait promettre de lui accorder une faveur, preuve

<sup>1</sup> Pages 96-97, GF Flammarion, traduction de Joseph Chamondard.



Cyril Carau

Jupiter et Sémélé



Cyril Carau

Jupiter et Sémélé

inconditionnelle de l'amour qu'il lui porte. Le dieu, follement épris, accepte... « *et pour que tu aies plus de confiance, que soient mes témoins les Divinités du Styx, de ce fleuve que les dieux craignent et révèrent<sup>2</sup>* », croit-il bon d'ajouter.

C'est ainsi dans la joie que Sémélé, ignorante, prononce sa propre condamnation à mort. Que le dieu se découvre à elle dans sa vérité, divine et suprême, comme il le fait lorsqu'il va visiter la couche de son épouse et sœur Junon. Lié par son terrible serment, Jupiter ne peut se dédire et se présente alors, le regard triste, dans toute sa démesure létale. Sémélé périt dans l'embrasement de la gloire de son divin amant. L'enfant qu'elle porte en son sein, le bébé Dionysos, est arraché de son ventre par la violence des rayons qui l'immolent. Jupiter se saisit promptement de l'enfant et l'enfouit dans sa cuisse, le dérochant tout à la fois à la vindicte de Junon et lui permettant ainsi d'arriver au terme de sa gestation.

Pour riche d'enseignements et d'éclaircissements qu'elle soit, la légende ne dissipe pas totalement le mystère de *Jupiter et Sémélé*. C'est pour cela qu'à l'instar de Léopold Goldschmidt, le commanditaire de l'œuvre, nous nous tournons vers l'artiste à qui il avait demandé d'apporter quelque réponse à ce qui semble une énigme dans son devenir et un rébus dont on ne peut saisir toutes les figures de sens.

« *Le dieu tant de fois évoqué, écrit Moreau à Goldschmidt le 18 octobre 1897<sup>3</sup>, se manifeste dans sa splendeur encore voilée : Sémélé pénétrée des effluves divines, régénérée, purifiée par le sacre, meurt foudroyée et avec elle le génie de l'amour sensuel et terrestre, le génie au pied de bouc.*

« *Alors, sous cette incantation et cet exorcisme sacré, tout se transforme, s'épure, s'idéalise, l'immortalité commence, le divin se répand partout, et tous les êtres, ébauches encore informes, aspirent à la vraie lumière : satyres, faunes, dryades, hamadryades, hôtes des eaux et des bois, tous sont atteints, éperdus de joie, d'enthousiasme et d'amour ; se dégageant de leur limon terrestre, ils aspirent au sommet, montant, montant toujours, prenant quelques-uns déjà la forme des génies supérieurs, des génies religieux aux ailes déployées. »*

Il semblerait, selon les mots de l'artiste, qu'il a composé une métaphore sur la transfiguration du divin — la puissance tout à la fois délétère et salvatrice qui, tuant la mortalité en l'homme, le fait accéder aux « sphères supérieures » de l'existence. Œuvre mystique où l'antiquité rejoint le christianisme en une eucharistie païenne ; le pain et le vin étant remplacés par la beauté qui foudroie et l'amour qui tue.

Or, étrangement, les explications de Moreau ne suffisent pas, pour significatives et pénétrantes, à combler entièrement la curiosité qu'il a mise en marche. Poussons donc plus loin notre investigation, en interrogeant les convictions esthétiques de l'artiste.

De part son œuvre picturale et graphique, par ses idées et ambitions, on considère Gustave Moreau comme le principal représentant en France du courant symboliste. Contrairement aux peintres réalistes comme Gustave Courbet, aux impressionnistes comme Claude Monet ou aux peintres académiques de son époque, Moreau<sup>4</sup> ne s'intéresse pas au réel en tant que tel, aux agitations sociales, aux impressions produites par le rayonnement sur l'eau du soleil couchant, par exemple, ou n'ambitionne quelque poste officiel et autres décorations honorifiques.

Dans la solitude de son atelier il crée non une image du monde tel qu'il est ou apparaît, mais une réalité imaginaire où les symboles, les rêves, les éléments mythologiques (et non rationnels) prédominent. Son but, comme il le dit lui-même dans les nombreuses lettres à sa mère, ses amis, ou ses notes personnelles, est de permettre à l'âme de s'ouvrir à « *toutes les aspirations de rêve, de tendresse, d'amour, d'enthousiasme, et*

<sup>2</sup> p. 97

<sup>3</sup> Lettre qui se trouve dans *L'Assembleur de Rêves, écrits complets de Gustave Moreau*, Bibliothèque artistique et littéraire, 1984

Toutes les citations de Moreau qui suivent sont issues de ses écrits complets.

<sup>4</sup> Peu de choses l'écoeurent autant que ce qu'il qualifie "d'art de marchand de vin".

*d'élévation religieuse vers les sphères supérieures, tout y étant haut, puissant, moral, bienfaisant, tout y étant joie d'imagination, de caprices et d'envolées lointaines aux pays sacrés, inconnus, mystérieux. »*

Pour lui la peinture atteint au sacré : *« C'est la langue de Dieu ! Un jour viendra où l'on comprendra l'éloquence de cet art muet ; c'est cette éloquence dont le caractère et la puissance sur l'esprit n'ont pu être définis, à laquelle j'ai donné tous mes soins, tous mes efforts : l'évocation de la pensée par la ligne, l'arabesque et les moyens plastiques, voilà mon but. »*

La peinture, considérée comme langage divin, est l'objet médiateur qui permet à l'esprit en l'homme d'accéder à la transcendance. Ce mysticisme à de quoi étonner ou rebuter. Mais en termes gnoséologiques ce que Moreau pointe du doigt c'est comment des éléments physiques fondamentaux, la ligne, l'arabesque (i.e. la ligne en mouvement) et les moyens plastiques (i.e. l'organisation des lignes et des mouvements par la beauté) ouvrent, en une expérience esthétique, sur l'autre côté des choses. Une œuvre symboliste a pour fonction, dès lors, par son sujet et sa mise en scène, de nous faire accéder à la structure sous-jacente du réel. Pas le monde en sa totalité, certes, mais en terme d'analogie, un tableau devient une sorte de microscope, qui permet à l'esprit de voir non pas les atomes ou les ondes qui constituent la matière, mais la vérité qui donne jour : vérité des passions, des aspirations, des actes, de ce qui fait la vie et la mort, le terrible et le sublime, des hommes.

Ainsi ce qui importe ce n'est pas que Moreau ait donné une nouvelle jeunesse aux mythes antiques ou bibliques, qu'il ait rendu ses lettres de noblesse à un genre alors sombrant en plein académisme, « la peinture d'histoire », déjà mise à mal avec les réalistes comme Courbet ou les travaux picturaux des impressionnistes. Non ! Ce qui importe c'est qu'en promouvant le rôle majeur de l'imaginaire, il a permis de penser autrement le rapport au monde. Par son art, qu'il soit qualifié de littéraire ou d'abscons, Moreau cherche à mettre en avant le mystère de la création, mystère que l'esprit du XIX<sup>ème</sup> siècle finissant (ou « naturaliste scientifique » d'un Zola<sup>5</sup> qui n'a vraiment rien compris à Moreau) essaie de démystifier (à tort par une sorte de nouveau mysticisme naïf, à savoir le scientisme) en mécanisant les forces naturelles ou les rapports humains et sociaux.

Ce que nous dévoile ce tableau c'est que l'univers est ouvert, que l'esprit joue avec des symboles pour créer à son tour des mondes dans des mondes. Mais là où certains ne voient qu'un jeu gratuit, de telles œuvres nous permettent d'appréhender, comme une loupe grossissante, certains des événements du monde ! Voici une lecture possible lorsque l'on se remémore les premières lignes de la sorcière de Michelet : *« Certains auteurs nous assurent que, peu de temps après la victoire du christianisme, une voix mystérieuse courait sur les rives de la mer Egée, disant : «Le grand Pan est mort». »* Débute alors l'épopée qui assure le pouvoir total du prêtre sur la «sorcière», des hommes sur les femmes de savoir, avec le travail de l'inquisition... sensé délivrer d'une part les gens de l'emprise du Malin et les pécheresses elles-mêmes du mal en les immolant sur des bûchers ayant pour fin tout à la fois de punir et de sauver l'âme. Sémélé, comme figure de la sorcière moyenâgeuse, est brûlée vive par un Jupiter christique qui n'est pas sans rappeler le Christ du *Jugement Dernier*, de Michel-Ange !

*« Au pied de ce trône, la Mort et la Douleur forment cette base tragique de la Vie (de l'Humanité) et non loin d'elles sous l'égide de Jupiter, le grand Pan, symbole de la terre, courbe son front attristé dans un regret d'esclavage et d'exil tandis qu'à ses pieds s'entasse la sombre phalange des monstres de l'Erèbe et de la*

<sup>5</sup> *«[Moreau] peint ses rêves, non des rêves simples et naïfs comme nous en faisons tous, mais des rêves sophistiqués, compliqués, énigmatiques, où on ne se retrouve pas tout de suite. Quelle valeur un tel art peut-il avoir de nos jours ? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. J'y vois comme je l'ai dit une simple réaction contre le monde moderne. Le danger qu'y court la science est mince. On hausse les épaules et on passe outre voilà tout.»*

“Salon 1876” paru dans “Le Messager de l'Europe”, juin 1876



Cyril  
Carau

Jupiter et  
Sémélé

*Nuit...* » écrit Moreau.

Pan, cet esprit du savoir naturel des sages femmes, bien plus que le symbole du paganisme, est ainsi accablé et vaincu... et les sombres phalanges de la Nuit, avec la fuite hallucinée de Hécate, symbolisent la débâcle, l'extermination, l'asservissement social de la femme sous le joug phallocratique des hommes.

*Jupiter et Sémélé* est une fresque démesurée qui, de l'horreur jusqu'à la transfiguration, nous donne à voir, en passant par les figures du mythe et de l'allégorie, la vision de l'humanité en prise et en butte aux mystères de l'Histoire. Pyramidale par sa forme, son mouvement ascendant part de l'abîme en fuite et monte jusqu'au firmament divin. C'est l'emmêlement du beau et de l'horrible, de la guerre et de la paix, de la contemplation et de l'action, du statique et du dynamique, de l'éclat étoilé et de la noirceur des ténèbres, de la sagesse austère et du silence qui consent...

Avec un mythe gréco-romain, Moreau nous parle de l'homme et de la passion, de la vie, de la naissance et de la mort, de l'abîme et de l'au-delà bien mieux que toute approche scientifique ou littéraire car il nous donne à voir ce quelque chose de caché, de secret qui réside en chacun de nous. Pour le percevoir, il nous faut peut-être avoir connu la plus grande joie en même temps que le plus destructeur des désespoirs ?

Et puis, bien plus tard, des événements centraux qui ont servis de prétexte à cette toile, le mythe nous raconte que Dionysos, adulte, descend aux Enfers pour y chercher sa mère et l'emmener vers les Champs Elysée où Sémélé, sous le nom de Thyoné, acquiert par Zeus l'immortalité...

...

On peut venir, lorsqu'on habite Paris, admirer cette œuvre dans la première salle du grand atelier du troisième étage du Musée Gustave Moreau, 14 rue de la Rochefoucauld, 9<sup>ème</sup>.

Droits de la reproduction de *Jupiter et Sémélé* : réunion des Musées nationaux



Cyril Carau

**Jupiter et Sémélé**

## Le Témoin du Désespoir



**Texte :** Sylvain Quainon (*Kano*)

**Illustration :** Nathy

### Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Nathy...

La nuit hivernale venait de tomber précocement sur le domaine de Castelfiel, tandis qu'une pluie battante se déversait sur le château balayé par les vents... Le Baron avait fait mander les chroniqueurs de la revue pour une de ses nouvelles lubies, et ceux-ci n'avaient pu qu'accepter, malgré le peu de plaisir qu'ils avaient à fréquenter leur ignoble éditeur, surtout en des heures aussi tardives... Celui-ci les fit mener à une des tours les plus hautes de son castel, au bout d'un long et sinueux escalier en colimaçon, et le vieux serviteur muet et bossu qui les menait à pas lents en les éclairant de son chandelier n'aidait vraiment pas à dissiper le lugubre de la situation.

Enfin, ils arrivèrent dans une salle circulaire, au centre de laquelle trônait une table ronde de bois ouvragé. Le Baron les accueillit un à un avec sa politesse coutumière, amenant quelques grincements de dents, et tous prirent place en cercle autour de la table antique. Le Baron leur annonça alors qu'ils allaient pratiquer une séance de spiritisme pour faire venir l'esprit d'une artiste appelée Nathy, dans le but de tenter d'égayer leurs tristes textes par quelques couleurs...

Aède tenta bien de dire qu'il avait prévenu Nathy par portable, qu'elle allait arriver et qu'elle était bien vivante, mais un éclair terrifiant secoua alors le château dans une détonation de fin du monde, et les lumières s'éteignirent soudain, si ce n'est la bougie au centre de la table... Le Baron prit alors la parole sur un ton incantatoire, ses yeux brillant d'une forme assez inquiétante d'aliénation...

— *Saisissez les mains de vos plus proches partenaires car nous allons appeler en ce royaume d'existence l'esprit de Nathy! Grâce au ciel j'ai eu la présence d'esprit de mettre des gants pour me protéger de vos mains moites et rudes de manants !*

Avant que les deux concernés ne puissent réagir, il incanta alors...

— *Nathy, Nathyyyyyy, toi au surnom prouvant bien une totale absence d'imagination puisque tu t'appelles Nathalie, nous t'appelons, nous te sommons d'apparaître devant nos yeux mortels, bien que seuls les miens soient digne de découvrir les secrets de l'univers... Nathy, Nathyyyyyy...*

Les chroniqueurs se lançaient des regards médusés, contemplant le Baron en pleine crise d'hystérie occulte, alors que les éléments se déchaînaient et que la porte ouverte derrière lui laissait apparaître une silhouette féminine qui ne perdit visiblement pas un mot des discours du nobliau en transe...

— *Nathy, Nathyyyyyy... Toi qui oscilla dans tes études entre l'informatique et l'art plastique en croyant naïvement en maîtriser l'essence, toi qui tenta pathétiquement de nous faire croire que l'imagerie électronique était un art avec tes créations grossières dont la vulgarité n'avait d'égal que le manque d'inspiration, nous te sommmmmmmmons d'apparaitreeeee !!!!*

Pris de frénésie, le Baron ne vit pas la silhouette féminine s'approcher, un éclair offrant la vision de son visage courroucé aux chroniqueurs qui découvrirent une femme du bon côté de la trentaine aux yeux durcis par une juste colère...

— *Nathy, Nathyyyyyy... Toi qui vivota dans un pseudo environnement littéraire avant de croire soudain pouvoir vivre de ce que tu appelles talent avec tes galleries d'illustrations morbides au goût douteux, toi, Nathyyyyyy... Si tu es là, frappe un grand coup !!!*

Les médecins purent ranimer le Baron à l'hôpital, et il s'en tira à bon compte avec une vingtaine de points de sutures. Le plus difficile fut d'enlever de son crâne tous les éclats du vase Ming sans prix qu'une demoiselle inconnue d'après les chroniqueurs lui avait fracassé sur la tête, avant de quitter le château...

Bien évidemment, aucun chroniqueur ne put identifier la jeune femme...

Thierry Santander



Sylvain Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

## Le Témoin du Désespoir

Sylvain Quainon

Si seulement cette fois pouvait être la dernière. Je ne peux me forcer à y croire, mais j'aimerais le pouvoir. Je le souhaite plus que tout au monde, et pourtant ces choses immondes m'apparaissent avec une telle clarté qu'il m'est impossible de me les cacher.

Une fois de plus, la vaste plaine de l'Hyler sera le théâtre d'un affrontement brutal, meurtrier, et régulier. Les armées rajhis nous attendent, de l'autre côté du fleuve. Comme à l'accoutumée, les armes seront le seul moyen que nous trouverons pour communiquer. Certains diraient que, lorsque la haine est tout ce que l'on a à se dire, la liste des alternatives est aussi mince qu'une feuille. Et pourtant, mon cœur n'a de cesse de vouloir croire à une autre possibilité.

Le paysage qui m'entoure, jadis sublime, a depuis longtemps perdu sa splendeur pour devenir un charnier symbolique de l'horreur qui s'est emparée de cette terre. Lorsque je parle d'un passé glorieux, je réalise que je parle de ce que je ne connais pas. Nul n'a souvenir d'une époque ayant précédé cette guerre sans fin, aucun écrit ne relate une éventuelle paix, et les paysages sublimes ne sont que le fruit de notre imagination. Aucune peinture n'offre le spectacle de cette plaine avant qu'elle ne devienne un champ de bataille, car notre peuple a sans nul doute perdu la maîtrise du pinceau en acquérant celle du sabre.

Les jours qui se sont écoulés depuis le début de ce conflit sont si nombreux que même les plus érudits de nos seigneurs ne sauraient les compter. La tâche n'est même pas comparable au décompte des grains de sable de la Mer Eternelle : elle est impossible. Nul ne sait quand et comment tout cela a commencé, nul ne sait qui a jeté la première pierre, brandi le premier sabre ou proféré les premières paroles qui nous ont menés là où nous en sommes. Tandis que la connaissance a laissé sa place à la violence, que l'Histoire est synonyme de désespoir et que ces plaines sont envahies par la haine, je ne parviens plus à percevoir la lueur d'espérance qui animait mes jeunes années.

De tout temps, mon père Gaynar, le souverain d'Hyleria, s'est laissé porter par sa rancœur farouche envers nos ennemis, ce peuple du Sud que l'on appelle les Rajhis. Dès sa montée sur le trône, mon père a poursuivi l'œuvre de son propre géniteur et de leurs ancêtres avant lui, et a lancé nos armées dans ces innombrables batailles dont jamais personne ne sort indemne. Nous avons certes déjà pu apprécier de courtes périodes d'accalmie, mais il aurait été déplacé de parler de trêves : ces époques sans combat, parfois longues de plusieurs années, n'étaient toujours que les suites d'un affrontement majeur. Un temps dont les armées profitaient pour se retirer, panser leurs blessures et se préparer au prochain engagement. Dans un autre contexte, j'aurais pu trouver intéressant que, malgré les pertes élevées, le combat continue sans répit. J'en viens parfois à me dire qu'il aurait mieux valu tous nous entre-tuer lors du premier affrontement, ce qui au moins aurait épargné la ruine de nos terres.

Je me demande parfois si chaque Hylerien n'a pas en son cœur au moins un germe de mes réflexions.

Sylvain  
Quainon

Le Témoin  
du  
Désespoir



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

Si chaque combattant n'aspire pas en vérité à une paix méritée pour profiter enfin d'une vie qui aurait un sens. Sous la direction de mon père, la guerre est devenue une telle priorité que ses partisans sont devenus les meneurs les plus charismatiques de notre peuple. Ainsi, quelle peut être la crédibilité d'un Prince qui demanderait à son peuple d'agir pour la paix, alors que l'ennemi n'a visiblement aucune intention d'arrêter ses attaques ? Et quand bien même les Rajhis resteraient sagement dans leurs terres, sur les rivages de la Mer Eternelle, mon père ordonnerait de les traquer et de les abattre jusqu'au dernier. Ou jusqu'à ce que les derniers survivants, pourchassés jusque dans les cimes inaccessibles des Monts Insondables, se donnent eux-mêmes la mort pour ne pas être témoins de la défaite de leur peuple. A moins bien sûr que nous autres Hyleriens ne soyons ceux qui subiront un jour ce sort. Après tout cela, peu m'importe quel sera le camp qui sera vaincu ; du moment que tout cela cesse.

Car il est une chose dont je suis désormais absolument certain : malgré toute notre volonté, il nous est impossible de faire cesser cette implacable ère de chaos, car la vérité est que nous ignorons tout des raisons de ce combat. En des temps immémoriaux, cette guerre débuta et une haine solide s'instaura, motif suffisant pour ces tueries sanglantes, tant et si bien que connaître les vraies raisons de tout ceci ne paraît plus utile. Et pourtant, je sais au plus profond de mon âme condamnée que cette vérité est la clé qui nous avons perdue. La clé qui aurait pu nous ouvrir la porte de l'espoir, sans forcément passer par le couloir de la victoire.

Une réflexion troublante hante pourtant mon esprit depuis bien des années. Je me suis toujours demandé si le peuple d'Hyleria avait déjà connu autre chose que cette maudite guerre, et au fond de moi la réponse me paraît évidente. Si nous déplorons cette lutte, c'est que les Hyleriens et les Rajhis n'ont pas vu le jour l'arme au poing. Si nous savons qu'existe un état appelé la paix, c'est que nous l'avons connu. En des temps reculés sans doute, mais nous l'avons connu. Si le mot espoir a un sens à nos oreilles, c'est qu'il existe, ou au moins a eu un sens un jour. C'est la seule et unique réponse possible. Si nous avons connu un monde meilleur, c'est qu'il est possible. Si nous l'avons fait disparaître, il nous incombe de le recréer.

Malgré tout, je le sais, je le sens et je le pressens : l'espoir a déserté ces lieux depuis trop longtemps, et il est hors d'atteinte. Nous sommes plusieurs à avoir perçu cette réalité, mais jamais elle n'apparaîtra réellement : comment espérer apporter une fin lorsque l'on ignore tout du commencement ?

— Ils sont avec eux. Les Rahlys...

La voix de mon frère me fait tourner la tête et je le vois s'approcher lentement. Son impressionnante monture, un galehn à la peau blanche parfaitement lisse et au long museau effilé, le mène à mes côtés d'une démarche élégante et souple. Monture traditionnelle des membres de la famille royale, les galehns de cette génération, tous issus de la même portée, ont subi le même sort que leurs cavaliers : abattus au combat les uns après les autres, ils continuent à prendre le chemin de la bataille sans espérer en revenir. Chacun des huit frères que j'ai perdus a combattu jusqu'à la mort, et leurs galehns ont fait de même.

Certains de mes frères aînés sont morts au champ d'honneur alors que je n'étais même pas en âge de soulever une épée et à présent, dernier d'une famille de onze fils forts et valeureux, je m'apprête à livrer à nouveau bataille aux côtés des deux autres survivants, Garm et Gavryl. Chaque frère que le destin m'a arraché a signifié toute une partie de mon être qui s'envolait, et le décompte actuel révèle qu'il ne reste plus grand-chose de ma personne. Mais ce peu de choses se battra jusqu'au bout, avec l'infime espoir que ma contribution ne sera pas entièrement vaine. Plus que tout, j'aimerais que notre unique sœur, Sharyn, puisse un jour voir renaître cette terre qui se meurt chaque jour davantage.

— Gotan, ta division restera en arrière dans un premier temps, me dit Garm de sa voix autoritaire, tandis que Gavryl nous rejoint.

Tous les trois juchés sur nos montures, du haut d'une colline nous observons la plaine qui s'étend à nos

pieds. Le fleuve qui coulait jadis a vu s'amonceler un tel nombre de cadavres que le terme de fleuve n'est plus qu'un vague souvenir du temps passé. Ce lieu semble avoir été implicitement élu champ de bataille fétiche de nos armées, ce qui paraît logique compte tenu de la position du fleuve comme semblant de frontière entre les terres hyleriennes et rajhis. A vrai dire, peu nous importe la conquête des territoires ennemis ; tant que cet ennemi est encore debout, la priorité est de l'abattre.

Par une sorte de pacte jamais prononcé, nous avons toujours préféré nous affronter sur cette plaine plutôt que d'attaquer les villages et cités ennemis, et d'apporter sur les femmes et les enfants les horreurs qui ne doivent être le lot que des guerriers. Ou le lot de personne, si ce monde avait un sens. Cet aspect de la guerre est l'un des rares points qui me permettent de penser que nous avons gardé un embryon de bon sens et de respect de la vie.

– Gavryl emmènera ses troupes par le versant ouest, tandis que mes hommes affronteront les Rajhis de face. Gotan, tu attendras que le chaos initial soit passé pour venir en renforts. Vous m'avez bien compris ?

Quatrième fils du Roi, Garm a depuis quelques années hérité du commandement de l'armée hylienne et de la gestion du conflit. Sa volonté de combattre a contribué à faire de lui un commandant efficace et respecté, doublé d'un combattant talentueux du style du Feu. Gavryl, huitième fils, et moi-même, le dernier, n'avons jamais dissimulé notre aversion pour ce conflit, mais nos désaccords avec notre frère ainsi qu'avec d'autres aujourd'hui disparus n'ont jamais entravé en quoi que ce soit l'affection et le respect réciproques que nous nous portons. Que nous croyons ou non en cette vaine bataille, notre loyauté est acquise. Nous ne laisserons pas notre peuple périr sans tâcher de le mener au mieux.

Comme à l'accoutumée, Garm préfère me laisser en arrière pour que je n'intervienne qu'une fois le choc du premier engagement passé. Cela ne me surprend guère ; ma position de cadet m'a toujours valu ce type d'attentions. Sans un mot, j'acquiesce et caresse pensivement le long cou blanc de ma monture, qui s'agitte comme avant chaque bataille. Gavryl, à mes côtés, fixe distraitement le sommet de la colline par laquelle nos adversaires devraient surgir d'un moment à l'autre. Ses cheveux châtain et sa courte barbe sévèrement taillée trahissent au premier coup d'œil ses origines, tant les fils du Roi sont réputés pour se ressembler les uns aux autres, ainsi qu'à leur père.

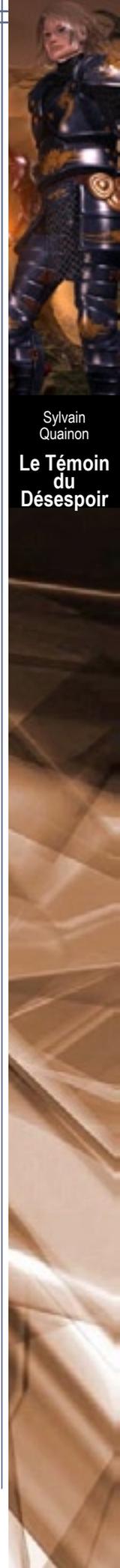
– Combien ? demande Gavryl.

– Nos éclaireurs élèvent leurs estimations à plus de quinze mille.

Silence. Aucun d'entre nous n'a envie d'émettre un quelconque commentaire superflu ou de déclarer une douloureuse évidence. Chacun de nous trois sait pertinemment que nos divisions respectives ne dépassent pas les quatre mille hommes, soit un total d'une douzaine de milliers de combattants sous nos ordres. Cette flagrante infériorité numérique n'est malheureusement pas le seul déséquilibre entre les forces en présence. Même si notre armée compte trois fils du Roi, ainsi qu'un certain nombre d'experts des styles du Feu, de la Pierre, du Vent et de l'Eau, cela n'est rien en comparaison des terribles combattants que l'ennemi nous opposera.

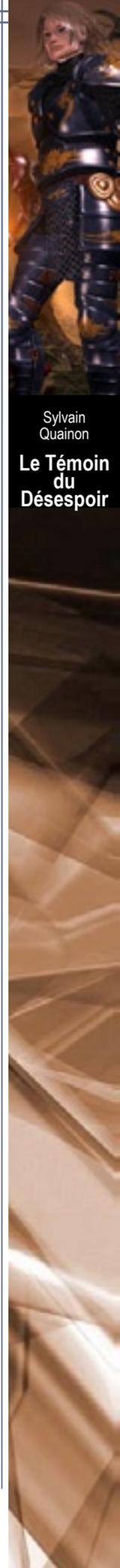
Sous la tutelle de Dume, maître d'arme de la famille royale ainsi que l'être que je considère comme un onzième frère, nous avons tous grandi dans l'apprentissage de cette forme de combat qu'est le style du Feu, dont puissance et précision sont les maîtres mots. Mais nos talents ne sont pas toujours efficaces face aux plus puissants de nos adversaires, les Rahlys. Ces êtres apparemment à moitié humains, dotés de l'immortalité et d'une dextérité au combat qui dépasse l'entendement, sont ce qui inspire le plus de crainte à notre peuple à chaque confrontation.

De tous temps, ces guerriers non-humains hors normes, à la tête du peuple humain des Rajhis, ont fait des ravages parmi nos troupes, notamment parmi la famille royale, et seuls les plus puissants des Hyleriens



Sylvain Quainon

**Le Témoin du Désespoir**



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

ont de temps à autre réussi à abattre certains de ces guerriers. Malheureusement, leur immortalité assure leur survie en dehors du champ de bataille, et le Rahlys qui commande les armées rajhis, le légendaire capitaine Ihsan, est synonyme de massacre dans le cœur des Hyleriens depuis aussi longtemps que dure cette guerre.

Les membres de l'Ordre, cet étrange clan guerrier, ont à plusieurs reprises envoyé certains de leurs Maîtres nous soutenir, et cela a signifié plusieurs défaites de Rahlys. Malheureusement, depuis un regrettable différend entre l'Ordre et mon père, le soutien de ces hommes aussi sages que valeureux ne nous est plus acquis. Encore un pas de plus vers la ruine qui semble nous guetter avec une avidité sans cesse renforcée par les années qui s'écoulent. Quoi qu'il en soit, ce n'est plus un mystère que Garm, en particulier depuis la mort de son jumeau Gorn, est déterminé à affronter ce fameux Ihsan et à afficher enfin, après des siècles de défaites, une victoire au tableau du duel entre Ihsan et la lignée royale.

Quant à moi, je sais ce qui m'attend sur ce champ de bataille. Ce n'est bien sûr pas la première fois que je prends part à un combat de ce type, mais jamais aucun n'avait la même ampleur que celui dans lequel nous nous apprêtons à nous engager. Chacun des hommes qui m'entoure rêve en secret de révéler le héros qui sommeille au fond de lui, de s'illustrer pendant la bataille d'une manière que les légendes des temps à venir – si nous avons un avenir – continueront à narrer et à louer comme un modèle pour les futures générations.

Je regarde tous ces guerriers courageux, dont la terreur ne parvient pas à masquer la détermination, et je me demande combien d'entre eux périront dès les premiers instants de l'engagement, avant même d'avoir pu brandir l'épée, le glaive, la lance, la hache ou le sabre dont ils font usage avec adresse et courage. L'héroïsme est une bien belle vertu, hélas dépendante d'une certaine dose de chance, qui permet de survivre assez longtemps pour faire la preuve de son talent ; si bien sûr il est permis de considérer l'acte de prendre la vie d'autrui, fusse-t-il un ennemi, comme une quelconque forme de talent.

Même en maniant l'épée selon l'enseignement du plus grand maître du style du Feu du peuple d'Hyleria, j'ai bien conscience qu'il est au-delà de mes forces de faire une véritable différence au cours d'une telle mêlée sanguinaire, au sein de laquelle les adversaires sont plus nombreux qu'une nuée d'insectes et où les coups pleuvent à la manière d'un déluge meurtrier. Comment espérer exploiter pleinement des dons de combattant lorsque la confusion et le chaos sont les éléments principaux de l'affrontement, et que l'un des plus grands défis est de ne pas leur céder en frappant tout ce qui bouge autour de soi, au risque d'abattre ses propres alliés ? Non, c'est impossible, je le sais et je m'y suis résolu. Même en tant que fils du roi, il est hors de mes compétences de maîtriser le cours de ces événements.

J'essaie en vain de chasser ces pensées de mon esprit et tâche de me résoudre à combattre de mon mieux malgré les circonstances, par respect pour les hommes qui mourront ici aujourd'hui et dont il est très probable que je fasse partie. Je pense également aux combattants qui subiront le premier choc des deux armées, à savoir la division commandée par mon frère Garm. Ceux-là doivent certainement lutter contre les mêmes pensées noires que les miennes, à la différence qu'ils savent sans aucun doute que les guerriers de première ligne survivent rarement, et servent généralement à affaiblir l'adversaire pour que les assauts suivants aient l'impact le plus fort possible. Garm le sait plus que quiconque, lui qui a si souvent vu ses aînés mener les premières lignes à leur mort, et qui restait en arrière en se jurant de faire payer chaque victime à l'ennemi. En ce jour, c'est à moi de rester derrière et à Garm de partir devant.

Quant à Gavryl, son opposition à notre père est si radicale et directe qu'il est devenu le commandant le moins influent de notre armée, alors que sa sagesse et son courage connaissent peu d'égaux. Peu de commandements décisifs lui ont été confiés, et pourtant il mènera aujourd'hui les troupes qui encercleront l'adversaire. Une tâche difficile confiée par Garm, signe que les pertes de nos frères ont eu au moins une

conséquence positive : chaque perte a renforcé les liens entre les survivants. A présent, la confiance que nous nous vouons est totale, et je regrette le fait qu'il soit certain que nous n'en sortions pas tous vivants. Notre mère a succombé à sa peine il y a déjà bien longtemps, mais cela ne doit pas nous empêcher de penser à notre survie. Pour notre père, notre sœur, notre peuple. Peut-être aussi pour nous-mêmes.

Mon regard se porte à nouveau sur la plaine qui s'étend au pied de la colline, et sur les vestiges de la bataille majeure précédente, qui eut lieu alors que je n'étais qu'un enfant. Cet endroit n'est pas le seul champ de bataille d'Hyleria, mais il a été le théâtre des pires affrontements de la guerre, et aucun des terrains sur lesquels j'ai combattu ne présente le même spectacle que celui-ci. Le dernier massacre date de plusieurs dizaines d'années, et le temps n'est pas parvenu à en effacer toutes les traces. Des pillards ont sans doute pu s'emparer de toutes les armes qui n'ont pas été récupérées par les familles des victimes.

Le vent a chassé les restes des corps et l'herbe dissimule à ma vue une partie des stigmates des tueries successives. Il est surprenant d'observer la manière dont la nature soigne ses blessures, parvenant à en masquer les cicatrices alors que le corps et le cœur des hommes restent marqués à jamais. Ce paysage serait presque redevenu beau si les traces qui subsistent ne suffisaient pas à lui donner un aspect lugubre et sinistre. Demain matin, cette plaine sera redevenue le charnier gigantesque qu'elle est la plupart du temps, lorsque la nature n'a pas encore eu le loisir de reprendre possession des lieux.

Une épaisse couche de nuages gris menaçants plane au-dessus de nous, et les rares rayons du second soleil d'Hyleria, qui traversent avec peine cette barrière, offrent à quelques portions du terrain un éclairage trop diffus pour être rassurant. Sur près d'un kilomètre s'étend cette vaste plaine, séparée en son milieu par le lit obstrué du fleuve Hyler. A l'autre extrémité se dresse une chaîne de collines similaires à celle sur laquelle je me tiens, dissimulant pour le moment l'ennemi à notre vue.

Il ne fait aucun doute que les Rajhis seront là dans une poignée de minutes, et j'entends à quelques mètres un éclaireur présenter son rapport à Garm et Gavryl. La créature volante de l'éclaireur, parmi les rares que les Hyleriens aient réussi à dompter, l'attend docilement à proximité. Les estimations de la balance des forces sont toujours en notre défaveur, et des souvenirs me reviennent, les souvenirs des récits de nos ménestrels, se plaisant à relater une bataille qui eut lieu des siècles auparavant, et où le roi et ses fils avaient emporté la victoire avec une armée largement inférieure à l'ennemi. Les hérauts racontaient également comment le roi et tous ses fils sauf un avaient péri pour permettre cette victoire, mais à mes yeux cette histoire n'est guère encourageante : qu'apporte donc une victoire, si des siècles après le sang doit continuer de couler ? Et aujourd'hui, je périrais volontiers pour apporter la victoire, si seulement je pouvais croire à l'utilité d'un tel geste.

– Rassemble tes hommes derrière la colline, vient me dire Gavryl. Nous savons qu'Ihsan et les autres Rahlys commandent cette armée, et ils ne doivent voir que les troupes de Garm. Ils sauront que je viens sur leur flanc, mais ta division doit rester cachée.

– Inutile, lui dis-je avec un haussement d'épaules. Il sait que je suis là, leurs éclaireurs aussi savent observer sans être vus.

– Je le sais, Gotan. Mais l'inconnue pour eux ne sera pas si tu attaqueras mais quand tu attaqueras. Tiens-toi donc prêt et attaque lorsque tu estimes que la mêlée initiale est suffisamment dispersée pour que tes hommes fassent une différence.

– Tu me demandes d'attaquer quand vous serez presque tous morts, Gavryl, dis-je en le fixant d'un air sévère.

– Les ordres proviennent de Garm, tu sais aussi bien que moi que c'est comme cela que nous fonctionnons. Je sais ce que tu penses, mais former la lance qui abattra l'ennemi est tout sauf une tâche ingrate.



Sylvain Quainon

Le Témoin du Désespoir

– Si tu le dis.

Mon manque de conviction apparaît comme évident, mais peu m'importe. Gavryl fait de son mieux pour me convaincre de l'importance de mon rôle, mais il passe sous silence le fait que je serai probablement celui qui ira annoncer à notre sœur qu'elle n'a plus qu'un seul frère. C'est en fait sans doute ce à quoi s'attend Gavryl. Pour ma part je crains qu'un autre commandant vienne annoncer à Sharyn que la lignée du roi s'est éteinte. Quoi qu'il en soit, je consens à obéir et, d'un geste de la main, indique à mes deux lieutenants de regrouper leurs unités respectives au Nord de la colline, hors de vue de la plaine de l'Hyler. J'échange un regard avec Gavryl, qui parvient à garder une expression neutre. Je lui adresse alors un hochement de tête, vois que Garm est trop occupé à commander ses troupes pour me prêter attention, et commence à faire tourner bride à mon galehn.

La voix de Gavryl, grave et puissante mais si familière et réconfortante, retentit alors derrière moi et m'interpelle. Je me retourne lentement pour lui faire face et contempler, peut-être pour la dernière fois, son visage fier et noble. Droit sur sa monture, il m'adresse un vague sourire, dans lequel je perçois aussi bien la peine et le regret qu'un vague fragment d'espoir. Sa voix, porteuse des mêmes sentiments, s'élève pour m'adresser un dernier message avant le combat.

– Souviens-toi de ce jour, petit frère. Ce jour où nous serons les témoins de la ruine d'Hyleria, ou les artisans de son salut.

Je rends son regard à mon frère mais ne parviens pas à sourire. Je réalise alors que Gavryl ne semble pas avoir compris l'enjeu de cette guerre. Quelle que soit l'issue de cette bataille, j'ai peine à croire qu'elle puisse amorcer une fin du conflit. Et, que nous soyons vainqueurs ou bien anéantis, la question de la ruine d'Hyleria est réglée depuis trop longtemps pour espérer un réel salut. Au plus profond de mon cœur, je me surprends à souhaiter avoir tort et à envier Gavryl de parvenir à conserver une lueur d'espoir, alors que, dans mon cas, la lueur n'est rien de plus qu'une bougie éteinte, dont la mèche fume encore telle la relique d'une gloire passée.

Nos regards restent fixés l'un sur l'autre pendant quelques instants encore, malgré les mouvements de nos montures. Si je dois voir Gavryl pour la dernière fois, j'aimerais pouvoir m'inspirer de sa foi et de son courage, dans l'espoir de mourir en ayant la sensation de servir une cause en laquelle je crois. Mais je ne veux pas donner à ce regard une forme d'adieu et sans un mot de plus je repars vers l'aval de la colline. Dans mon dos, j'entends les sabots du galehn qui le mène vers sa position, auprès de Garm et des futurs héros posthumes d'Hyleria.

Il est peu de choses plus intenable et frustrantes que de sentir la présence de son ennemi sans le voir, et encore moins le combattre. Entouré des lieutenants des différents groupes de ma division, je m'abstiens de tout commentaire ou de répéter des ordres que mes hommes connaissent aussi bien que les prénoms de leurs enfants, qu'ils aimeraient pouvoir revoir un jour. Les milliers de guerriers qui se tiennent derrière moi sur des centaines de mètres parviennent à maintenir un silence relatif, qui sera de toute façon superflu dès que le vacarme des armes se fera entendre. Je leur jette un coup d'œil et devine que ces hommes n'ont certainement pas plus de conviction et de foi en le sens de cette bataille que moi.

Nous avons depuis longtemps renoncé à porter un uniforme de guerre, et les hommes sont vêtus de la manière qui leur semble appropriée pour combattre et périr, arborant des signes distinctifs, des décorations de guerre et des armes de toutes sortes. Tous sont sales, fatigués, démoralisés, et je repense avec amertume à l'époque glorieuse, des siècles auparavant, où Hyleria pouvait prétendre disposer d'une armée homogène et imposante.



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

En cet instant, j'imagine les légions rajhis qui se dressent sur les collines, à un kilomètre en face des troupes de mes frères. J'imagine le sentiment de ces derniers, face à cette multitude d'adversaires, espérant que leur petit frère ou leur fils prendra vaillamment leur relève et survivra pour célébrer la victoire. Je les vois dans mon esprit, terrorisés à la vue du capitaine des Rajhis, Ihsan, et des autres Rahlys qui commandent les troupes. Je sens le frisson qui parcourt l'échine de tous les hommes présents à l'idée que les armes que brandissent leurs adversaires ont été forgées pour les tuer. En vérité, je me demande si ce frisson n'est pas partagé avec les Rajhis, de même que tous les sentiments qui nous habitent : crainte, désespoir, courage. Haine.

Pendant d'insoutenables minutes, un silence pesant s'abat sur cette région, un silence qui semble irréel en la présence de dizaines de milliers de féroces combattants armés et prêts à se battre jusqu'à la mort. La situation serait différente si je me trouvais au sommet de la colline, aux côtés de mes frères, et si je savais quels éventuels mouvements accompagnent ce silence. Mais non, je suis à présent aveugle dans un environnement silencieux, et les milliers d'hommes qui m'entourent et me protègent ne peuvent rien faire pour me tirer de la solitude qui me ronge. D'une seconde à l'autre, la bataille pourrait commencer et je suis condamné à attendre ici, tel une âme perdue dans les limbes attendant son châtement.

Soudain, une clameur d'une puissance inimaginable se fait entendre, un concert de hurlements sauvages mais parfaitement maîtrisés. Les Rajhis se sont mis à pousser un cri de bataille, qui se transforme peu à peu en une sorte de cantique guerrier dont les paroles m'échappent. Au milieu de milliers de soldats, la voix grave et puissante d'Ihsan, leur chef, peut être distinguée et tous ses hommes suivent ses paroles avec une confiance absolue. Leur litanie paraît improvisée et est teintée d'une triste mélancolie et d'un désespoir qui ressemble à s'y méprendre au mien. Ces hommes entament un chant de guerre, mais semblent y accorder tous les soins possibles, comme pour offrir le meilleur des chants au jour de leur mort. Cette ode au désespoir dure plusieurs minutes, au point de s'insinuer dans mon cœur et de toucher le fond de mon être. Je prends un plaisir troublant à écouter le chant d'hommes et de Rahlys qui mourront bientôt de ma main.

Le cri qui était devenu chant redevient cri lorsque les premières armes sont dégainées. Le bruit des lames jaillissant de leurs fourreaux résonne entre les collines et glace le sang de quiconque l'entend. Les guerriers du Feu brandissent leurs armes lourdes, ceux de la Pierre les gardent patiemment au fourreau, les combattants du Vent s'apprentent à transformer leurs corps en tourbillon de mort, et ceux de l'Eau dégainent les armes courtes qui les caractérisent. Le cri de guerre se poursuit puis s'accompagne du martèlement des bottes qui dévalent le versant de la colline en direction de la plaine.

Plus proche de moi, j'entends Garm prendre la parole d'une voix puissante.

– Combattants d'Hyleria, l'heure est venue de vous battre pour le salut de votre terre !

Je ne l'écoute que d'une oreille distraite, tant je trouve ces paroles vaines pour une guerre dont nous ignorons tous les causes. Les hommes d'Hyleria répliquent par une clameur de leur cru, plus maîtrisée mais bien loin de la splendeur de celle des Rajhis. Un sifflement m'indique que Garm a dégainé son impressionnante épée, et je le devine pointant la lame vers l'ennemi ; vers Ihsan en particulier, l'être qui a tué tant de ses frères et des ses aïeux et qui n'a jamais payé pour ces forfaits. La clameur s'intensifie, et je me doute que Gavryl en a profité pour tirer sa propre épée en toute discrétion.

– Visez le cœur de leur formation ! clame Garm tandis que les hommes commencent à courir vers l'armée adverse.

J'entends mon peuple se précipiter au combat, courant sans faiblesse ni fatigue d'aucune sorte, car survivre au combat devient en cet instant leur seule préoccupation commune. Pendant ce qui me paraît



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

être une éternité, le son des pieds heurtant le sol et les cris d'exhortation des guerriers et de leurs dirigeants monopolisent ces lieux.

Puis le vacarme du choc retentit et me tétanise. Un frisson glacé parcourt mon corps. Même à plusieurs centaines de mètres de ma position, j'entends distinctement le son des lames qui frappent, parent et tranchent. Des corps qui se heurtent, se disloquent et s'écroulent. Des hommes qui hurlent, souffrent et meurent. Tout cela finit par ne constituer qu'un seul bruit indéfinissable et terrifiant. Je résiste à l'impulsion de lancer ma monture pour rejoindre mes frères et mon peuple, mais je sais que mon devoir est d'attendre, quand bien même cela me brise le cœur.

La cacophonie ambiante se prolonge pendant des secondes qui paraissent interminables. Lorsqu'une nouvelle vague de bruits plus puissants se fait entendre, j'en déduis que la division de Gavryl a attaqué le flanc de la formation ennemie. Nous utilisons toujours ce type de manœuvres relativement simples, mais le fait que les Rajhis négligent totalement les déplacements tactiques est plus que déconcertant. Nous avons toujours pensé qu'ils comptaient sur leur supériorité numérique pour nous écraser, mais en vérité je pense qu'ils estiment que combattre l'adversaire face à face, sans manœuvres surnoisées et attaques élaborées, est la meilleure façon de prouver leur valeur au combat pur et d'affirmer leur puissance.

Une main se pose soudainement sur mon épaule, et je tressaille sous le coup de la surprise. L'un de mes lieutenants s'est approché de moi, perché sur sa propre monture, et me regarde d'un air étrange.

– Prince Gotan, vous vous sentez bien ?

Je réalise alors que mes obscures pensées ont tendance à m'accaparer l'esprit plus que de raison, et que quelques instants de rêverie sont inopportuns en plein milieu d'une bataille. Mon subalterne retire sa main en voyant que je semble réagir et m'indique ses hommes derrière lui.

– La bataille a commencé depuis plusieurs minutes, mon Prince, dit-il d'un air préoccupé. Vos frères ont besoin de nous.

Cet homme attend de moi que je fasse mon devoir, et je le remercie d'un signe de tête de son intervention. Contrairement à mon frère Garm, je juge superflus les discours héroïques au moment de la charge. Je me trompe peut-être, mais je suis convaincu que des hommes qui n'ont à l'esprit que la question «Vais-je survivre ?» n'ont que faire de belles paroles sur la valeur, l'honneur et le courage. La seule chose dont ils veulent être sûrs à cet instant, c'est que leur lame est bien aiguisée et leur technique au point, et que cela leur permettra peut-être d'êtreindre un jour à nouveau leurs femmes et leurs enfants.

Je choisis ce moment pour faire glisser hors de son fourreau, attaché sur le flanc de mon galehn, la lourde épée qui m'a servi pendant tant de combats et avec laquelle Dume m'a appris à me battre. Une épée parfaitement équilibrée, précise et tranchante comme doit l'être toute arme digne de ce nom. Son poids massif en fait une arme adaptée au style du Feu, dont les coups sont rares mais d'une puissance exceptionnelle, capable de balayer les défenses de plusieurs adversaires et de les faucher dans le même mouvement. Quelques pratiquants arrogants d'autres styles se plaisent à considérer les adeptes du Feu comme des brutes épaisses, se reposant sur leur force pour frapper sans retenue ni finesse. Ces personnes sont généralement les premières à périr suite à une désillusion lors d'un affrontement avec un expert du style du Feu. Un adepte capable de calculer sa frappe avec une redoutable adresse, d'abandonner toute précaution pour tout donner en une attaque, et d'atteindre son adversaire avec une puissance mesurée pour vaincre mais sans risquer de se déséquilibrer ou de se s'exposer plus que nécessaire.

Pour ma part, je ne me suis jamais risqué à critiquer la redoutable défense des adeptes de la Pierre, l'agilité stupéfiante de ceux du Vent ou l'incroyable rapidité de ceux de l'Eau, car je sais que les quatre grands



Sylvain Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

courants que connaît notre monde sont équitables. Mais je sais aussi combien le style du Feu sied aux fils du Roi et combien sa puissance est capable de faire des ravages entre les mains de combattants dignes de le manier.

La longue et large lame de mon arme scintille au contact du faible éclairage, le cymar pur forgé lui conférant une finesse et une beauté sans pareilles. Tandis que je tiens l'arme devant mon visage, j'aperçois furtivement le reflet de mes yeux sur la lame. Chez lui, je ne vois qu'un regard triste, désespéré et blasé, et ne retrouve pas la petite lueur d'espoir qui anime encore les yeux de mon frère Gavryl. Je réalise alors combien il doit être difficile pour mes troupes de se fier à un commandant dont le regard trahit des sentiments si noirs. Il m'est facile d'adopter un ton cynique face aux discours pompeux de Garm, or ses belles paroles sont certainement plus utiles que les yeux vides d'expression et les ordres las qui me caractérisent. Je suis un commandant déplorable et je l'ai toujours su. Comment espérer transmettre une quelconque flamme à ses troupes lorsque l'on ignore la cause pour laquelle on combat ?

Malgré tout, j'entends derrière moi les milliers d'hommes que je commande suivre mon mouvement. Le lieutenant qui s'est adressé à moi peu avant, expert admirable du style de la Pierre, fait surgir son sabre dans un mouvement d'une fluidité incroyable, comme si la lame avait sauté d'elle-même hors de son fourreau. Toutes ces lames qui jaillissent de concert émettent un son qui me rappellera à jamais les instants qui précèdent la bataille, et qui symbolise que le dernier pas a été franchi.

– Lieutenant, vous emmènerez votre groupe couvrir notre flanc gauche, dis-je de la voix autoritaire qui sied à un commandant.

L'expert de la Pierre opine du chef sans un mot et mène sa monture jusqu'à ses hommes, pour se préparer à les guider. J'ordonne ensuite au lieutenant du second groupe de se déployer vers la droite, tandis que j'indique aux hommes du troisième groupe, dont j'ai la charge, qu'il devra constituer la pointe de la lance qui nous servira à fendre les rangs adverses.

Aucun homme ne bouge pour le moment, hormis les deux lieutenants montés qui se mettent en position au milieu de leurs formations respectives. Certains commandants stupidement héroïques et vaniteux se plaisent à charger en tête de troupe, mais de mon point de vue s'exposer de la sorte et être tué dès les premières secondes de l'engagement, privant ainsi le groupe de son chef, est une idée aberrante.

Les guerriers attendent désormais le signal de départ, avant de tous se mettre en mouvement et de lancer une marche inexorable vers leur destin. Levant la tête et dressant la pointe de mon épée vers le ciel, j'invoque toute ma volonté pour donner à mon signal d'attaque toute la conviction dont je suis capable.

– Pour Hyleria !

Le coup de talon que j'assène alors soudain à mon galehn le fait bondir en avant, son galop rapide me menant en quelques instants de l'autre côté de la colline. Je peux à présent voir la bataille titanesque qui se déroule devant moi et cette vision manque de me faire perdre mon souffle. Je ralentis l'allure pour permettre à mes troupes de se joindre à moi, et pointe mon épée vers l'ennemi en poussant un cri de charge. Mes hommes me répondent par un hurlement de combat qui leur vient de fond du cœur et des tripes, puis se précipitent vers le cœur de la bataille.

Je m'arrête un court instant et me laisse dépasser de toutes parts par la horde de mes guerriers, puis profite de ma position montée pour obtenir un aperçu de la situation. Je lutte alors pour garder mon calme face à l'impressionnant spectacle qui s'offre à moi.

Des milliers d'hommes s'affrontent dans une mêlée indescriptible, où chacun frappe tout ennemi à portée, enjambe les corps de ses amis et de ses victimes, fait quelques pas avant de succomber sous la masse d'êtres qui se bousculent et s'agressent autour de lui. Je repère d'un coup d'œil un groupe de trois Rahlys,



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

reconnaissables à leur physique proche de celui des humains, mais arborant des marques diverses d'origine inconnue, telles que la couleur de leur peau, des appendices crâniens, ou une morphologie particulière. Ces trois guerriers, visiblement experts du style de la Pierre, progressent en parant systématiquement toute attaque qui leur est adressée et en répliquant avec des contre-attaques aussi rapides que meurtrières. Leur mur défensif paraît indestructible, et je vois nombre d'Hyleriens reculer sous la menace, pour aller affronter des Rajhis à leur mesure, à savoir humains comme eux.

Après quelques secondes de constat, je peux déterminer que le gros des forces de Garm est déjà à terre, non sans avoir abattu un bon nombre de Rajhis dans le choc de départ et le combat chaotique qui a suivi. La majorité des guerriers hyleriens désormais aux prises avec les Rajhis appartient à la division de Gavryl, que je ne parviens pas à distinguer dans cette marée humaine. Conscient qu'il serait vain de chercher un homme parmi des milliers, je m'efforce de le croire encore en vie, et entraîne mon galehn dans un nouveau galop vers le champ de bataille. Ma division a atteint le lieu du combat, et plusieurs hommes de Gavryl battent en retraite pour profiter de l'arrivée des renforts et se mettre quelques instants à couvert.

Nul ne pourrait les blâmer de chercher ainsi un abri, et j'ai conscience que ces quelques courts instants de répit leur permettront de mieux retourner au combat ensuite. Les Rajhis n'ont nullement eu le temps de reformer leurs rangs, et je constate alors que l'idée d'une frappe secondaire était judicieuse. Je ne peux cependant m'empêcher de penser qu'ils n'auraient pas reformé les rangs même s'ils en avaient eu l'occasion.

Ma division les frappe alors de plein fouet. Les chocs entre deux fronts sont d'ordinaire meurtriers des deux côtés, mais nous avons l'avantage sur eux, aussi bien au niveau de la condition physique que de l'organisation et de la préparation. Pris de court, des centaines de Rajhis tombent en quelques secondes sous la charge hylerienne.

Mais très rapidement, l'avancée de mes hommes est freinée lorsque les Rajhis commencent à riposter. S'ensuit une période de combats rapprochés, où les coups sont portés sans grande précision au premier adversaire venu. Je repère un groupe de plusieurs Rajhis en bordure de la mêlée, et dirige mon galehn dans leur direction. Lorsqu'ils me voient arriver, ils se mettent en position défensive selon leur style, mais j'arrive trop vite pour eux, brandis mon épée, prépare ma frappe et la relâche à toute vitesse sur deux d'entre eux. Mon coup descendant est trop puissant pour le glaive de l'un, qui se brise sous ses yeux peu avant que ma lame ne lui fracasse le crâne. Le second, derrière lui, est renversé par le corps sans vie de son camarade. Du haut de mon galehn, je n'ai plus qu'à planter la pointe de ma lame vers le vaincu. Le coup lui perce la poitrine et l'achève sans fioritures. Cet homme avait sans nul doute une vie et des espoirs, que je lui ai ôtés d'un seul coup d'épée. Tout combattant est troublé par le souvenir de ses victimes après son premier combat, puis parvient à passer outre et à se convaincre du bien fondé de son geste. J'en suis parvenu à croire que chaque homme perd son humanité lors de sa première bataille, et selon ce raisonnement je n'ai plus grand-chose d'humain en moi.

D'un geste, je bondis à terre et renvoie mon galehn loin du combat, où il attendra mon appel pour voler à nouveau à mon secours. Je me trouve toujours en lisière de la bataille, accompagné d'autres adeptes du Feu. Nous nous conformons ainsi à l'une des stratégies classiques de l'armée hylerienne : envoyer les adeptes du Vent et de l'Eau au cœur de la mêlée, laisser ceux de la Pierre repousser méthodiquement des groupes d'ennemis vers l'extérieur où les guerriers du Feu les faucheront avec efficacité. Le style du Feu est en effet délicat à utiliser lorsque l'on est entouré aussi bien d'ennemis que d'alliés. Un combattant du Feu préférera n'avoir autour de lui que des adversaires, pour donner la pleine mesure de sa puissance sans risque pour ses camarades.



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

Trois Rajhis se précipitent sur moi, arme au poing, conscients qu'ils s'attaquent à l'un des princes ennemis. D'un lent mouvement circulaire, je place ma lame derrière moi, les deux mains sur la poignée. Je cours à leur rencontre, incline légèrement mon arme vers le bas et l'arrière, assure mon équilibre puis attends la seconde exacte où ils sont à portée pour balancer mon torse vers la droite et entraîner mon épée dans le mouvement, tout en levant les bras pour asséner un violent coup diagonal ascendant. Les trois Rajhis ont attaqué sans réfléchir, arme brandie sans préparer de position efficace de frappe. Ma lame les frappe tous les trois en pleine poitrine, les projetant en arrière dans un hurlement de détresse.

L'inconvénient majeur du style du Feu est la force que requiert chaque coup, et donc la difficulté à enchaîner facilement plusieurs attaques. La meilleure solution est de tirer parti de la force cinétique de chaque mouvement pour mieux entraîner le suivant. Profitant donc de ma première attaque, je poursuis mon mouvement vers le haut, puis rabats ma lame à la verticale d'un coup sec. Un adepte de la Pierre, en position à genoux pour m'attaquer, vois venir mon coup et tente de le parer au-dessus de sa tête. La frappe est trop puissante, il lâche son arme sous le choc et périt sur le coup. Je me retrouve alors dans la position la plus délicate pour un adepte du Feu : la lame au sol, son poids empêchant un retour rapide.

Un Rajhi me bondit alors dessus en poussant un cri de rage, la pointe de sa lance dirigée vers mon visage. Tout en gardant la main droite sur la poignée de mon épée abaissée, je pivote le reste de mon corps sur le côté et esquive son coup. La lame de la lance fuse à quelques centimètres de mon visage mais je m'en tire sans dommages. L'homme réagit promptement, déplace sa lance sur le côté, et je sens le bois de l'arme qui frappe violemment mon visage. Etourdi par le coup, j'ignore le filet de sang qui coule sur ma tempe et lance ma main gauche au hasard, parviens à saisir la lance puis la tire violemment vers moi. Le Rajhi semble surpris par la manœuvre, commet l'erreur de s'agripper à son arme et trébuche en avant. Mon genou vient alors le frapper en plein ventre et il s'affale à terre, où je le laisse se faire piétiner par les combattants en présence.

Je profite d'un instant de répit pour utiliser mes deux mains et relever mon arme. Je constate alors que, après avoir été en lisière de la bataille auparavant, je me retrouve désormais en plein cœur de l'une des mêlées. Une mêlée de cette ampleur se déplace avec autant de cohérence que des feuilles au gré du vent, et le hasard a voulu que le combat se déporte de mon côté. Mes sens se sont depuis longtemps fermés au chaos qui m'entoure, et je cesse de percevoir les bruits de la bataille pour me concentrer sur ceux qui m'entourent directement. J'entends alors les pas bruyants d'un Rajhi massif qui surgit dans mon dos, et me retourne trop tard. Sa hache brandie va s'abattre sur mon crâne, mais l'homme est repoussé par une vague de plusieurs combattants en plein affrontement.

Je détourne mon regard de cet adversaire, à qui la chance a fait défaut, et rassemble mes forces pour redresser mon arme. Je la lève à la diagonale au-dessus de ma tête, ancre fermement mes pieds dans le sol et jette un coup d'œil autour de moi. Rajhis et Hyleriens sont engagés dans des combats aussi brefs que mortels, et j'attends quelques secondes pour n'avoir que des Rajhis autour de moi. Dès que j'estime le moment opportun, j'arque mon torse vers l'arrière et lance mon corps dans un mouvement de rotation. Tendant mon arme à bout de bras, je me laisse porter dans un tour complet qui permet à mon arme d'aller frapper tous les adversaires autour de moi.

Je vois du coin de l'œil que plusieurs adversaires ont succombé à mon attaque dévastatrice, mais l'un d'entre eux se précipite vers moi, faisant tournoyer ses deux dagues de combat avec une remarquable adresse. Je finis mon mouvement en tirant la poignée sous mon bras, dresse la lame à l'horizontale et fend soudainement l'air, transperçant le guerrier qui a fait l'erreur de s'approcher de moi. Je ramène ma lame vers moi, évite lâchement le regard désespéré de l'homme que je viens de tuer, et lui assène un coup de pied pour le faire glisser loin de mon épée.



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

La suite de la bataille voit le nombre de combattants diminuer de seconde en seconde. Ma lame n'a de cesse de pourfendre les ennemis à proximité, fracassant sans mal leurs armes et leurs tentatives de défense. Mon maître d'arme, Dume, a forgé tout son enseignement autour de l'enchaînement de mouvements, afin de compenser les faiblesses du style du Feu. Cela signifie également accentuer l'aspect offensif de cette technique, pour balayer ses adversaires sans les laisser attaquer. Sous la force de ma frappe et la robustesse de ma lame, épées, sabres, lances, haches, dagues ou bâtons se brisent aussi facilement que des brindilles, et les corps sont fauchés les uns après les autres. J'ai cessé depuis bien longtemps de raisonner en terme de vies éteintes sous mes coups, et m'abandonne à la bataille à mesure que toutes notions d'humanité, de compassion et de valeur de la vie désertent mon être.

A mesure que la bataille s'éternise, je sens mes forces s'amenuiser à chacun de mes mouvements, mais j'aurai tout le temps de ressentir l'épuisement plus tard. Pour l'heure, j'abats un nouvel assaillant d'un revers de lame, et constate que l'affrontement est plus restreint qu'auparavant. Les pertes sont énormes des deux côtés, et la réduction du nombre de combattants me permet d'y voir plus clair, de disposer de plus d'espace pour manœuvrer et d'avoir plus de temps pour voir venir mes adversaires.

Je retiens un cri de stupéfaction en voyant les corps brisés de six Hyleriens voler au-dessus de la masse et aller s'écraser à terre, quelques mètres plus loin. J'entends un cri et le bruit d'un choc, puis plusieurs de mes camarades sont vaincus à leur tour. Autour de moi, les Rajhis que je combats cessent soudain leur assaut et s'écartent pour laisser place à l'auteur de ces actions d'éclat.

Respectueusement entourée de guerriers rajhis, une silhouette imposante se découpe dans la pénombre que la Nuit Onyx commence à projeter sur les lieux. L'impressionnant individu marche lentement vers moi, son regard de braise fixé sur mon visage et sa lame embrasée d'un feu surréal. Il ne m'en faut pas plus pour reconnaître Ihsan, le capitaine des armées rajhis, l'assassin de trois de mes frères, le Rahlys le plus puissant de cette terre, et pour constater que la légende de son cimeterre nimbé de flammes est absolument fondée et sied parfaitement à sa maîtrise du style du Feu. Il continue à avancer vers moi, à présent que le combat se disperse et qu'il est possible de se déplacer sans rencontrer d'adversaire à chaque pas. Sa marche ne semble nullement entravée par les nombreux cadavres qui jonchent le sol. Ses longs cheveux d'un rouge éclatant entourent son visage d'un halo flamboyant et renforcent son aspect farouche. Les étranges marques qui ornent ses traits sont de la même couleur, conférant à ce guerrier mythique une allure diabolique, en parfait accord avec sa terrifiante réputation. Tout son être semble habité du même feu que sa lame meurtrière. Alors qu'il n'est plus qu'à quelques mètres de moi, le célèbre Ihsan brandit son long cimeterre courbé, et les flammes se mettent à danser avec une nouvelle intensité. Une sorte de haie de combattants s'est formée autour de nous, comme si Hyleriens aussi bien que Rajhis n'osaient intervenir et savaient parfaitement que le duel allait à nouveau avoir lieu entre Ihsan et la famille royale.

Le temps me manque alors pour me préparer au duel, qui marquera soit une vraie victoire pour mon peuple, soit la fin de mon existence. Nous ignorons si Ihsan n'est que le chef des armées ou s'il est le leader de tout le peuple rajhi, mais dans tous les cas sa mort sèmerait un trouble véritable dans leurs rangs. Je lève ma lame droit devant moi, pointée vers l'adversaire, une position fatigante pour le poignet. Un défaut compensé par la variété des attaques qu'elle propose. Un duel entre adeptes du Feu, et à plus forte raison entre experts, ne prend presque jamais la forme d'un échange d'attaques multiples. Le combat trouve la plupart du temps son terme dès le premier coup porté, où la force, la précision et la technicité de l'attaque de l'un font la différence sur celles de l'autre. Il est vain de vouloir parer une attaque du Feu, bien que les experts du style de la Pierre soient éventuellement capables d'une telle prouesse. L'esquive est la seule autre issue

possible, mais elle ne convient pas à un combattant du Feu.

Ihsan bondit soudain en avant, lame levée au-dessus de l'épaule, prête à frapper. Je sais qu'il prépare son coup descendant le plus puissant, et je dois le prendre de court. Je dresse mon arme comme pour feindre en avant, et au moment où Ihsan amorce son coup, j'interromps ma feinte du talon et redirige mon corps pour effectuer la rotation qui constitue mon atout principal. Ce tour sur moi-même m'empêche un instant de voir mon ennemi, et quand je l'ai de nouveau dans mon champ de vision, je constate qu'il n'a nullement entamé sa frappe descendante, mais plutôt qu'il a laissé son cimenterre de feu et le bras qui le tient partir vers l'arrière. Il n'a nul besoin d'user démesurément de sa force, le poids de sa lame est tel que le cimenterre entraîne son bras dans le mouvement. L'extrémité de la lame passe à ras du sol et poursuit sa course dans un coup ascendant à une vitesse incroyable. Je finis mon mouvement au moment même où sa lame vient à ma rencontre, et comprends que j'ai perdu. Sa lame m'aura tranché par en dessous avant que la mienne n'atteigne son flanc. Je décide alors de cesser mon attaque et d'abaisser mon arme dans une tentative de parade.

Arrêter ainsi un mouvement aussi puissant est chose ardue, voire impossible, et je ne parviens qu'à corriger maladroitement la direction de mon arme. Je la brandis devant moi, inclinée vers le sol, lorsque le coup remontant d'Ihsan percute mon épée. Ma parade ne fait pas le poids devant une telle puissance, ma lame est balayée de la trajectoire et je sens mes pieds quitter le sol sous l'impact. J'écarquille les yeux lorsque je décolle littéralement, mon épée toujours à la main. Projeté en arrière sur plusieurs mètres, je finis lamentablement ma course au sein d'un monceau de corps sans vie. Je m'aperçois immédiatement que mon épée, bien que légèrement tordue par le coup, est intacte, et que je ne dois ma vie qu'à la qualité de la lame, à la résistance du cymar et au talent du forgeron. Tout guerrier doté d'une épée de moindre qualité l'aurait vue se briser sous ses yeux et aurait été immédiatement terrassé par la frappe.

Secouant la tête pour reprendre mes esprits, je vois Ihsan avancer lentement vers moi pour m'achever. Je réalise un peu tardivement que mon bras est cassé et que ma chute a dû me coûter plusieurs côtes. Le souffle coupé et envahi par la douleur, j'entends un rugissement féroce en provenance des rangs hylériens, et un homme surgit entre Ihsan et moi. Une bonne douzaine de Rajhis se précipitent sur l'intrus, mais sont tous taillés en pièces par une série de trois mouvements amples et dévastateurs. Avec un grognement, je replie mon bras brisé et observe la silhouette de Garm, qui me lance un regard inquiet avant de me tourner le dos pour mieux pouvoir faire face à Ihsan. Son visage et son torse sont couverts de sang, probablement celui de ses adversaires, et sa longue chevelure claire ainsi que sa cape flottent derrière lui avec grâce.

– J'ai attendu ce moment pendant si longtemps, rugit mon frère en s'avançant d'une démarche menaçante vers son adversaire.

Ihsan ne prend pas la peine de répondre. Son regard m'apparaît soudain bien vide, comme dénué de tout esprit, mais sans se départir de la cruauté légendaire qui lui est attribuée. Ses pupilles d'un rouge vif se fixent sur Garm, et il fait plusieurs moulinets avec son cimenterre, comme dans un geste de défi.

Voyant que son adversaire ne répond pas à la provocation verbale, Garm se met en position. Son épée encore plus imposante que la mienne levée vers le ciel, la garde tenue fermement à hauteur de sa poitrine, il inspire lui aussi la puissance et la maîtrise de son arme. J'ignore quelle attaque mon frère a prévu d'utiliser, mais sa technique est similaire à la mienne, ou plus précisément à celle de Dume et de toute la famille royale, et il aura fort à faire pour vaincre l'être qui a jusqu'ici toujours triomphé des Princes d'Hyléria.

Je me redresse un peu pour voir Garm courir vers son adversaire, qui reste quant à lui campé sur sa position. Tout se déroule très vite. Je vois Ihsan frapper avec force, tandis que Garm ne semble tenter aucun mouvement. Je constate alors avec stupéfaction que Garm s'est contenté de bondir sur le côté pour esquiver, dérogeant ainsi aux habitudes du style du Feu. Ihsan a abaissé sa garde à la suite de son coup,



Sylvain Quainon

Le Témoin du Désespoir



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

et Garm pousse un hurlement terrifiant lorsqu'il fait balancer son corps pour expédier le tranchant de sa lame vers le flanc à découvert de son ennemi.

Sous le coup de la surprise, les spectateurs majoritairement rajhis se rapprochent du combat, et plusieurs d'entre eux se placent entre les duellistes et moi-même, bloquant mon champ de vision. Je secoue la tête de frustration et tente de me lever, puis je retombe au sol en geignant de douleur. J'entends soudain le fracas violent du heurt de deux lames massives, puis un bref instant plus tard un cri de rage retentit. Toujours dans l'incapacité de voir quoi que ce soit, je me résous à me lancer dans une seconde tentative pour me relever. C'est à cet instant que les Rajhis qui me bloquent la vue s'écartent, et qu'une silhouette prend leur place devant moi, m'empêchant de voir le résultat du duel. Je lève alors les yeux et reconnaît le regard de feu d'Ihsan qui se tient devant moi, prêt à m'achever.

– C'est ton tour.

L'issue du duel et le sort de Garm ne font désormais plus aucun doute. Je m'abstiens de chercher à voir, derrière le capitaine rajhi, l'état dans lequel il a laissé le corps de mon frère aîné. Dans l'immédiat, je me soucie du fait qu'Ihsan a dressé sa lame et que je n'ai aucun moyen de me défendre décemment. Étrangement, une autre pensée qui me vient à cet instant est de savoir si Gavryl a subi le même sort que Garm, et si je suis le dernier héritier d'Hyleria, sur le point d'être lamentablement achevé.

Lorsque le sol se met à trembler sous mon corps, je suis tellement préoccupé par mon destin que je n'y prête même pas attention. La première secousse passe relativement inaperçue au milieu de cette bataille qui, si elle a perdu en intensité au fil du temps qui s'est déjà écoulé, n'en reste pas moins en pleine ébullition. Les quelques guerriers qui avaient consacré leur attention aux exploits d'Ihsan ne sont qu'une infime partie des combattants en présence, mais de ma position à terre il m'est impossible de voir sur quelle étendue le combat s'est propagé, et combien de guerriers sont encore debout en train de lutter. La seule certitude que je peux avoir c'est que les corps sans vie constituent le paysage principal à des centaines de mètres à la ronde, et que ce n'est pas seulement la vue des tués hylériens qui me désole. Il s'agit peut-être de lâcheté, mais je persiste à m'empêcher de regarder dans la direction où doit se trouver le corps de Garm.

Je remarque alors qu'Ihsan, toujours dressé au-dessus de moi, semble troublé et qu'il est parmi les seuls combattants en présence à avoir remarqué la légère secousse qui a agité la terre. J'ai soudain la vague impression que son regard a acquis une expressivité qu'il n'avait pas quelques minutes auparavant. Il regarde autour de lui avec un air perplexe et navré. Il cligne alors des yeux, secoue la tête sous le coup de l'incrédulité et lève à nouveau son bras pour m'abattre. Ses yeux conservent encore quelques instants cette expression perplexe, puis retrouvent leur dureté initiale tandis qu'il s'apprête à m'ôter la vie et à l'emporter définitivement sur la famille royale, comme il l'a fait avec les précédentes. Jusqu'ici, au moins un Prince avait survécu à chaque fois, pour garantir la descendance de la famille. Cette fois, c'en est fini des Princes, et c'est en notre pauvre sœur que reposera désormais la tâche de perpétuer notre lignée.

Une seconde secousse bien plus forte que la précédente se fait alors sentir. Allongé sur le sol, je suis en mesure de la percevoir mieux que quiconque, mais Ihsan semble à nouveau la sentir très nettement. D'un coup d'œil, je m'aperçois que les Rahlys présentent bien plus de signes de réaction que leurs subalternes humains. Un peu partout, certains duels cessent lorsque les belligérants regardent autour d'eux d'un air interrogateur, comme pour savoir si quelqu'un a une explication à ce fait.

Je sursaute lorsqu'un vacarme effroyable se fait entendre. Bon nombre de guerriers laissent échapper un cri de surprise lorsqu'un pan entier du sol se détache et vole dans les airs, propulsé avec une puissance inouïe par une force inconnue jaillissant des profondeurs de la terre. Le morceau de roche et de terre, large

de plusieurs mètres, s'élève à plusieurs pas du sol, retombe lourdement au beau milieu des combattants et écrase plusieurs malheureux sous sa masse. Je détache un instant mes yeux de ce fait surnaturel pour m'apercevoir qu'Ihsan partage mon regard de stupéfaction et a abaissé son cimenterre sous le coup de l'incrédulité.

Le silence règne quelques instants, pour la toute première fois depuis le début des hostilités. Tout combat a cessé suite à la détonation. Les guerriers se regardent les uns les autres avec un mélange de surprise, de crainte et d'appréhension, chaque camp suspectant l'autre d'être responsable. Et c'est à ce moment que retentissent une multitude de détonations similaires, et que le terrain commence à se désagréger et à voler en éclats, à se disloquer pour engouffrer les hommes dans ses profondeurs ou à les écraser sous les pans de sol projetés dans les airs.

La panique la plus totale s'empare alors des deux armées, et des hommes qui se battaient courageusement à mort perdent toute consistance devant ce cataclysme aussi inexplicable qu'implacable. Rajhis et Hyleriens se mettent à courir en tous sens, cherchant désespérément à échapper à cet enfer, sans se soucier de leurs ennemis ni même de leurs alliés. Chacun court vers l'espoir d'un salut, mais les roches qui tombent et les gouffres qui s'ouvrent les rattrapent et les chassent avec la cruauté d'un prédateur affamé.

Etendu sur le sol, je ne peux que regarder autour de moi et voir des hommes périr face à une puissance qu'il leur est impossible de combattre. Je parviens à voir que le cataclysme ne se limite pas qu'au champ de bataille, et que les collines environnantes subissent également les événements, bombardées de roche ou s'affaissant sur elles-mêmes. Des éclairs jaillissent alors des nuages devenus noirs et percent la Nuit Onyx pour venir frapper le sol, les arbres, les monts et les hommes. La terre d'Hyleria ne devient que concert de cris de détresse, vacarmes du chaos et destruction des paysages.

Je suis visiblement encore en vie, et les projectiles qui martèlent la terre m'ont pour le moment épargné. Toujours face à moi, Ihsan semble perdu dans le néant, son regard vide comme si un malveillant jeteur de sort avait soudainement relâché son emprise. Tous les Rahlys sont bloqués dans le même état d'immobilité, et leurs regards désespérés leur donnent une humanité que je n'avais jusque lors jamais soupçonnée. Ihsan m'ignore totalement, tout absorbé qu'il est par la contemplation de cette vision de fin du monde. Je vois alors ses lèvres bouger imperceptiblement, et je ne perçois qu'un mot au travers du fracas environnant.

– L'Éveil...

Il pose alors les yeux sur moi, et un mince sourire sans joie se dessine sur son visage. Puis il semble pris d'une douleur aiguë, secoue la tête comme un forcené pris de détresse et me regarde à nouveau avec un air misérable, comme torturé par un esprit indécis et incohérent. J'observe son visage sans expression, et la dernière chose que je vois sont ses traits marqués de scarifications rouges, lorsqu'un morceau de roche s'écrase douloureusement sur mon corps meurtri.

Je perçois des sons, tout autour de moi. J'essaie tant bien que mal de me raccrocher à cette sensation, pour faire abstraction de la douleur qui s'est emparée de tout mon corps. Je ne sens plus rien à part la souffrance, et me raccroche alors aux sonorités qui me parviennent. Il est au-delà de mes forces d'ouvrir les yeux, et je sais que cela ne ferait que me sortir de l'obscurité pour m'exposer au triste spectacle de la destruction de ma terre natale.

Il me faut une éternité pour comprendre que la voix qui retentit à mes oreilles m'est familière, et que deux bras puissants agrippent mes épaules pour me tirer en arrière.

– Sauvez le fils du roi ! retentit la voix de Gavryl.

Autour de moi, j'entends des hommes grogner dans l'effort, en tentant probablement de dégager l'objet qui me cloue au sol. Lorsqu'ils y parviennent et que tout poids se retire du bas de mon corps, la douleur est



Sylvain Quainon

Le Témoin du Désespoir

décuplée, ce que je n'aurais jamais pensé possible. L'obscurité s'empare à nouveau de moi.

Mes paupières s'entrouvrent avec peine. Je distingue le visage d'un guerrier maculé de sang qui me porte par les bras, tandis qu'un autre Hylerien soutient sans doute mes jambes. Les images défilent trop vite pour mon esprit embrumé, mais je devine que les hommes se déplacent au milieu du chaos ambiant, évitant les précipices et contournant les chutes de projectiles. Un visage se place au-dessus du mien, et je reconnais les traits de Gavryl, déformés par une vilaine balafre sanguinolente.

– On va te sortir de là, petit frère, dit-il dans un souffle.

Il redresse vivement la tête lorsqu'un rocher s'écrase devant nous, et crie à ses hommes de le contourner.

– Le fils du roi doit retourner auprès de notre souverain ! ordonne-t-il, afin de rallier des Hyleriens en déroute et d'acquérir leur aide pour sortir de ce chaos.

Le fils du roi... Gavryl porte ce titre autant que moi, et pourtant il donnerait sa vie et celle de ses hommes survivants afin de garantir ma survie. Les hommes qui me portent se remettent à courir, et chacun de leurs mouvements provoque chez moi plus de souffrance que dans tout le reste de ma vie réunie. J'entends Gavryl émettre le sifflement qui lui permet d'appeler son galehn de n'importe quelle distance. Ce son paraît si doux à mes oreilles, après tout le vacarme de cette maudite bataille, que je me laisse bercer et sombre une nouvelle fois dans les ténèbres.

Des images défilent à toute vitesse autour de moi, je sens le pelage lisse et chaud du galehn contre ma joue. La Nuit Onyx semble s'être définitivement emparée du monde, seuls les éclairs titanesques qui percutent le sol un peu partout procurent un éclairage intermittent et permettent de subir le triste spectacle du cataclysme. De l'Eveil, selon le terme qu'a employé Ihsan, un terme dont je ne connaîtrai probablement jamais la signification.

J'ignore dans quelle position mon frère m'a placé sur son galehn, puisque mon corps ne semble plus décidé à me répondre hormis pour m'infliger une indescriptible souffrance. J'entends le bruit des sabots du destrier, le crépitement des éclairs, le souffle de Gavryl qui lutte pour me maintenir en vie. Pendant une brève seconde où je parviens à entrouvrir les yeux, je vois son visage et sa barbe ruisselants de sang et de sueur, la douleur déformant ses traits. Douleur physique ou psychique, je ne le saurais dire. Les deux probablement. J'aimerais pouvoir lui parler. J'aimerais pouvoir le remercier. J'aimerais pouvoir pleurer avec lui la mort de Garm. J'aimerais pleurer de joie en voyant que Gavryl est en vie.

Les mots ne sortent pas, mes lèvres ne bougent pas, ma peau ne frémit pas. Et j'ai froid.

Si seulement cette fois pouvait être la dernière. Je ne peux me forcer à y croire, mais j'aimerais le pouvoir. Je le souhaite plus que tout au monde, et pourtant ces choses immondes m'apparaissent avec une telle clarté qu'il m'est impossible de me les cacher.

Hyleria est au bord de la destruction, et je ne peux rien y faire.

Comment avons-nous pu en arriver là ? J'ignore d'où provient ce cataclysme, mais j'en viens à penser qu'il s'agit de notre châtiment pour avoir perpétré tant de massacres. Nous avons fait tant de mal à notre terre et à nos peuples qu'Hyleria elle-même a dû finir par décider de tout faire cesser, dans un dernier massacre qui clôturera peut-être cette folie.

Quant à moi, je crois que les choses s'arrêtent ici. Que je survive ou non, je doute de pouvoir un jour goûter à la vie. Je crois en fait n'y avoir jamais goûté, et c'est peut-être mon plus grand regret. Je sens que je vais sombrer à nouveau.



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

Dans l'éventualité où cette obscurité qui m'envahit soit éternelle, telle une Nuit Onyx sans lendemain, j'aimerais pouvoir dire au revoir à Hyleria, à cette terre qui m'a vu grandir, m'a vu perdre mon humanité, et me verra tôt ou tard périr.

Au revoir, Hyleria. Au revoir et pardon.

...



Sylvain  
Quainon

**Le Témoin  
du  
Désespoir**

## Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Sylvain Quainon (Kano)...

Comme tous les matins, le Baron passait en revue ses domestiques alignés, vérifiant l'état de propreté de l'uniforme de ses employés en n'étant pas avare de délicats commentaires... Le jeune Kano arriva sur ces faits, sortant de l'escalier, et fut instantanément réfrigéré par le regard à la chaleur toute relative du noble personnage. Immédiatement, le Baron se dirigea vers lui tel un taureau obèse à la charge, et lui ordonna avec férocité de rentrer dans le rang, de se taire et de lui indiquer par quel miracle sa livrée n'était pas sur ses épaules !!!

Sidéré et malmené verbalement, le jeune homme émit une forme de sonorité inaudible que le Baron se pressa de couper net en lui retirant ses gages pour deux semaines, puis tourna les talons avec un courroux manifeste, laissant là l'assemblée des domestiques et un Kano assez perplexe.

Plus tard, on le conduisit dans le bureau du Baron, qui l'accueillit avec sa convivialité habituelle...

— *Ha !! C'était donc vous le jeune Kano ? Je vous ai à l'évidence confondu avec mes laquais, mais pour moi, les gens de basses extractions se ressemblent tous, aussi l'erreur était-elle inévitable ! Vous n'aviez qu'à vous présenter que diable, mais évidemment cela vous échappe, tout comme les bonnes manières !*

Kano fronça les sourcils, se prépara à une réplique, mais elle fut réduite à néant par le coup de téléphone que reçut alors le Baron de la part de la Duchesse de Papotsanfin, qui dura au bas mot une bonne demi-heure... Poliment, le jeune homme patienta debout, puisque le Baron refusa d'un mot de lui laisser s'asseoir sur le vénérable fauteuil Louis XV. Enfin, il raccrocha et reprit le fil de son monologue...

— *Jeune homme, ce magnifique fauteuil d'époque n'est pas destiné à aider la jeunesse décadente de la plèbe à se laisser aller à ses penchants pour la fainéantise, apprenez à dominer vos bas instincts et restez debout !*

Sans laisser le temps à un Kano blême de répondre, le Baron enchaîna, trempant sa plume dans son encrier pour raturer plus avant les écrits du dossier du jeune écrivain...

— *Donc vous vous surnommez Kano... Manifestement aucune origine européenne dans ce choix. Je présume que vous appartenez à cette caste de gens fascinés par l'orient et ses multiples décadences... Sylvain Quainon, né il y a moins de trois décennies à Asnière, et vous sortez de l'école nanti d'un arrogant diplôme de master de Management international. Visiblement, vous vous destinez à quitter la mère patrie mon bon gueux ! Mais faites donc, elle ne vous retient pas, tout comme les hordes d'incompétents qui vivent sur son sol en abusant de ses bienfaits...*

Piqué au vif, Kano tenta de s'exprimer, balayant sa timidité naturelle, mais le Baron s'esclaffa à l'issue de sa dernière tirade, pris d'un rire jovial et mesquin dont la puissance occulta jusqu'à l'effacement les paroles du jeune homme. Et évidemment, le Baron reprit la parole sans reprendre son souffle, tout en agitant sa plume, ce qui tacha irrémédiablement de quelques gouttes noires la veste du jeune homme muet de stupeur...

— *Vous êtes donc fan de fictions, et avez tenté de scribouiller quelques opus dans ce domaine, dont certains en collaboration avec d'autres écrivillons de votre sorte. En toute franchise, il me paraît plus que douteux que ces assemblages de mots que vous appelez phrases puis textes soient considérables comme des nouvelles ou des romans, sauf peut-être auprès des attardés congénitaux qui se pâment devant les incompréhensibles films à la vulgarité soutenue de cet anglo-saxon parvenu Gregor Lukas, ou quelque chose dans le style, mais... Heu... Que faites-vous avec mon encrier ??*

Fort heureusement pour le Baron en état de choc, ses domestiques vinrent promptement le secourir alors qu'il baignait dans une marre d'encre noire renversée sur son front...

Thierry Santander



Sylvain Quainon

Le Témoin du Désespoir

# Interview de Johan Heliot



Interview menée par Benjamin Relat (*Llanis*)

## Interview de Johan Heliot

Benjamin Relat



Né en 1970 à Besançon, Heliot (de son vrai nom Stéphane Boillot-Cousin) est l'auteur de sept romans et d'un recueil de nouvelles fantastiques, ainsi que de plusieurs livres pour la jeunesse.

Prix Rosny-Aîné 2001 du meilleur roman de Science-Fiction pour *La Lune seule le sait* et Prix Bob Morane 2005 pour *La Lune n'est pas pour nous*, il est considéré comme un des écrivains les plus talentueux de la nouvelle génération française de l'Imaginaire.

Afin de mieux cerner le personnage et d'obtenir quelques précieux conseils, OutreMonde (en la personne de Benjamin Relat) est parti à la rencontre de cet ex-professeur de Lettres et d'Histoire-Géo en lycée professionnel, auteur atypique adepte de l'Uchronie et du Steampunk.

**Benjamin Relat :** Bonjour Johan et merci d'avoir accepté de répondre à nos questions.

**Johan Heliot :** *De rien...*

**B.R. :** Tout d'abord, comment en es-tu venu à aborder la science-fiction ?

**J.H. :** *De manière assez classique, je crois : après en avoir pas mal dévorée dès l'âge de 12-13 ans, je suis arrivé au point où j'ai voulu d'abord imiter mes auteurs favoris, avant d'essayer de développer un truc plus personnel - tout ça a pris environ quinze ans quand même ! J'ai souhaité écrire assez tôt, et pas spécialement de la Science-Fiction d'ailleurs, disons que le genre s'est imposé par lui-même à un moment. Aujourd'hui, il m'autorise une grande liberté de thèmes, de styles, etc., donc je pense continuer à en écrire.*

**B.R. :** Comment as-tu commencé à écrire et par quoi ?

**J.H. :** *Vers 15, 16 ans, de la Science-Fiction, tout de suite. Des nouvelles, la plupart inachevées, et toutes pas très bonnes j'en ai peur. J'ai fait mes gammes, comme tout le monde ! Très vite, après avoir découvert le genre par la lecture (avec la collection «Histoires de...», la grande anthologie de la Science-Fiction au Livre de Poche), j'ai voulu faire pareil, recréer par moi-même les vertiges provoqués par certains textes - je ne doutais de rien !*

**B.R. :** Tu sembles jouer avec l'Histoire dans tes récits, notamment dans l'Uchronie avec *La Lune seule le sait* et aussi dans un autre domaine avec *Führer prime time*. Pourquoi toucher à notre passé ?

**J.H. :** *D'abord parce qu'elle fournit un matériau d'une richesse incroyable et évite de se creuser la tête à tout inventer dans ses propres récits. Ensuite par goût du jeu avec le réel - le fameux «et si ça s'était passé comme ça ?» Enfin, peut-être, parce que je ne sais pas quoi penser du futur, alors je trouve plus pratique de revisiter le passé.*

**B.R. :** Quand on débute dans l'écriture, comment peut-on arriver à se faire remarquer et paraître ? Quels conseils donnerais-tu à un(e) jeune auteur(e) ?



Benjamin Relat

Interview  
Johan Heliot



Benjamin  
Relat

Interview  
Johan Heliot

**J.H.** : *D'abord, lire énormément, de tout. Ensuite, écrire beaucoup, ce qu'on aime. Enfin, persévérer. Pour ce qui concerne plus spécifiquement la Science-Fiction, il existe aujourd'hui pas mal de petites structures d'édition - une chance pour les débutants, parce que dix ou quinze ans en arrière, il n'y avait que de grosses structures quasiment inaccessibles. Avec l'arrivée de Mnemos, Nestiveqnen, l'Oxymore, Le Béliat, plus récemment encore La Volte, Rivière Blanche et quelques autres, il est devenu plus facile de faire ses premiers pas quand on est inconnu... Et puis, contrairement à ce qu'on peut croire, les éditeurs plus importants sont toujours à la recherche de bons manuscrits, même s'ils ont logiquement tendance à publier des valeurs sûres aussi. Mais la seule règle est qu'il n'y en a pas ! Ainsi, un Gérard Klein chez Laffont, ou un Gilles Dumay chez Denoël seront toujours prêts à miser sur un inconnu s'ils ont le coup de cœur pour son texte, ces types restent des passionnés. Il faut aussi tenter sa chance avec les revues, en format nouvelle : Bifrost et Galaxies sont ouvertes aux débutants. Mais il faut proposer des textes aboutis, ne pas craindre la déception, et savoir que même les auteurs pros se font refuser des trucs quand ça ne fonctionne pas. Ne pas chercher à imiter, mais faire son propre truc. Oser être ambitieux. Tôt ou tard, ça paye...*

**B.R.** : Est-il facile pour un francophone de percer dans le monde de l'écriture ? Notamment en ce qui nous concerne, l'Imaginaire ?

**J.H.** : *Tout dépend ce que tu entends par «percer»... S'il s'agit de se faire publier en pro (autrement dit, de se faire payer pour un texte), c'est aujourd'hui assez facile pour peu qu'on ait quelque chose à raconter et qu'on le fasse pas trop mal (voir les raisons plus haut). S'il s'agit d'avoir du succès, c'est autre chose, ça ne se commande pas, aucun éditeur ne connaît la recette ! S'il s'agit de vivre de son écriture, c'est autrement plus difficile, il faut pour cela soit vendre beaucoup (ce n'est pas mon cas) soit publier beaucoup (c'est mon cas, mais ça permet juste de vivoter).*

**B.R.** : Quels sont tes prochains projets ? Envisages-tu d'écrire de la Fantasy ?

**J.H.** : *J'écris pour la jeunesse en ce moment, je prépare un deuxième Mango et je lance, avec mon camarade Xavier Mauméjean une série chez Fleurus au printemps prochain, « Le Bouclier du Temps », dans laquelle on s'amuse à revisiter les thèmes classiques de la Science-Fiction (voyage dans le temps, univers parallèles, etc). Je prépare un polar de Fantasy, ou une Fantasy noire, comme on veut, pour les éditions Octobre. Une Fantasy urbaine (ce qui répond à ta deuxième question) pour les éditions Intervista - et j'ai déjà écrit des Fantasy urbaine chez Mnemos (« Faerie Hackers » et « Faerie Thriller ») !*

**B.R.** : Merci d'avoir répondu à nos questions et bon courage pour la suite.

**J.H.** : *Merci à toi !*

#### Bibliographie de Johan Heliot :

- *Führer prime time*, Editions du Rocher, 2005
- *Alter Jérémy*, Editions Mango, 2005
- *La Lune n'est pas pour nous*, Mnemos, 2005 (Prix Bob Morane 2005)
- *Obsidio*, Denoël, 2003
- *Faerie Hackers*, Mnemos, 2003
- *La Harpe des Etoiles*, Imaginaires sans frontières, 2003
- *Pandemonium*, Éditions du Béliat, 2002
- *Reconquérants*, Mnemos, 2001
- *La Lune seule le sait*, Mnemos (Prix Rosny aîné 2000)

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Benjamin Relat (Llanis)...**

Llanis comptait depuis maintenant dix bonnes minutes le lent et méthodique bourrage de la pipe luxueuse du Baron, opération fascinante un petit moment, mais particulièrement lente et pénible par la suite ... Puis ce dernier se pencha vers le jeune homme qui attendait patiemment et poliment la fin de ce qui semblait être un rituel, et lui souffla un énorme nuage au visage, provoquant une toux spontanée difficilement répressible ...

— *Mon jeune ami, autant vous faire savoir immédiatement que les quelques tentatives d'auteurs que j'ai reçu jusqu'à présent était aussi douées pour l'écriture qu'un de mes garçons de fermes illettrés... Aussi je vous prierais de bien vouloir me donner vos références, hmm je veux dire votre CV pour employer un langage plus à votre portée sociale.*

Encore un peu toussotant, Llanis tendit le document qui lui fut promptement arraché des mains, alors qu'un froncement de sourcil courroucé révélait l'irritation du maître des lieux face à ce qu'il commençait à découvrir...

— *Donc, qu'avons-nous là... Llanis... C'est curieux comme surnom, cela vous vient d'une enfance malheureuse ou d'une maladie honteuse ? Ne répondez pas, ce n'est pas la peine et cela nous gênerait plus qu'autre chose ! Benjamin Relat... Bon au moins c'est un nom prononçable, c'est déjà cela. Vous vivez à Blois. J'ai fais de superbes chasses à Blois, le gibier y est de qualité, ou plutôt y était avant que ces mécréants ferment les domaines aux chasses à courres. Où va la France mon jeune ami, si la noblesse elle-même ne peut plus aller pratiquer un peu de divertissement sportif dans nos belles forêts !!! Du temps de mon arrière grand-père, nous aurions pu pendre ces gueux qui se prétendent écologistes ou je ne sais quoi de républicains et protègent les loups !!! Vous ne militez pas pour cela, détrompez moi !!!!*

Avant même que Llanis ne puisse répondre, le Baron poursuivit, n'omettant pas de le noyer dans un nuage de tabac particulièrement corrosif et opaque...

— *Donc, après avoir sinué dans un parcours de faculté que je préfère ne pas commenter par pudeur, vous êtes soudain pris d'une ferveur littéraire et vous jetez dans des études de libraires, sans doute par pur esprit mercantile. Ne vous justifiez pas, c'est un trait courant chez la canaille de basse naissance. Vous vous essayez également à la plume à cette période... Il serait plus judicieux de vous tourner vers les chiffres et la comptabilité que les lettres, qui visiblement vous font défaut !*

Le Baron enchaîna sans attendre, pendant que Llanis s'étouffait à demi, partagé entre toux et outrage...

— *Puis vous fondez La Taverne et son site, pour la rebaptiser un peu plus tard OutreMonde, pensant sans doute trouver ainsi des lettres de noblesses absentes dans un débit de boisson pour marin... C'est une démarche si pathétique qu'elle en devient hilarante, vous m'amusez mon cher... Et vous dédiez cette... œuvre... à l'écriture en collectif... Mais mon jeune ami, un rassemblement d'écrivillon besogneux n'aura pas plus de talent en groupe que seul, c'est une telle évidence, et... Mais !!! Mais lâchez moi !!! A la gard...*

Le Baron fut retrouvé par ses laquais dans un triste état, à demi étouffé, saupoudré d'un amas de cendres froides et le CV de Llanis fermement enfoncé dans la gorge...

Thierry Santander



Benjamin Relat

Interview  
Johan Heliot

# Le Dernier



**Texte :** Thierry Santander (*Arius*)

**Illustration :** Nathy



Thierry Santander

**Le Dernier**

**Le Dernier**

Thierry Santander

Nous avons été vaincus.

Une défaite totale, monstrueuse dans son ampleur et ses conséquences.

Mon peuple vit désormais ses dernières heures, alors que je sirote un vin blanc au goût sucré. Trop vieux, trop doux, aurait dit mon frère en plaisantant.

Je m'é gare dans le vague de mon esprit un léger instant, avachi dans mon fauteuil trop moelleux.

Mon regard se pose sur le verre ballonné que je tiens dans ma main.

A travers lui, coupée en deux par le liquide ambré, je vois la dernière photo que je possède de Mikal, mon petit frère. C'est notre père qui nous a pris ensemble, devant la maison familiale, dans notre région natale. Je détaille avec un intérêt emprunt de nostalgie les pierres usées par les ans de ce mas qui nous a vus grandir. Nous y avons été heureux longtemps, dans l'insouciance de l'enfance, puis de l'adolescence.

La vie nous tendait les bras, elle était belle et désirable.

Je ferme les yeux, et évoque les visions des collines, des montagnes aux lointains. Des champs en fleurs, des arbres centenaires et exubérants. Je hume presque les parfums, entends presque les oiseaux, ressens presque le vent sur mon visage.

J'en ai les larmes aux yeux, et je les laisse ruisseler sur mes joues.

Atomisé.

Nos ennemis ont lentement convergé méthodiquement vers mon monde, la planète originale. Une approche systématique, chirurgicale. Système solaire après l'autre, planète après l'autre, ne laissant pas un satellite ou une station relais en fonctionnement. Détruisant nos infrastructures, rasant tout point de repli potentiel.

Et anéantissant toute vie, froidement, sans passion apparente, sans la moindre pitié.

Mon frère s'était embarqué dans les escadres de cuirassés galactiques, les plus puissants vaisseaux de la confédération, capables de détruire une petite planète. Il est mort pourtant, avec des millions d'autres, des milliards en fait.

Des dizaines de milliards de gens assassinés en moins d'une année.

Même les vaisseaux mondes, des engins capables de porter des centaines de chasseurs légers et des armes de destruction massive ont été brisés par les feux de nos ennemis. Leurs coques déchiquetées dérivent désormais pour l'éternité dans le vide spatial, et l'un d'entre eux servira de cercueil à Mikal, avec la lueur des étoiles pour linceul.

Comment a-t-on pu en arriver là ...

Nous avons mis des millénaires à nous extraire de la fange de la barbarie, à nous unifier en un seul et même peuple. Puis tout était allé très vite.

En quelques générations, nous avons conquis et colonisé le système solaire. Puis vinrent les grandes explorations stellaires, par la découverte des sauts dimensionnels. Grâce à eux, nous pouvions désormais franchir d'un bond des distances immenses, et rejoindre d'autres systèmes dans notre galaxie. Jamais nous

n'avions trouvé de peuples au sens propre du terme, et la seule vie découverte était une poignée de planètes encore semblables aux stades préhistoriques de notre monde. Nous avons terraformé des mondes entiers, les rendant semblables à notre terre dans sa pureté originelle, des nouveaux édens où notre peuple se répandit avec enthousiasme.

Puis nous les avons rencontrés.

Pour la confédération cela aurait dû être un moment extraordinaire : nous rencontrions enfin un peuple intelligent, et qui plus est doté d'une civilisation très avancée aux vues de leurs vaisseaux.

Nous leur avons envoyé des signaux sur tous les canaux possibles, des messages de paix et d'amitié.

Nous voulions être leurs amis.

Mon visage se tord dans un sanglot de désespoir, et j'ai toujours les yeux fermés alors que le verre que je tiens se brise, et me déchire douloureusement la paume. Mon sang et le vin se mêlent à ma douleur et je regarde ma main longuement. Une de mes larmes tombe sur elle, et se fond avec mon fluide vital qui ruisselle.

Cela me sort de mon état de prostration, et je me lève pour me soigner. Mon vaisseau est petit, mais très bien équipé. Je place ma main dans un flux régénérateur portable, sorte de gros médaillon irradiant, et mes cellules se reconstituent sous mes yeux, mes blessures se referment en quelques secondes.

Il ne reste plus de mes coupures que de simples taches de sang souillant le sol et mes vêtements.

Un vrai miracle technologique. Nous possédions vraiment des merveilles.

Mais pas suffisamment.

Les gigantesques nefs biomécaniques de nos ennemis ont déferlé sur nos mondes dans la journée qui suivit, sans explication, sans provocation. Des millions de morts dans la première heure, des milliards dans la première journée.

Nous avons été balayés, soufflés comme des brindilles par un cyclone.

Leurs armes étaient dévastatrices, sans commune mesure avec les nôtres. Plus nombreux, plus rapides, plus violents.

Nous nous sommes alors ressaisis, et ce fut la guerre. Une terrible série de batailles dans lesquelles nous avons jeté toutes nos forces, et où nous perdions systématiquement. Une descente aux enfers, une spirale de défaites radicales qui nous précipitait toujours plus bas dans l'échelle de la survie.

C'était un génocide, un monstrueux tsunami destructeur qui nous annihilait de la face de l'univers. Ils massacrèrent d'abord nos colonies, puis dirigèrent leur regard vers notre berceau, notre monde original.

Mon monde.

Je bouge lentement mes doigts, la douleur a disparu. Mais pas celle qui me noie le cœur. Je ne supporte plus cette solitude, ni ce désespoir qui la rend si amère. Mon petit vaisseau a une bonne autonomie, mais ses réserves ne sont pas inépuisables.

J'orbite actuellement dans les champs d'astéroïdes qui furent autrefois la quatrième planète de mon système solaire. Ce monde rouge a subi sa destruction quelques heures avant le mien, si cela peut consoler du monde. Pas moi en tous les cas.

Voici des mois maintenant que je me terre comme un rat dans ces astéroïdes, car je sais que les autres me trouveraient facilement autrement. Ils nous ont toujours trouvés, malgré tous nos camouflages et contre-mesures de détection. Ils nous traquent, nous exterminent implacablement, systématiquement.

Alors je n'ai pas le choix, je reste caché là.

Je contemple mes écrans, seule distraction à bord, et observe un moment ce qu'il reste du système solaire. Le soleil est toujours vaillant, mais plusieurs planètes et quelques satellites manquent à l'appel, et y manqueront désormais pour toujours. Mes analyseurs m'affirment qu'il n'y a plus rien de vivant à part moi



Thierry Santander

Le Dernier



dans ce quadrant stellaire, et cette pensée achève de me déprimer.

La vision de l'espace reste somptueuse, mais quelque chose s'est cassée en moi.

Mon visage s'est figé, un petit sourire amer a remplacé mon masque de dépression. Je suis pris maintenant d'un petit rire, qui devient un fou rire nerveux. Le genre de rire qui ne s'arrête plus, qui vous déchire le ventre par spasmes, qui est inépuisable car issu d'une forme de désertion de l'esprit.

Je m'y adonne longtemps, suffisamment pour me faire mal au torse, puis le silence revient.

Quelque chose s'est vraiment cassée en moi.

Toujours face à mon écran de scrutation, je laisse mon esprit vagabonder.

Je vais bientôt trouver la trace d'un autre vaisseau, et avec ses occupants, nous nous enfuirons loin pour rebâtir notre civilisation.

Je vais trouver une arme dévastatrice qui va anéantir nos ennemis en un clin d'œil, nous vengeant pour le compte.

Je vais leur envoyer un message de paix, et ils comprendront leur erreur, nous aidant à rebâtir, à reconstruire.

Je...

Je m'aperçois que je me berce d'illusions, et la sensation est douloureuse, me tord le ventre d'amertume. Il est toutefois tellement agréable de se laisser aller à ces faux espoirs. J'aime cela.

J'ai envie de croire à ces rêves, j'ai besoin d'y croire.

Je ne veux plus qu'ils s'en aillent.

Ma vision s'égare maintenant, je me perds dans des songes colorés et agréables. Je pense à Mikal, à ma maison natale.

Avant que je ne ferme les yeux pour toujours, je pose mon dernier regard sur les morceaux de mon verre au sol, là où le vin que j'ai rendu mortel s'est répandu.

Mon dernier verre de vin.

J'ai une pensée pour nos ennemis, nos bourreaux.

Ils osaient s'appeler l'humanité ...

...

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Thierry Santander (Arius)...**

Les domestiques menèrent Arius devant la vaste double porte ouvragée du Baron, puis l'annoncèrent, ce qui lui permit de pénétrer dans l'antre de la noble personne...

Ignorant avec superbe la main tendue qui lui faisait face, le Baron signifia d'un geste de sa plume une autorisation de s'asseoir à l'homme, sans même lever le nez de ses papiers, dans un silence plein de morgue. Les domestiques sortirent alors, laissant les deux interlocuteurs face à face.

Le silence fut rompu par le Baron, qui finit par poser sa plume crissante et commenta avec morgue le CV d'Arius...

— *Ainsi vous êtes né hors de France il y a presque une quarantaine d'années, dans les Marches Marocaines de notre passé colonial... Pour finir par aboutir à Marseille, comme par hasard... C'est un tel fait commun que je préfère ne pas le commenter ! Vous aussi vous chroniquez le football dans la presse locale ? Allons, décrivez vous, je plaisante voyons, apprenez à apprécier l'humour et la finesse quand vous les rencontrez...*

Balayant de ses paroles le début de réponse acide de son interlocuteur, le Baron lui coupa la parole et poursuivit...

— *Votre pseudonyme est donc Arius. Après la tentative d'esthète grec, je me retrouve confronté à un nostalgique de l'empire romain... Il faudrait grandir un peu et vivre avec son époque par Saint George !! Thierry Santander. C'est peu français de sonorité tout cela... J'ai connu des Saint André qui avaient fui la France vers la péninsule Ibérique pour des raisons sordides de désargentages, seriez-vous par hasard l'un de leurs bâtards reconnus ? Allons ne vous offusquez pas voyons, c'est courant de nos jours, que diable !!*

L'homme resta médusé devant ces propos, ce qui permit au Baron d'enchaîner.

— *Brillantes études, Dess Ingénieur informaticien... Comme quoi, notre époque permet à n'importe quel roturier de tailler sa route vers le succès, sans laisser place à la naissance, regrettablement. La chute de Rome n'est pas loin si vous voulez mon avis ! Enfin bon, poursuivons, mon temps est précieux ! Donc vous vous êtes tourné vers l'écriture par passion dites-vous... Et bien je suis fort aise que vous ayez un métier qui vous permette de vivre, cela nous évitera à tous le regrettable spectacle de vous voir mendier une parution de vos opus au talent incertain, pour ne pas dire autre chose. C'est votre première parution ici même ? Espérons que cela sera la dernière...*

Les domestiques trouvèrent le Baron à moitié inanimé et avachi sur son fauteuil, une énorme bosse sur le front, murmurant sans fin dans un demi délire...

— *Il ... il ... a .. Osé... me donner un ... coup de boul...*

Thierry Santander



Thierry Santander

**Le Dernier**

## Sombres Chimères



**Texte :** Julien Burnichon (*Jujube*)

**Illustration :** Annick, Hells<sup>^^</sup>

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Annick...**

Quand Annick naquit il y a moins de trente hivers, elle ne se doutait pas que son chemin croiserait un jour celui du Baron. Si elle l'avait su, elle aurait sans doute changé quelques détails dans sa vie pour lui éviter cette pénible et mémorable rencontre.

Tout ce qui suit se passa aux alentours du repas de midi, à la table d'un des plus luxueux restaurants de Liège, la ville natale de la jeune femme. Le Baron l'y avait invité pour discuter de sa maison d'édition, et des possibilités d'Annick d'y participer. Avec ses trésors de tacts habituels, le Baron commanda un pantagruélique repas pour tous les deux, vexant à mort en moins de quelques instants un serveur, ainsi que le sommelier. Après avoir goûté un vin détestable d'après son divin palais, il s'adressa à son invitée...

— *Ainsi donc c'est vous la jeune Annick ! C'est toujours un plaisir pour moi que de visiter un pays qui possède encore des égards envers sa tête royale, même s'il reste un vulgaire satellite de la grande nation Française!*

A ces mots clamés par le nobliau avec son emphase habituelle, plusieurs bouchées restèrent en travers de la gorge de personnes attablées, mais sans même en tenir compte, le Baron poursuivit...

— *Vous avez donc passé votre licence ici-même, à l'Académie Royale des Beaux Arts, et vous vous acharnez depuis à en dénaturer l'enseignement avec vos sottises peinturlurées sur des thèmes oscillant entre les jeux vidéos jusqu'à l'illustration de livres, en passant par des japonaiseries ou des illustrations pour fanzines et autres revues...*

— *Ma pauvre enfant, vous avez même l'audace de les exposer à la vue de tous et toutes ! Quelle pitié que vous ne sachiez pas vous cantonner à vos limites, que j'imagine étroites, car vous n'êtes qu'une femme après tout, et même pas du noble pays d'origine de la francophonie !! J'ajouterais que...*

Plusieurs couverts se posèrent alors dans des assiettes dans des tintements divers ; suivit par des chaises repoussées avec une certaine vigueur. On ne saura jamais ce que pensait Annick du Baron, puisqu'elle n'eut pas l'occasion de répondre alors que plusieurs clients courroucés prenaient à parti celui-ci avec une certaine véhémence.

La dernière vision qu'eut Annick du Baron en s'en allant tranquillement fut celle d'un homme qui se prenait en pleine figure un plat de moules-frites de la part d'une dame d'un certain âge, visiblement courroucée par ses propos...

Thierry Santander



Julien  
Burnichon

**Sombres  
Chimères**

## Sombres Chimères

Julien Burnichon

à ma moitié...

C'était une belle nuit. Interrompant sa longue immersion dans les nuages, la lune apparut enfin dans le ciel, émouvante et fragile.

Sortant de la caverne poussiéreuse, Arkun se débarrassa de l'air vicié du profond boyau et emplit ses poumons d'air pur. Revigoré par le vent frais, le visage fouetté par les grains de sable en lévitation, il exultait. Ses yeux parcoururent l'infinité de la voûte noire, submergés par la foule étoilée qui le surplombait, pour enfin rencontrer la lune, pleine et ronde. Il la fixa intensément, ressentant alors tout le poids intangible de son regard blême se déposer sur lui. Somptueuse, elle brillait de mille éclats, et de sa lumière pâle, elle éclairait délicatement les environs sableux tout autour de lui.

Il rejeta en arrière la capuche de sa lourde veste et, alors que le vent s'engouffrait dans ses longs cheveux bruns, il contempla sa longue et terrible dague. La lumière blafarde de l'astre nocturne se refléta aussitôt dans le métal, projetant dans ses yeux de douces flammes laiteuses, et ce malgré le sang qui souillait la lame. Arrachant un morceau d'étoffe sur le cadavre étendu à ses pieds, il nettoya avec soin l'arme meurtrière et la sangla sur le côté de sa cuisse.

Arkun appréciait le calme presque surnaturel de ces grands espaces sauvages, aucun bruit sinon le souffle froid du vent caressant et sculptant sans cesse le relief arrondi des hautes dunes.

Sortant de ses rêveries avec difficultés, il empoigna le lourd sac de toile posé à ses pieds, se dirigea vers sa moto couleur d'ébène et attacha solidement son paquetage à la carlingue.

Il était plus que temps de partir.

...

Depuis l'aube, un déluge soutenu noyait les steppes du Yammalab, semi-désert que tout le monde surnommait la Terre de la douleur. Généralement accablé par un soleil de plomb, c'était un paysage de granites bruts aux reflets rougeâtres et de grès où s'accrochait une végétation clairsemée. C'était une chose aussi étrange que rare qu'il pleuve sur ces terres et Arkun ne put que s'étonner de sa malchance. L'orage grondait fort et les dunes semblaient fondre sous le feu nourri du ciel.

Comme le déluge s'intensifiait, Arkun arrêta sa moto à l'abri de sombres rochers pour se réchauffer et souffler un peu. Attendant que la pluie glacée diminue en intensité, il consultait une carte rongée par le temps pour s'assurer de l'itinéraire. Quand la visibilité reprenait un semblant de sens, il repartait à l'assaut des steppes boueuses avec comme unique objectif de rallier dans les temps sa destination : Gahajid, la plus grande oasis fortifiée du Yammalab.

Lors d'une halte bien méritée, tandis que le crépuscule approchait, le maraudeur s'était aménagé un petit campement de fortune à l'abri d'une petite caverne. Arkun déposa son paquetage, se mit à collecter tout ce qui lui semblait combustible et alluma un petit feu revigorant. Après s'être assuré que celui-ci tiendrait toute la nuit, il s'assit à même le sol.



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

Il plongea la main dans sa besace, fouillant au milieu des saphirs et autres rubis pour en sortir une collation méritée. Perdu dans ses sombres pensées, il mâchonnait en silence un vieux morceau de viande séchée arrosé d'un litron de vin poussiéreux. Contemplant son sinistre repas à la lumière du brasier, il ne put retenir un soupir indigné devant l'horreur brune qui lui faisait office de pitance.

*Foutu désert*, pensa-t-il alors qu'il avalait une gorgée du flot infect.

Tout en déglutissant péniblement, il fixait avec intensité la petite mallette de cuir posée devant lui, comme pour en deviner le contenu. Quelque chose perturbait Arkun depuis le début de sa mission et ce sac énigmatique en était la raison. Les termes de son contrat étaient clairs : éliminer les contrebandiers et récupérer la petite valise avec interdiction formelle de l'ouvrir sous peine de non-paiement. Il pouvait prendre tout ce qu'il voulait, pierres précieuses, or et autre ; mais pas le contenu de cette mallette. De toute façon, condamnée par une solide serrure en métal, il lui était impossible de l'ouvrir sans en posséder la clé. Pourquoi cette interdiction si stricte ? Sa prudence s'étiolait lentement au rythme de ses interrogations et sa curiosité prit finalement le dessus.

Avec des outils de crochetage, il se mit en peine de l'ouvrir. Seulement, il n'avait jamais vraiment pratiqué la chose : il l'avait juste vu faire. C'est pourquoi, vingt minutes après son premier essai, la mallette refusait toujours de s'ouvrir. Il poussa un soupir qui en disait long sur sa patience. C'est au moment où il allait abandonner qu'un petit cliquetis se fit entendre.

En proie à une curiosité dévorante, Arkun ouvrit doucement le petit bagage pour y découvrir un tas de linge blanc au milieu duquel on avait dissimulé un petit sac de soie pourpre. Sa déception fut grande quand il n'y découvrit finalement que de vulgaires pierres aux couleurs chatoyantes identiques à celles qu'il avait gardées. Pourtant, à bien y regarder, elles luisaient d'un éclat particulier tel qu'Arkun n'en avait jamais vu auparavant. Sûrement l'une de ces variétés exotiques venant tout droit des Colonies d'Azucala. Pas de quoi en tirer une fortune.

Contrarié par sa piètre découverte, Arkun s'apprêtait à tout remettre en place quand il ressentit une douce chaleur émaner des pierres au creux de sa main. Quelque peu surpris, il en saisit une et commença à l'examiner à la lumière du brasier. Un instant s'écoula sans que rien ne se passe ; puis, tout d'un coup, une petite lueur se mit à danser au plus profond de la pierre. Et à mesure que l'éclat grandissait, plus rien d'autre ne comptait dans l'esprit d'Arkun. Un doux murmure s'élevait en une étrange mélodie qui prenait vie sous la forme d'images colorées et parfumées. Complètement happé par la nébuleuse colorée, le cœur submergé d'émotion, il voyageait dans les étoiles ; et il ne voyait pas le temps passer. C'est pourquoi, lorsque la séance d'hypnose s'interrompit brusquement et qu'il reprit enfin ses esprits, il fut extrêmement troublé de voir la lumière éclatante du jour à l'extérieur de son abri.

Stupéfait, Arkun se leva péniblement, étirant ses muscles ankylosés par des heures d'immobilité, et sortit de la petite grotte afin de contempler, les yeux plissés, le soleil brûlant qui avait finalement repris ses droits légitimes sur le désert. Il demeura quelques instants face à ce ciel sans nuage, si bleu, si beau, cherchant des réponses à l'expérience qu'il venait de vivre. Il contempla de nouveau la pierre redevenue d'une teinte impassible et la remit aussitôt à sa place. S'empressant de refermer la mallette, il rangea ses affaires en toute hâte.

Malgré toutes les règles de la logique, la nuit était passée en un instant. Il ne parvenait pas à comprendre ce qui lui était arrivé ; une perte de mémoire, un sortilège, l'alcool... ?

Il ne savait pas.

Ne croyant que ce qu'il voit, Arkun dut pour une fois faire face à sa peur de l'irrationnel.

Mettant dans un coin de son esprit cet événement improbable, il admira la beauté limpide du ciel, la main en visière. Il repensa à la récompense qui l'attendait à Gahajid. Pris d'euphorie, toutes ses questions sans



Julien  
Burnichon

**Sombres  
Chimères**

réponse furent instantanément mises de côté. Sautant sur la selle encore trempée de sa moto, il enclencha les gaz et partit comme une fusée vers l'horizon bleu, traînant dans son sillon l'écho assourdissant de son engin.

...

Tel un improbable mirage, les flèches des hautes tours de pierre ocre de Gahajid crevèrent au lointain la ligne d'horizon. Au moment même où il les aperçut, Arkun ne put contenir un petit cri de victoire. Ce n'était pas dans ses habitudes de se laisser aller de la sorte mais son esprit embué par la fatigue bouillonnait de joie et son cœur battait la chamade. Il était enfin arrivé à destination.

Cela faisait maintenant presque deux jours que la pluie avait cessé et qu'il errait en peine dans les steppes du Yammalab aux commandes de son engin. Reprenant ses droits, le soleil avait pris d'assaut le désert et, plusieurs fois, aveuglé et désorienté par les innombrables tempêtes de sable, Arkun avait pensé être perdu à jamais. Le Vent Rouge, impitoyable, déplaçait constamment les dunes, condamnant ceux qui n'avaient aucune habitude de ce vicieux désert. Mais maintenant c'était fini. Plus de sable dans la bouche ni de poussière dans les yeux. Arkun venait d'arriver à Gahajid. Dans cette oasis salvatrice, il aurait la paix, plongé dans un bon bain thermocuratif agrémenté d'épices dynamisantes.

L'estomac grondant plus fort que l'orage, il réchappait enfin de ces maudites steppes ardentes et rejoignait la civilisation.

Cela faisait maintenant quelques temps qu'il n'était pas venu par ici.

Véritable plaque tournante, Gahajid était devenue en l'espace de quelques années le plus grand centre d'activité de tout le Yammalab. Jadis simple fief d'une quelconque famille aristocratique, la cité avait depuis connu une formidable expansion démographique. Tout le monde s'y retrouvait maintenant pour conclure des affaires et le pourcentage total de marchands devait avoisiner les quatre-vingts pour cent de la population sédentaire.

Arrivant aux abords de la cité, Arkun eut comme un choc. Alors qu'il pensait goûter la vue du castelet d'ivoire bordé des colonnes dorées de ses souvenirs, un enchevêtrement d'échafaudages et de cabanes défigurant la structure originelle s'offrit à lui. Croulant à présent sous d'innombrables rajouts et extensions bancales, l'oasis fortifiée si charmante autrefois n'avait plus rien d'enjôleur.

Mais la marée humaine qui remuait aux abords de la cité le choqua encore plus. Abasourdi par le monde qui grouillait à l'extérieur, il n'osait imaginer la cohue par-delà les portes qui protégeaient les hommes de la rugosité du sable.

*Voilà au moins une bonne raison de ne pas m'attarder ici*, rumina-t-il alors qu'il approchait à grande allure de ce borbier.

Stoppant sa course folle, il trouva un coin tranquille pour garer sa moto loin de la ville, à l'abri entre deux hauts rochers, et coupa le moteur. Soucieux de ne pas retrouver son précieux moyen de transport en pièces détachées, il recouvrit son engin d'une vulgaire toile beige, histoire de ne pas trop attirer l'attention. Satisfait, Arkun saisit sa besace de cuir, vérifia la présence de son arme sous son manteau et s'engagea d'un pas lourd vers la ville.

Arrivant au seuil même de la cité, il dut faire la queue parmi des centaines de gens pour entrer, justifiant sa visite auprès des gardes en leur exhibant son passe de Maraudeur. Une trentaine de minutes plus tard, il passait enfin les monstrueuses portes métalliques qui assuraient l'imperméabilité de la cité bouillonnante de vie.

Comme il s'y était attendu, Gahajid intra-muros grouillait littéralement de monde. Il resta un moment à



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

contempler le défilé incessant d'hommes et de femmes qui couraient en tous sens, pressés par on ne sait quelle affaire en cours, slalomant entre les innombrables étals de marchandises devant lesquels les badauds s'éternisaient.

*J'ai horreur de ça... soupira-t-il. Peut-être n'est-il pas trop tard pour faire demi-tour... ?*

Mais alors que l'idée de rebrousser chemin lui effleurait l'esprit, il se remémora la raison de sa venue et se persuada du bien-fondé de sa démarche.

Une prime, ça ne se refuse pas.

Prenant une grande inspiration, il se jeta tête baissée dans la mêlée humaine. D'un pas rapide, il prit la direction des quartiers pauvres, repoussant des bras plusieurs vendeurs de tapis surexcités.

Tandis qu'il peinait à se frayer un chemin dans les allées bordées d'étals, il fut assailli par des odeurs de cannelle et de menthe. Attiré par l'envoûtante fragrance de ce mélange d'épices et emballé par toutes les couleurs du stand, il aurait voulu faire une courte halte pour se désaltérer mais passa son chemin. En effet, accepter le thé était une forme d'engagement sur une collection de tapis certes magnifiques mais honteusement chers. Connaissant parfaitement les rites et coutumes du coin, le maraudeur avait évité le piège ; d'autres se laisseraient avoir.

Malgré tous les mauvais côtés qu'il pouvait y avoir, Arkun appréciait cet endroit. Plus que tout, il aimait contempler les étals crouler sous une cascade de fraises, de melons, de figues et d'oranges. Il aimait les couleurs chaudes des épices et le sourire rafraîchissant des femmes aux cheveux teintés et parfumés. Humant ces arômes et submergé par ces images, il se laissait enivrer par le doux parfum de l'orient.

Mais le brouhaha insupportable venait tout gâcher. Aux appels désespérés des marchands s'ajoutaient les quolibets imbéciles des badauds, les cris douloureux des enfants et les mugissements presque reposants des bêtes de trait. Le vacarme était tel qu'Arkun n'entendit pas l'agitation inhabituelle dans son dos. Ce n'est que lorsqu'il vit la foule autour de lui regarder comme un seul homme dans la même direction qu'il se retourna. Et il la vit enfin.

Le souffle court, une jeune femme en haillon fendait la foule, fonçant dans sa direction. Il n'eut pas le temps d'esquisser le moindre geste qu'elle le percuta de plein fouet, tous deux tombant à terre violemment. Légèrement sonné, Arkun se redressa et, malgré la décrépitude des vêtements de la demoiselle, il fut séduit par sa beauté surnaturelle. La couleur de sa peau pâle lui rappela les roses blanches des somptueux jardins d'Orador et ses longs cheveux ambrés tombaient sur ses épaules comme les racines d'un arbre centenaire. Le temps sembla ne plus avoir de prise sur lui et il ne sut dire combien de temps il resta là, absorbé par ses grands yeux bleus.

La jeune femme se releva sans la moindre difficulté et, alors qu'elle cherchait quelqu'un ou quelque chose dans la foule, un voile d'anxiété passa sur son visage. Arkun jeta alors un coup d'œil dans la même direction qu'elle et vit six gardes de la ville en armure de cuir qui accouraient. Une main pour tenir le sabre, l'autre pour se tailler sans ménagement un passage dans la foule agglutinée.

Alors qu'il se retourna prestement vers la fugitive, Arkun croisa son regard félin.

— Aide-moi, lui murmura t-elle sur un ton autoritaire.

Quelque chose venait de se passer dans son esprit. D'une manière déroutante, Arkun se sentit aussitôt la force et le courage de repousser la troupe armée qui approchait de plus en plus. Cela le surprenait mais peu lui importait la raison de sa fuite, il ferait tout pour protéger cette jeune femme.

De façon tout à fait irrationnelle il pensait même pouvoir aller jusqu'à donner sa vie pour elle.

Plus déterminé que jamais, il se releva d'un bond et s'interposa entre elle et ses poursuivants, empoignant sa dague d'une main tout en caressant son colt de l'autre. Il se retourna pour plonger de nouveau son regard dans celui de la beauté et il y vit une étrange lueur dansante. Aussitôt, il sembla recouvrir ses esprits.



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

*Cette sensation...*

Sans pouvoir se l'expliquer, il venait de ressentir les mêmes effets hypnotiques que la veille alors qu'une nuit entière s'était écoulée sans qu'il ne s'en aperçoive. Effrayé, il s'écarta vivement de la jeune femme. Constatant le soudain revirement de son sauveur, elle comprit que sa magie s'estompait. D'une voix fluette, elle prononça ces mots troublants :

— Fuis, fais demi-tour. Tu peux encore sauver ton âme...

Les soldats passèrent en trombe devant Arkun. Impuissant, il les regarda attraper la fille étrange et la neutraliser. Les chevilles et les poignets solidement attachés, elle se balançait maintenant sur l'épaule perlée de sueur de l'un des gardes de la ville qui s'éloignaient vers leurs quartiers. Elle leva alors la tête et dévisagea longuement le maraudeur troublé. Une larme cristalline coulait sur sa joue d'albâtre et Arkun resta là, immobile, pendant que les brutes enlevaient l'ange.

La plaie béante dans la foule se referma alors. Curieux comme à leur habitude et avides de rumeurs à colporter, les badauds se tournèrent vers lui et le dévisagèrent. Ne pouvant plus supporter leur expression de bovins, Arkun s'élança avec un juron en direction des quartiers pauvres qui lui faisaient face.

...



Le contraste avec les fastes de la cité périphérique était frappant. Les couleurs chatoyantes des étoffes et les étals de fruits parfumés faisaient place aux ordures et à l'odeur de moisissure, l'air moite et torride devenant presque insupportable. Se forçant malgré tout à maintenir une allure tranquille, il traversa plusieurs ruelles lugubres où les regards sombres et provocateurs fusaient en sa direction. Malgré les intimidations habilement orchestrées par divers gredins, Arkun resta de glace. Pour lui, rien n'était pour le moment plus important que de rejoindre l'une des nombreuses tavernes de ces quartiers sombres. Là-bas, point de gens désarmés ni de prêcheurs de bonne parole. Rien que des vieux roublards pervers et vicieux... et certains des pires malfrats du Yammalab.

Arkun esquiva un forcené hideux qui semblait en vouloir à sa gorge, repoussa du pied le corps d'un ivrogne qui encombrait la ruelle, tourna deux ou trois fois puis, se guidant au bruit qui en émanait, se trouva enfin face à la fameuse auberge. Il venait de pénétrer au sein d'une petite cour circulaire au milieu de laquelle se dressait une vieille fontaine de pierre asséchée. Juste dans son prolongement se dessinait une sombre porte de bois vermoulue au pied de laquelle était assis un homme vêtu tout comme les pèlerins du désert. Au bout d'une cordelette noire, un écriteau en ferraille se balançait mollement au rythme du vent. Sur sa surface rugueuse et rouillée, il était encore possible de distinguer : le *Point de non-retour*. Sa lourde besace de cuir



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

brun pendante à son côté, Arkun se prépara à entrer dans le bar bruyant, la main posée sur la crosse de son colt.

Une forte odeur de charogne assaillit les narines d'Arkun lorsqu'il pénétra à l'intérieur, le clouant sur place de stupeur. Il ne put s'empêcher de détourner vainement la tête, comme s'il était capable d'éviter les relents nauséabonds. La pièce, grande et haute, stagnait dans un silence mortuaire depuis son apparition au seuil de la taverne. Aussitôt que la multitude de regards inquisiteurs l'eut enfin désossé, le brouhaha envahit de nouveau la salle ; plus personne ne semblant encore se soucier de lui.

Le nouveau venu se dirigea vers le comptoir détérioré et s'installa sur un tabouret entre deux hommes à la mine peu recommandable, épais comme des troncs d'arbre. Malgré un frustrant sentiment d'infériorité, il commanda illico un gobelet de nillar, le meilleur alcool local ainsi que le plus cher. Quand le corpulent barman eut fini de lui servir la liqueur ambrée, Arkun lui glissa quelques mots secrets à l'oreille. Le gros homme chauve hochait paisiblement la tête et s'éclipça dans l'arrière-salle, refermant derrière lui une porte lourde et sombre.

Tout en veillant à son retour, Arkun se tourna lentement vers la foule. Le verre à la main, il étudia un peu tout ce beau monde où se côtoyaient aventuriers naïfs, voleurs aux yeux luisants et autres assassins sournois, ainsi qu'un bon nombre de pouilleux grappillant par-ci par-là gouttes de liqueur et morceaux de pain rassis. Tous ces gens — qu'ils soient vautrés sur leurs chaises comme des pantins désarticulés ou amassés autour des tables de jeux de cartes, avides de spectacle — avaient comme point commun de posséder une arme, plus ou moins bien dissimulée, signe infaillible que la vie était bien dure par ici et que chacun était déterminé à défendre farouchement sa carcasse.

Ne trouvant rien de bien curieux, Arkun se retourna vers le comptoir et, blasé par la misère animant ce lieu morbide, ingurgita d'un trait sa volcanique boisson. A grand regret il se souvint qu'il ne venait pas de boire du petit lait et la coulée de lave qui dégringola furieusement dans ses entrailles enflamma sa gorge et ses tripes. Le maraudeur dut faire un grand effort de volonté pour ne pas tousser ni hurler et contint son envie de plonger la tête la première dans un bain d'eau glacée. Il fallait être assez courageux ou bien particulièrement fou pour boire le nillar de cette manière et l'un des deux costauds qui l'encadraient le gratifia maladroitement de quelques paroles admiratives. Arkun refoula tant bien que mal les larmes qui lui venaient aux yeux et esquissa un petit sourire en coin, plaisantant d'une voix éraillée qu'il en avalait une douzaine comme ça tous les jours.

Quelques minutes plus tard, le gros barman revint au comptoir, plusieurs personnes sur ses talons. L'individu de tête, un homme basané de forte carrure, écarquilla de grands yeux injectés de sang et explosa d'un grand rire tonitruant quand il aperçut Arkun. Il se précipita alors pour le serrer entre ses bras épais et poilus, semant sur son passage un vent contaminé de transpiration. Sa tunique, d'un brun souillé de graisse, écoœura Arkun qui ne put éviter un soupir d'indignation.

— Enfin te voilà mon ami ! J'avoue que je ne t'attendais plus ! J'espère que tout va bien et que tu n'as pas eu trop de problèmes...

La voix caverneuse de l'individu couvrit si bien le brouhaha que, dans un silence de mort, tous les regards convergèrent vers eux pendant d'interminables secondes. La main crispée sur la crosse de leur fusil, les deux gardes qui escortaient l'homme resserrèrent leur protection, jetant des regards haineux à la foule.

Puis, comme si de rien n'était, la cacophonie reprit de plus belle. Chacun retourna vaquer à ses occupations — éthyliques pour la grande majorité.

Arkun jaugea son interlocuteur. C'était donc à ça que ressemblait le fameux Sango, l'un des hommes les plus puissants et respectés du Yammalab.

— Oui, Sango, tout s'est bien passé.



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

Il marqua une petite pause pour plonger son regard dans celui du colosse.

— J'ai avec moi ce que tu veux. J'espère que tu as de quoi payer ?

Instantanément, le visage de Sango se fendit d'un large sourire qui se voulait rassurant. Mais connaissant trop bien la réputation fâcheuse de ce truand, Arkun s'inquiétait quant à sa rémunération promise. Il méprisait tous ses vices financiers et il savait bien qu'il dépensait des fortunes dans les combats de scorpions jaunes.

— Tu es performant, petit. Beaucoup de gens parlent de toi, tu sais ? Comme je suis bon sire, je vais te permettre de rencontrer le commanditaire de tout ceci car je crois que tu mérites une petite récompense...

Avant de partir d'un rire bien gras, Sango ajouta.

— Et crois-moi, avec cet homme, les missions et le jade vont pleuvoir comme à la Saint Drom !

Intrigué par ce curieux élan de sympathie, Arkun demeura silencieux. Il ne pouvait faire confiance à cet escroc de Sango ; et les mots de la jeune fugitive hantaient son esprit. Depuis cet étrange incident, il ne parvenait toujours pas à se défaire de son image, de son parfum et surtout de son avertissement. Qu'avait-elle voulu dire par « sauver son âme » ?

L'argent était trop précieux pour qu'il s'arrête à quelque boniment vide de tout fondement. Pourtant cette mise en garde lui paraissait significative. D'autant plus qu'il n'était pas coutumier chez lui que le doute l'envahît. D'ordinaire, lorsque de l'argent était mis sur la table, peu lui importait le pourquoi du comment. Offrant ses précieux services, il traquait, tuait, volait, et empochait la prime. Point final. Mais là, quelque chose n'allait pas et il sentait bien qu'il mettait les pieds dans une affaire trop grosse pour lui.

Les yeux dans la vague, il ne songeait plus qu'à une seule chose : se faire payer, partir au plus vite de ce trou à rat et prendre la route.

La voix caverneuse de Sango le ramena à la réalité.

— Alors tu te décides ?

— Désolé, bafouilla le maraudeur, mais je ne crois pas que le jour soit bien choisi. Peut-être qu'une prochaine fois...

Abattant sa lourde main sur le bois rongé du comptoir, Sango coupa court.

— Ce n'est pas le genre d'offre que l'on refuse...

Celui-ci esquissa un mouvement de tête et Arkun sentit le canon d'un fusil lui caresser les côtes. Absorbé par sa remise en question, il n'avait pas prêté attention au garde qui s'était placé dans son dos. Le maraudeur remua nerveusement la tête et surprit plusieurs gobe-mouches au fond de la salle se réjouir de son infortune. Résigné, il planta son regard le plus froid dans celui de son interlocuteur et articula lentement ces quelques mots :

— Si c'est si gentiment demandé...

...

Du temps des guerres d'invasion Yumanes, quand les légions glorieuses du Suprême donnaient la chasse aux Démons, le désert du Yammalab fut le théâtre d'affrontements barbares. Afin de préserver la population civile, les peuples des dunes avaient construit d'imposants réseaux de galeries souterraines qui longeaient sous la plupart des oasis fortifiées. Certains racontaient même que d'interminables tunnels permettaient de relier plusieurs cités les unes aux autres. Comme tout le monde, Arkun avait déjà entendu la légende de cet homme qui avait effectué au pas de course plus de cinquante kilomètres en une nuit afin de prévenir le suzerain de Tethamma la Magnifique que l'armée Yumane approchait. Seulement, il n'aurait jamais cru qu'il puisse un jour en avoir le cœur net. Et, qui plus est, que l'entrée de l'un de ces tunnels se trouvait juste sous la taverne du *Point de non-retour* !



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

En file indienne sur leurs chameaux respectifs, ils – lui, Sango et deux de ses escortes – avaient cheminé une bonne heure dans la semi-obscurité du boyau pour finalement déboucher sur un cul-de-sac, une immense grotte circulaire bouillonnante d'activité.

Victime de la désertification qui rongait les terres depuis moins de vingt ans, la galerie n'avait pu supporter son poids et s'était effondrée depuis peu. De nombreuses excavations avaient alors été creusées à même la roche et une véritable petite communauté s'affairait de part et d'autre.

Un grand nombre de guerriers à la mine patibulaire déambulaient l'arme à la main, s'écartant pour laisser le passage libre au petit cortège, s'inclinant devant Sango et dévisageant le maraudeur de leur regard enragé. D'ordinaire indisposé par la foule, la promiscuité qui régnait dans ce lieu l'oppressait. Ressentant comme une gêne dans la poitrine, il avait la sensation d'étouffer.

Mais le pire était la chaleur insupportable. Des hommes en sueur s'affairaient devant d'imposants hauts fourneaux, forgeant sans relâche le métal en fusion. Des vapeurs colorées flottaient par endroits et rien qu'à l'odeur, Arkun savait que du jade en grande quantité était en cours de fabrication.

Des armes et de la drogue.

Commençant à douter de la bonne volonté de Sango, il se dit qu'il trempait les pieds dans une eau bien sombre et qu'il n'aurait jamais du s'engager dans cette voie sans issue. Si seulement il avait écouté les avertissements de la jeune femme en détresse...

*Si seulement je l'avais écoutée...*

Alors que sa peur irrationnelle des espaces confinés lui donnait la désagréable sensation d'étouffer, une angoisse irrépressible s'insinua lentement en lui. Il avait hâte de sortir de là. Mais le pourrait-il ?

S'engageant dans une étroite venelle, les quatre hommes mirent pied à terre dans un nuage de poussière. Le passage, éclairé par quelques rares torches disposées sur les murs, suintait de ténèbres et d'humidité. Le petit cortège passa devant de nombreuses cellules obscures aux barreaux rouillés. Après de longues minutes de marche sur des escaliers biscornus, ils arrivèrent au seuil d'une lourde porte. Deux gardes, aux torses plus gros qu'une barrique, hochèrent la tête en voyant Sango. Sans un mot, les deux brutes en faction toquèrent trois coups syncopés avant d'ouvrir.

Haute et spacieuse, la pièce baignait dans une lumière tamisée et douce, un enivrant parfum d'encens flottant dans les airs. Accrochées aux murs et parfois disposées à même le sol, une multitude de bougies chamarrées conféraient à la salle un aspect cérémonieux.

Méditant dans un coin, un homme encapuchonné se détachait dans le clair-obscur. L'arrivée du petit groupe semblant le sortir de sa torpeur, il prit une grande inspiration et s'avança.

Celui-ci montra la table et les sièges qui trônaient au centre de l'espace et invita le maraudeur à s'asseoir, Sango et les deux escortes demeurant en retrait. A peine assis, l'individu tapa dans ses mains et un borgne accourut immédiatement. Le visage miné par la peur et les traits tirés, celui-ci s'empressa de prendre commande et s'en retourna.

L'anonyme rabattit alors sa capuche, révélant un homme d'un âge mûr au crâne rasé et à la barbe soigneusement taillée. Ses yeux, tout comme l'ensemble de sa pilosité, étaient d'une couleur noire d'encre, ce qui laissait à Arkun le plaisir de lui inventer des origines orientales. Un large sourire fait de dents parfaitement blanches et alignées lui prêtait une expression d'illuminé. Ecartant les bras en un semblant d'accueil chaleureux, il déclara haut et fort.

— Bienvenue dans le for du désert, monsieur... monsieur ?

Lançant un regard en coin à Sango, ce dernier se pencha et lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Arkun ? Hum, cela ne me plaît guère... Pour moi, vous serez monsieur Pim. Y voyait-vous un quelconque inconvenient ?



Julien  
Burnichon

**Sombres  
Chimères**

Surpris par les propos singuliers de cet homme, Arkun ne trouva quoi répondre.

— Je suis Voltaron, déclara-t-il sur un ton révérencieux. Mais vous pouvez m'appeler le Duc de la Cordillère des Séraphins Glorieux si le cœur vous en dit. Ceci étant, je préfère grandement que vous vous en absteniez. Ce titre est un peu trop pompeux à mon goût et je cherche à tout prix à me défaire de cette image noble et précieuse qui me poursuit depuis ma chère enfance...

Suivant avec perplexité le monologue de cet étrange individu, Arkun persistait dans son mutisme.

Quelques instants plus tard, le borgne revint avec un plateau orné d'une cruche de vin de cactus et de plusieurs tartines de lard fumé. Voltaron but une longue gorgée d'alcool verdâtre, ce qui lui soutira une exclamation joyeuse. Il saisit ensuite une des tranches de pain qu'il mordit à pleines dents. Arkun, même si la faim le tirait odieusement à la vue de cette ripaille, se contentait seulement d'observer sans rien toucher.

Mettant un terme à sa collation par une ultime bouchée démesurée, l'homme étrange s'essuya délicatement la bouche avant de continuer.

— Monsieur Pim, je crois que vous avez quelque chose pour moi. Veuillez, je vous prie, me restituer ce qui me revient de droit.

Intimidé, Arkun s'exécuta sans un mot. Ce n'était pas dans ses habitudes de conclure une affaire sans avoir vu la couleur de l'argent mais la sensation d'étouffement s'accrut. Fouillant avec des gestes maladroits dans sa lourde besace, il en sortit la petite mallette qu'il déposa délicatement sur la table. Sans un mot, Voltaron adressa un large sourire à son assistance alors qu'il saisissait l'objet tant convoité. Il s'empressa de l'ouvrir.

Le verrou céda instantanément. Le front perlé de sueur, Arkun serrait les dents ; il pensait avoir mieux camouflé son effraction.

Toujours sans un mot, l'homme au crâne rasé enfouit une main avide dans le paquetage et en ressortit les fameuses pierres. Son visage se fendit d'un large sourire tandis qu'il soupesait son trésor. La vue des étranges cailloux intensifia le malaise grandissant d'Arkun. Une sourde douleur au front le fit grimacer.

Voltaron leva l'une d'entre elles à la lumière des bougies... y plongeant son regard acéré. Le temps parut se suspendre ; mais contrairement à ce que présageait le maraudeur, rien ne passa. Aucun flash, aucun son. Juste une lueur mauvaise dans les yeux de son interlocuteur lorsque celui-ci reposa lourdement la pierre sur la table.

— Insolent, tu m'as désobéi, siffla-t-il entre ses dents.

Le poids du monde s'abattit sur les épaules d'un Arkun totalement décontenancé. Le regard sinistre que lui lançait Voltaron ne disait rien qui vaille. Un frisson glacé lui parcourut l'échine.

*Comment se peut-il qu'il le sache... ? Ce n'est pas possible !*

Le métal glacé des sabres qui se posèrent sur sa gorge justifia ses pires craintes.

— Comment as-tu osé me trahir... ? cracha l'aristocrate tout en se levant de sa chaise. Es-tu fou ?

Sa colère bouillonnant sous son crâne lisse où reflétait une malveillance évidente, Voltaron arpenta la pièce en faisant les cent pas. Il réfléchissait à voix haute plus qu'il ne s'adressait réellement au maraudeur.

— Misérable gredin ! Quelle idée de confier une mission d'importance à un tel cloporte !

Arkun ne savait quoi faire. A la merci des gardes, un simple geste pouvait lui être fatal. Son cœur fut pris de palpitation, la sensation d'étouffement se fit d'autant plus forte. Même s'il ne doutait plus de l'issue, il tenta maladroitement de s'expliquer... mais Voltaron l'en empêcha d'un violent revers de la main.

Gisant à terre, Arkun essuya le sang qui coulait de sa lèvre inférieure, les sabres des deux vigiles toujours pointés vers lui. La colère prit soudainement le pas sur son malaise, sur cette sensation d'étouffement. Piqué dans son amour-propre, peu lui importait maintenant de mourir pourvu qu'il fasse payer à cet aristocrate le prix de son affront. Quant à la prime... si la chance était de son côté, il la récupérerait sur la dépouille de ce fou.



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

Il prit une impulsion sur le sol au mépris du danger et, évitant de se faire trancher en deux, décocha un monumental coup de pied dans les burnes de l'un des gardes. Saisissant l'arme lâchée par le blessé, il virevolta à la vitesse du vent et enfonça la lame dans le front de l'autre. Bien décidé à ne laisser personne derrière lui, il acheva l'homme qui agonisait les mains sur l'entrejambe.

Face à lui, Voltaron le dévisageait, les traits tirés par la colère. Puis, tout d'un coup, son visage se détendit et il partit d'un rire franc.

— Ton honneur est sauf, guerrier, soit fier ! Tu viens de me prouver que tu méritais amplement ta réputation ! Seulement, tu en sais trop maintenant...

Arkun ne savait pas du tout où il voulait en venir mais il ne le laisserait pas continuer sur sa lancée. Levant bien haut la lame ensanglantée, il avança avec détermination vers le fou qui avait osé l'insulter. Profitant de ce moment d'inattention, Sango se faufila dans son dos et le neutralisa. Concentré sur son combat, le maraudeur avait complètement oublié l'existence du sbire de Voltaron. En proie à la panique, Arkun tenta de se délivrer mais l'étreinte était bien trop puissante pour lui.

— Monsieur Pim, murmura Voltaron en avançant lentement vers lui, vous devez comprendre que je ne peux vous laisser partir.

Tout d'un coup, l'atmosphère se chargea d'électricité. Les bougies furent comme soufflées et un silence de plomb tomba sur l'assistance. Indomptable, Arkun s'agitait dans tous les sens pour se libérer de la poigne de Sango. Mais, lorsque ce dernier vit la lueur dansante dans les yeux de l'individu qui marchait sur lui, il crut qu'il allait perdre les pédales.

Des armes, de la drogue... et maintenant de la sorcellerie. Décidément, il n'aurait jamais dû s'engager sur cette voie dangereuse. Tambourinant à la porte de sa conscience, son instinct le suppliait de fuir...

Arkun roulait des yeux affolés, cherchant désespérément une échappatoire. Rassemblant toutes ses forces, il lança sa tête en arrière et percuta brutalement le visage de Sango dans un bruit sinistre. Du sang coula en abondance dans la nuque du maraudeur mais la prise ne faiblit pas. Au contraire. Tandis qu'un rire gras montait du plus profond de la gorge du tortionnaire, celui-ci resserra cruellement son étreinte sur le bras de sa proie jusqu'à ce qu'un craquement d'os résonne dans la pièce. La douleur explosa dans le corps d'Arkun qui se déchira la gorge en poussant un cri strident.

— Vous avez plongé votre regard dans une élémentaline... On n'en sort pas indemne, vous savez ! s'exclama l'homme dont l'éclat des yeux avait doublé d'intensité. Si seulement vous l'aviez écouté, vous n'en seriez pas là maintenant !

Ces dernières paroles le transpercèrent avec le dard du trouble. Les bras en feu, Arkun n'opposait plus aucune résistance à Sango qui le maintenait prisonnier. L'angoisse reprit le dessus sur la colère et de légers tremblements agitèrent ses membres.

— Et puis, vous n'êtes pas sans savoir que chaque chose a un prix...

S'approchant froidement de lui, Voltaron leva les mains devant le visage du maraudeur. Alors que des pierres flamboyantes comme la braise apparaissaient comme par enchantement sur ses paumes ouvertes, il les posa sur le crâne de sa victime. Le cœur d'Arkun s'emballa. Les larmes noyant son regard, il tenta une dernière fois de se débattre, de toute la force de son désespoir. En vain...

L'étau du sorcier sur son crâne était insupportable. Il sentait sa conscience dériver aux portes de la mort. Désespéré, au bord de l'évanouissement, son corps se raidit et avant que les ténèbres ne l'avalent, il revit en songe le doux visage de la belle étrangère du matin...

*Si seulement je l'avais écoutée...*

...



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères



Julien  
Burnichon

Sombres  
Chimères

Le jour allait bientôt se lever. Suspendues à l'obscur rideau tâché d'étoiles, les deux petites lunes jumelles n'allaient pas tarder à disparaître.

Avec un rôle de douleur, il sortit de sa torpeur, immergeant d'un cauchemar atroce qu'il ne parvenait pourtant pas à se remémorer. Lorsqu'il ouvrit avec peine les yeux, une étrange migraine tapie dans un coin de sa tête se réveilla. Désagréablement surpris, il secoua ses longs cheveux gras et grimaça. La nuit avait dû être dure. Même s'il ne parvenait pas à s'en souvenir, il avait encore dû boire plus de vin qu'il ne pouvait le supporter et s'était lamentablement écrasé aux portes de la grand-place.

Le ciel couleur d'encre s'estompait peu à peu. Les marchands de la place publique s'affairaient, se ruant déjà comme des charognards sur les quelques lève-tôt qui passaient par là. La vie s'éveillait dans tout Gahajid ; les cris d'hommes et de femmes résonnaient à travers la ville.

La bouche pâteuse, le crâne en feu, il contemplait la foule qui affluait toujours plus. La grand-place devenait noire de monde. Une nouvelle journée de vol à l'étalage et de chapardage de bourse s'annonçait pour lui.

*Survivre aux tempêtes de ce foutu désert n'est déjà pas aisé, pensa-t-il. Manquerait plus que je crève de faim et de soif, tiens !*

L'heure était venue de commencer sa ronde. Il poussa sur ses bras pour se relever mais une incroyable douleur lui arracha un cri étouffé, le clouant sur place.

Palpant avec appréhension ses membres, il fut stupéfait de constater que son os fêlé s'était finalement cassé. Les souvenirs affluèrent en masse et il revit malgré lui cette terrible bataille au cours de laquelle il faillit perdre son bras. C'était du temps où il servait sous les ordres du suzerain... *il ne savait plus son nom...* et qu'il mettait son courage et son honneur au service de Tethamma la Magnifique. Son honneur... Il l'avait perdu le jour où, le bras en écharpe et le couteau sous la gorge, il avait vendu ses camarades contre sa misérable vie. L'armée Yumane était bien moins importante en nombre mais, grâce aux canons à feu que tout le monde s'arrachait maintenant à prix d'or, elle se trouvait mille fois supérieure en armement. Epargné en échange de sa collaboration, il avait fui comme un pleutre et avait traversé les steppes pour s'échouer ici, dans les rues des quartiers pauvres de Gahajid, pour ne plus en sortir...

Sa douleur au bras ne s'était jamais réellement tue et, parfois, elle se réveillait pour qu'il n'oublie jamais le poids de son déshonneur. Ce fardeau était trop lourd à porter pour lui mais, trop lâche pour mettre un terme à ses jours, il se plongeait corps et âme dans l'alcool pour oublier. Cependant, la beuverie de la veille avait été plus sévère que les précédentes. Il se jura de boire avec modération la prochaine fois.

Un capitaine de la garde passa à sa hauteur à ce moment-là. Sans réfléchir, le blessé réclama de l'aide en se jetant à ses pieds. Jaugeant non sans dégoût le pouilleux qui venait de s'accrocher à sa botte, le soldat l'envoya valdinguer d'un coup de pied dans la bouche.

Se penchant sur lui, il lui murmura ces quelques mots avant de reculer.

— Attention monsieur Pim, ne restez pas sur le passage. Vous pourriez vous faire écraser...

Déchiré par la douleur, l'ivrogne se recroquevilla sur lui-même et dévisagea l'imposante procession qui cheminait vers eux. Un défilé de cavaliers arrogants qui souleva un nuage de poussière ocre entre les deux individus qui se faisaient face. Petite armée disparate où se côtoyaient hommes et femmes, jeunes et vieux, seule la griffe rouge et or sur leurs épaules apprenait qu'il s'agissait des célèbres Brigadiers, les chasseurs de Démons des terres sauvages. Impressionné, l'éclaté ne loupait pas une miette de ce spectacle unique. De vieux souvenirs lui revinrent en mémoire en voyant les impressionnantes armes blanches qu'ils arboraient avec fierté.

En bout du cortège, une roulotte blindée cahotait bruyamment sur les pavés qui bordaient la place.

Plusieurs soldats en armure, le fusil à la main, cheminaient à ses côtés, assurant sa protection. Monté sur une moto couleur d'ébène, un homme basané de forte carrure, aux bras poilus et le nez tordu, les suivait au pas. S'arrêtant à sa hauteur, il lui lança un sourire moqueur et sans aucune raison apparente lui cracha dessus.

A la vue de cet homme vulgaire, une étrange impression s'était emparée de monsieur Pim, comme un sentiment de déjà-vu. Mais ce qui le troubla outre mesure fut le petit visage frêle qui apparut dans la petite lucarne de la roulotte qui s'éloignait. Entre les volutes de fumées de la moto qui venait de mettre les gaz et la poussière en suspension, il entrevit entre les barreaux rouillés se dessiner le visage délicat de la plus belle jeune femme qu'il ait jamais contemplée.

*La couleur de sa peau pâle lui rappela les roses blanches des somptueux jardins d'Orador et ses longs cheveux ambrés tombaient sur ses épaules comme les racines d'un arbre centenaire. Le temps sembla ne plus avoir de prise sur lui et il ne sut dire combien de temps il resta là, absorbé par ces grands yeux bleus qui le dévisageaient.*

Perturbé, il resta un long moment comme ça, immobile, à voir s'éloigner l'ange retenu prisonnier par ces féroces guerriers. Jamais il ne comprendrait pourquoi mais à la vue de cette jeune femme au charme intemporel, de chaudes larmes d'amertume coulèrent sur son visage raviné.

Le cœur déchiré, il se releva avec peine et, avant de partir en quête de pain rassis ou d'un pichet de vinasse, une pensée émue lui traversa l'esprit.

*Si seulement je l'avais écoutée...*

...



Julien  
Burnichon

**Sombres  
Chimères**

**Armand-Hubert De Croqueplume, Baron Castelfiel reçoit Julien Burnichon (Jujube)...**

Après avoir tapé vainement à la lourde porte du bureau du Baron, Jujube prit son courage à deux mains et osa pousser le battant, qui ne consentit à s'ouvrir que dans un immense grincement désagréable. Le regard courroucé du Baron l'accueillit, rendant misérable la balbutiante tentative d'excuse de Jujube.

— *On ne vous a pas appris à frapper dans vos provinces ?? Enfin, asseyez-vous, et tachez de ne pas abîmer de votre fessier de roturier ce fauteuil Louis XV, il est d'époque.*

Après s'être déposé avec une délicatesse extrême sur le vénérable ornement, Jujube observa un silence immobile, tandis que le Baron commentait le CV de ce dernier...

— *Voici donc le dernier de ces messieurs... Mon temps étant précieux et la ponctualité n'étant pas le fort des hommes qui se prétendent de la plume, autant gagner du temps en achevant promptement cette tentative de présentation.*

— *Donc vous êtes... Humm Jujube ! Quel pseudonyme ridicule, entre le légume de basse extraction et l'auto-parodie à demi avouée. Julien Burnichon... C'est déjà mieux, au moins, cela ne vous transforme pas en étalage maraîcher !*

— *Vous avez été mis bas à Toulon, il y a moins de trois décennies, et vous sortez de l'école. Ha non, de la faculté, où vous avez osé prétendre à un diplôme démesuré par rapport à votre condition sociale : un Dess de management du développement local ! Mais où va la France, mon bon ami, si la plèbe commence à se mêler d'affaires qui la dépasse... Enfin bon...*

— *Puis, vous avez décidé de vous tourner vers votre passion, la plume, et vous avez initié le projet Obsidium sur le net, en écriture collaborative ! Hmm... Permettez-moi de vous donner un conseil jeune homme : tentez de finir ce que vous entreprenez, vous y trouverez sans aucun doute accomplissement, et votre lectorat une forme de satisfaction, à défaut d'y prendre un plaisir littéraire.*

— *Vous pouvez disposez, j'ai à faire...*

Coupant court à toute discussion, le Baron congédia le jeune homme d'un geste non équivoque et qui mêlait avec harmonie condescendance et mépris.

Jujube passa par différents stades de couleurs pour arriver finalement au rouge cramoisi, puis se leva, expliqua vivement au Baron ce qu'il pensait de lui et de ses commentaires en des termes que ce magazine ne pourrait publier, puis s'en alla enfin, claquant la lourde porte avec une vigueur non négligeable qui fit trembler de terreur le vieux fauteuil Louis XV.

Le baron fronça le nez et les sourcils avec un dédain non dissimulé, puis soupira.

— *Les jeunes d'aujourd'hui... Quelle insolence...*

Thierry Santander



Julien Burnichon

**Sombres Chimères**



# Epilogue...

Le Baron sortit finalement de sa clinique privée, achetée récemment pour pouvoir au mieux à ses nombreux besoins d'hospitalisation.

Il se rendit immédiatement au siège de la rédaction d'OutreMonde, où gisait toute l'équipe dans un état d'épuisement extrême. Depuis des semaines, les chroniqueurs travaillaient d'arrache-pied pour sortir le numéro un de la revue, et ils avaient fini par réussir, au mépris des difficultés qui les avaient accablés.

Promenant un regard noir sur cette assemblée blafarde et amaigrie, il prit la parole avec vigueur ...

*– Je vois que, comme toujours, vous fainéantez alors que le travail s'accumule !!! Je m'absente deux petites semaines, et je vous retrouve en train de somnoler sur vos pseudo lauriers !!! Et ne m'interrompez pas, Aède, je sais parfaitement que vous venez enfin de sortir le premier numéro, ce qui visiblement fut laborieux pour des tâcherons aussi peu travailleurs que vous et vos paresseux camarades !!!!*

Médusés par tant d'aplomb dans l'ignominie, diminués par le manque de sommeil, les chroniqueurs ne purent qu'assister à la fin du sermon de leur infâme éditeur ...

*– Vous devez maintenant vous occuper du prochain numéro : achever de dépouiller l'AT en cours pour publier les résultats ainsi que les meilleurs textes choisis, préparer l'interview et rédiger l'article !!! Qui va s'occuper de tout ça, de choisir des textes et de préparer la maquette ? Moi peut-être ? Bande de fainéants, vous avez de la chance que l'on ait retiré le droit à la noblesse de faire exécuter les manants !!!*

Se regardant les uns les autres, les employés effarés du monstrueux personnage hésitaient maintenant entre un lynchage de la bête, ou tomber dans un rire nerveux et généralisé. Le Baron prit cela pour une forme de soumission, puis acheva sa diatribe.

*– Et puisque visiblement vos esprits de gueux ne peuvent émettre d'idées autres que des lamentations basiques, je vous suggère de vous attaquer à un concept un peu novateur : faire un site web, et publier la revue sur Internet ! Il faut vraiment que je vous dise tout, bande d'incapables !!!! Sur ce, au travail, tas de fainéants !!!*

Et le grossier bonhomme au sang bleuté se détourna, laissant la salle de rédaction médusée derrière lui, alors que Llanis tentait de balbutier un faible « ...Mais on a déjà fait tout ça... ».

Un grand éclat de rire libérateur conclut cette scène, et les chroniqueurs épuisés mais hilares se remirent au travail pour préparer le numéro suivant, pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs...

***A suivre dans le prochain numéro...***

Thierry Santander

## Crédits

**OutreMonde Univers 1, février 2006 (revue trimestrielle)** - <http://outremonde.info> - [contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)

Webmaster et designer du site OutreMonde.info : Benjamin Relat.

Auteurs : Charlotte Bousquet, Cyril Carau, Franck «DT» Marcadier, Sylvain Quainon, Thierry Santander, Julien Burnichon .

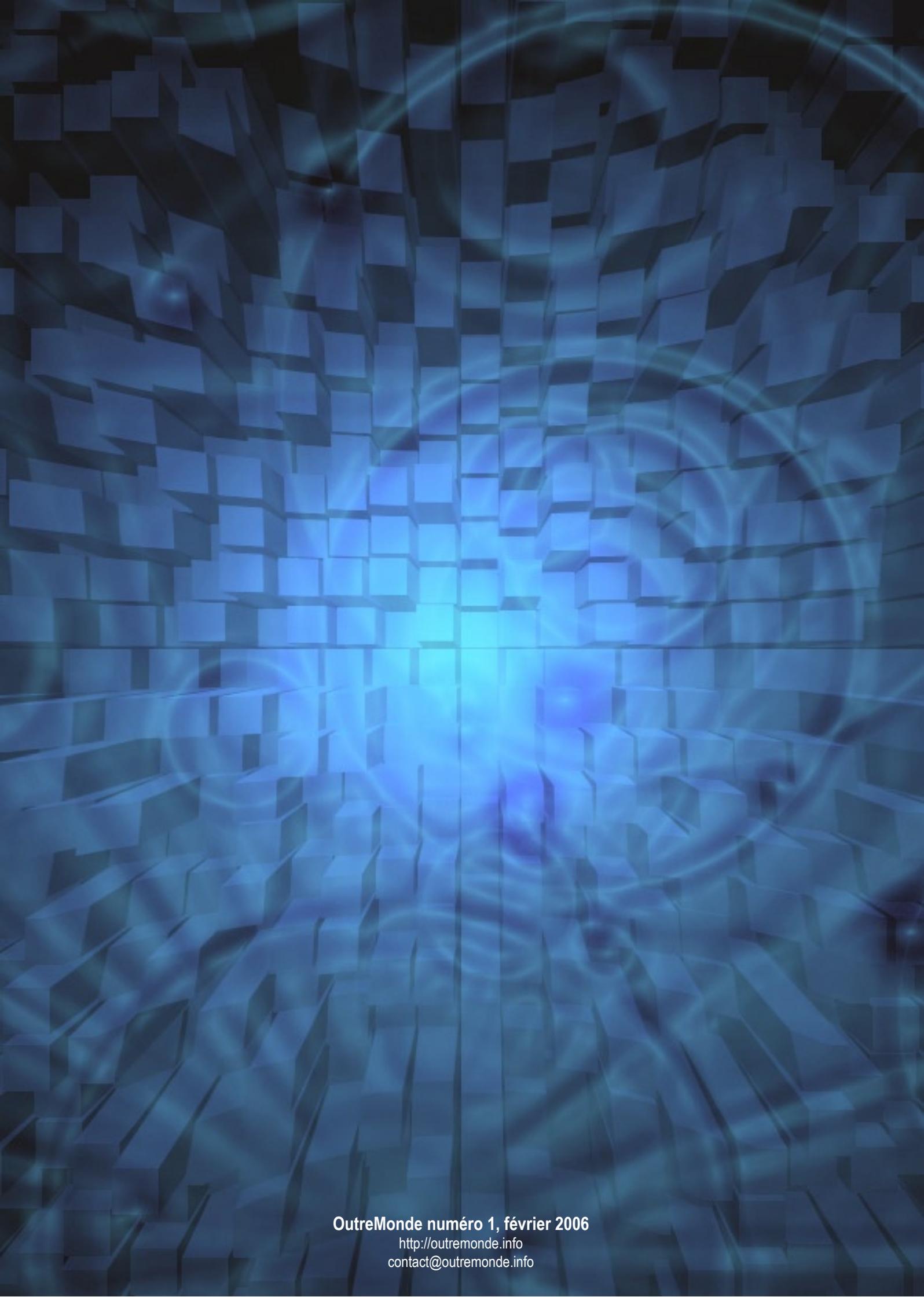
Illustrateurs : Fabien Fernandez, Anne-Claire Payet, Nathy, Annick, HellS<sup>MA</sup>.

Conception de la maquette : Julien Burnichon.

Relecture et corrections : Franck «DT» Marcadier, Cyril Carau.

Remerciements particuliers : les membres d'OutreMonde, Johan Heliot, Parchemins & Traverses, les Editions Cezame, les Editions 5ème Saison, et nous remercions également tous ceux qui, de loin ou de près, se sont impliqués dans la promotion de la revue et que nous aurions oubliés.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



**OutreMonde numéro 1, février 2006**

<http://outremonde.info>  
[contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)